

PER

P-285

possibles

VOLUME 2 • NUMÉRO 1 • AUTOMNE 77

ricofil ... ça continue
er et Titane :
n mythe et des poussières

e roman québécois :
e nouvelles perspectives

a politique et le corps :
a sociobiologie :
ouvelle conception du social

Nouvelle de Jacques Brossard
Poèmes de Michel Beaulieu
et Robert Laplante

237 3v

I

VC
B.P.
MOM

Com
Mar
Gile
Sec

S

Le

Mu
Tri

Min
Le

Lu
La

Se
Inf
da

Ro
Ma

Ar
Le

Ja
La

Ga
Lo

La
Fe

C

possibles

VOLUME 2 — NUMÉRO 1 AUTOMNE 77
B.P. 114, SUCCURSALE CÔTE-DES-NEIGES
MONTREAL, QUEBEC.

Comité de rédaction:

Muriel Garon-Audy, Marcel Fournier, Gabriel Gagnon, Roland Giguère,
Gilles Hénault, Gaston Miron, Marc Renaud, Marcel Rioux.

Secrétaire de la rédaction: Robert Laplante.

SOMMAIRE

	page
Les possibles et les enjeux	
Muriel Garon-Audy Tricofil... à suivre	
Michel Beaulieu Le cercle de justice (poèmes)	
Luc Racine La sociobiologie: nouvelle conception du social	
Serge Proulx Information et pouvoir dans la société d'appareils	
Robert Laplante Marchures (poèmes)	
Arlène Steiger Le roman québécois: considérations sociologiques	
Jacques Brossard La clôture (nouvelle)	
Gabriel Gagnon Loin comme l'Angleterre	
Laurence Ramsey Fer et Titane: un mythe et des poussières	
Courtepointes et pointes sèches	

Les possibles et les enjeux

Le questionnement est-il encore possible, devant le dur parti pris des êtres et des choses ? Doubter, remettre en question, faire enquête, interroger la réalité, tout cela peut-il avoir un sens dans un monde voué à l'enfermement théorique et pratique ? Peut-on se contenter de faire émerger des « possibles » sans glisser vers un simple réformisme velléitaire, vers les sables mouvants des bonnes intentions ?

Dans la conjoncture actuelle, le grand lessivage des cerveaux mis en oeuvre par la pensée dominante, fait apparaître comme « naturelles » et indépassables des situations et des pratiques absolument aberrantes : chômage, inflation, pollution, crises monétaires et dirigisme économique à la petite semaine dans les pays industrialisés avancés, qui monopolisent technologies et richesses ; alors que les pays dits en voie de développement s'enfoncent dans des problèmes de pénurie alimentaire et d'endettement de plus en plus graves. Dans l'affrontement entre les deux grandes puissances pour se partager des sphères d'influence, dans le monde, les petits peuples sont des pions dont la marge de manoeuvre est de plus en plus limitée. Dans ce contexte, la lutte pour l'indépendance et la souveraineté prend un sens progressiste, dans la mesure où elle tient compte des intérêts populaires.

Au Québec, toutes ces contradictions sont présentes, car nous partageons à la fois les conditions d'existence des pays industrialisés et, dans certaines zones, celles des pays sous-développés, tout en réclamant, en tant que nation dominée, un droit historique à l'autodétermination.

Cette situation (et les contradictions qui en découlent) informent l'imaginaire social, orientent les luttes économiques et politiques des travailleurs, colorent l'action de tous les groupes contestataires, qu'il s'agisse des étudiants ou des femmes, des écologistes ou des agents culturels, des minorités autochtones ou des artistes.

Or, si les hommes font eux-mêmes leur histoire, ils la font dans des conditions réelles qui leur échoient en héritage, à tous les niveaux de l'activité humaine. C'est donc ce terrain qu'il faut d'abord arpenter. Notre attitude, c'est de faire enquête, d'interroger la pratique d'une façon critique, de nous mettre à l'écoute du peuple, de donner à voir ce qui est en mutation, ici, au Québec, sans occulter pour autant les informations qui nous viennent d'ailleurs. Notre laboratoire, c'est le Québec, parce que c'est ici que nous vivons et que nous agissons.

Dans le noeud des contradictions, au Québec, il se peut que la question nationale agisse comme catalyseur, à condition que ce terrain de lutte ne soit pas stupidement abandonné par les forces progressistes à une classe qui pourrait en faire le lieu de son confort politique, et pourvu que l'indépendance soit l'amorce d'une véritable libération socio-économique pour la grande majorité du peuple québécois, ainsi que pour tous les groupes qui réclament une émancipation.

La critique des pratiques d'une société implique une orientation théorique, nous ne l'ignorons pas. Cependant, si cette théorie peut englober, englobe, une démarche conduisant à la souveraineté et au socialisme démocratique, il ne s'agit pas d'une théorie toute faite. Nous savons seulement que ces termes de souveraineté et de socialisme devront acquérir un contenu de plus en plus révolutionnaire. C'est leur contenu qui sera garant de leur réalité.

Autrement dit, l'équipe de « Possibles » ne prétend pas détenir, à priori, le monopole théorique de la vérité. Elle souhaite donc (et c'est peut-être là ce qui fait son originalité) que la revue fasse état d'expériences et de pratiques diverses, à condition qu'elles s'insèrent dans notre projet global de transformation des structures de la société, et qu'elles n'apporte pas seulement de l'eau à des moulins scolastiques, tournant à vide. Le comité de rédaction se réserve donc le droit de rejeter tout débat sectaire, dogmatique, brassant seulement des paroles en l'air !

Dès le départ, la revue se proposait un projet à la fois modeste et ambitieux : faire émerger les « possibles » dans

l'aire de la société québécoise, en particulier, et dans le champ de la connaissance, en général. Les quatre premiers numéros de « Possibles » sont un échantillon de cette volonté de mettre en lumière des réalités nouvelles, dont le dynamisme convergent donne raison au mot d'ordre de Rimbaud : « Il faut changer la vie ». Si cela n'était qu'un rêve de poète ou une lubie de sociologue, notre tâche serait illusoire. Mais les rapports des forces changent rapidement dans notre société.

L'aliénation des travailleurs se répercute à toutes sortes de niveaux, elle s'insinue parmi les classes intermédiaires qui se prolétarisent, elle se manifeste sous des formes variées, subtiles et d'autant plus corrosives. C'est tout l'énorme système qui se détraque, en multipliant ses propres contradictions. Si l'aliénation n'avait pas pour complément nécessaire et contradictoire, la révolte, la « révolution », nous aurions lieu de désespérer. D'ailleurs, ce pessimisme en incite quelques-uns à regarder l'avenir dans des rétroviseurs !

Dans un esprit de prospection et de prospective englobant plusieurs domaines, nous poserons la question suivante : pouvons-nous trouver des formes originales (adaptées à nos besoins) de lutte, d'organisation, de dépassement, de mutation, tout en tenant compte des exemples valables fournis par l'histoire et par d'autres pays ? C'est à cette question que nous tenterons de répondre, dans les prochains numéros, en privilégiant les phénomènes de rupture, et en soulignant également des expériences qui pourront paraître marginales, au premier abord.

Nous préparerons donc des dossiers sur l'EST du Québec, le syndicalisme, l'économie, l'urbanisation (les problèmes de Montréal, en particulier), l'éducation, la culture, etc. À ces grands thèmes viendront se greffer d'autres recherches dans divers domaines.

C'est dans le champ clos de notre vie quotidienne, de notre existence, de nos réalités que se joue la dialectique de l'impossible et du possible, ce champ étant plus ou moins déterminé (selon la conjoncture) par de nombreux facteurs extérieurs.

Mais les possibles ne sont pas innocents, ils ne sont pas neutres. La société bureaucratique et technocratique capitaliste en génère d'innombrables à son profit (pour maximiser les profits de la classe dominante). Ces possibles, nous devons les dénoncer pour montrer, dans la pratique, les possibles qui favoriseraient, au contraire, la prise en charge de leur destin par les producteurs et les consommateurs, au moyen d'une large démocratisation, non seulement politique, mais également socio-économique, des instruments de décision.

C'est une première étape possible.

GILLES HÉNAULT
pour le comité de rédaction

Muriel Garon-Audy

Tricofil ... à suivre ...

Tricofil a été et demeure un moment fort de la pratique de renouvellement de la société québécoise. Moment fort parce que cette expérience d'autogestion rejoint un vaste courant de recherche et d'expérimentation : courant qui pose la nécessité de l'élaboration d'un nouveau mode d'organisation du travail susceptible de sortir les travailleurs du cercle vicieux de l'exploitation et de l'aliénation. Mais également, moment fort parce qu'il a permis de révéler l'ingéniosité et la tenacité d'hommes et de femmes imaginatifs qui ont tiré de leur expérience et de leur pratique, plus encore que de la théorie, une force créatrice étonnante ; qui ont su durer malgré les obstacles, se mettre en question et se réajuster sans cesse ; qui, en un mot, sont demeurés conscients et portent témoignage de ce que « la vie est perpétuelle révolution ».

Et de la persévérance il en a fallu, puisque depuis la grande corvée de l'automne 1974 qui marquait leur première prise en charge comme équipe autodirigée, les travailleurs de Tricofil n'ont jamais pu vivre dans la sécurité.

L'automne dernier la revue *Possibles* faisait de l'expérience de Tricofil le dossier central de son premier numéro. Marcel Simard retraçait l'historique du mouvement et décrivait la structure de l'organisation du travail que le groupe s'est donnée. Robert Laplante et Muriel Garon-Audy montraient comment l'autogestion déconstruit les rapports traditionnels et le sens de la compétence et de la division du travail, de l'autorité et de la motivation. Enfin, Gabriel Gagnon abordait la question plus générale du sens de l'autogestion dans la situation sociale et politique du Québec actuel.

Depuis des changements importants se sont produits au Québec ... et à Tricofil, les deux n'étant pas sans lien. Le Québec a élu un nouveau gouvernement qui a placé à la tête de son ministère des Consommateurs et des

Coopératives et Institutions Financières un ancien supporteur de l'expérience Tricofil. L'équipe gouvernementale ne semblait cependant pas porter un verdict unanime sur la jeune entreprise ; mais on a accepté de lui donner un sursis, de reculer l'échéance, de lui permettre de faire ses preuves une fois pour toutes ...

Dans ce ciel qui paraissait désormais quelque peu éclairci, malgré que l'insécurité n'en était pas vraiment disparue, l'orage n'allait toutefois pas mettre longtemps à éclater de nouveau. Un rapport préparé par la compagnie P.S. Ross à qui on avait confié l'épineux problème de la distribution des vêtements produits à Tricofil, était « victime » d'une « fuite » ; son contenu dévoilé prématurément plongeait l'entreprise et le gouvernement dans l'embarras (les secrets de l'entreprise privée sont pourtant d'ordinaire très bien gardés!...) En effet, ce rapport attribuait au mode de gestion de l'entreprise ses insuccès et recommandait la nomination de cinq gestionnaires professionnels à sa tête ; il sonnait ainsi le glas de l'autogestion rappelant que les affaires sont d'abord liées à la productivité et la rentabilité ... C'était un bel os pour les différentes formes d'opposition au gouvernement : elles ne le laissèrent pas passer sans y mettre les dents.

Puis on apprend que les gens de Tricofil se sont réunis et ont soumis au gouvernement un projet de ré-orientation à la suite de quoi le gouvernement leur concède une nouvelle subvention de \$250,000 et une augmentation de la marge de crédit de \$100,000.

Que s'est-il passé ? Le projet d'autogestion est-il sérieusement compromis, mis en veilleuse par la tutelle de l'État ? En quoi d'autre part cette expérience est-elle menacée par la situation critique du textile actuellement au Québec ? Comment ces problèmes sont-ils vécus par les principaux intéressés et quels genres de solutions ont-ils à proposer ? Ces hommes et ces femmes qui ont réinventé pour leur compte l'autogestion dans tous les détails de la quotidienneté (que la théorie oublie parfois), ont-ils encore assez de souffle, d'énergie et d'esprit d'invention pour franchir les nouveaux obstacles qui se présentent à eux : ceux que les événements extérieurs apportent, mais aussi et surtout ceux que suscite, chaque

jour, la poursuite des objectifs dans l'esprit qu'on s'est donné au départ ?

Voilà le genre de questions que nous nous sommes posés. Et pour y répondre nous avons voulu laisser la parole à des acteurs qui animent actuellement l'expérience, chercher ce qui guide leur pratique et ce que leur pratique leur a enseigné. Nous avons rencontré Laurette Bonami et Paul-André Boucher qui forment tandem à la présidence de la compagnie. Le résultat en est un exposé moins linéaire que celui que peut fournir l'analyse, mais tellement plus riche en enseignements sur l'expérience vécue dans la quotidienneté.

Nous avons regroupé leurs propos en trois sections : dans la première, sont rappelés les événements les plus récents et leur signification en terme d'autogestion. La deuxième décrit dans quel climat d'insécurité se sont vécues les premières années de l'entreprise. Enfin, dans la dernière section sont regroupés un ensemble de propos qui permettent de situer les défis que se donne l'équipe, en d'autres termes le sens de l'oeuvre à réaliser.

CE QUI S'EST PASSÉ

« Le 13 juin il y a eu une assemblée spéciale des travailleurs-actionnaires de Tricofil. À cette occasion, l'ensemble des travailleurs se sont donné une nouvelle orientation. Le 14 juin, on rencontrait le ministre avec le dossier et il était accepté. »

La direction

« Il y a eu une nouvelle direction générale en la personne de M. Van Kohoa qui n'a pas été imposé par le gouvernement : c'est nous qui l'avons suggéré au gouvernement. Il était ici auparavant comme directeur général adjoint. Ils n'ont même pas demandé un observateur de plus sur le conseil d'administration ; c'est très clair. Ce qui est clair aussi c'est que c'est une intervention finale. Si on n'avait pas réussi à amener ce dossier qui donnait une image très différente de ce que P.S. Ross leur avait demandé, déjà là ils fermaient le dossier. Avec cette image nouvelle ils s'attendent qu'on va faire nos preuves définitives. »

La production

« Cette nouvelle orientation que les travailleurs se sont donnée concentre la production dans la section du tissu pour sacrifier le vêtement à 90% : on a gardé une ligne, le chandail. Il a du y avoir des mises à pied et je tiens bien à souligner qu'elles se sont faites collectivement. Le vote a été pris par l'ensemble des travailleurs et travailleuses et celles qui étaient mises à pied avaient à voter (je dis celles parce que c'était surtout des couturières) au même titre que n'importe qui. Et le résultat du vote montre que même celles qui étaient concernées par la mise à pied, après avoir vu le programme de ré-orientation qu'on prenait, ont finalement voté elles aussi pour ce programme-là. Mais ce n'est pas fini pour ces travailleurs et ces travailleuses. Ils ont espoir de revenir. Ils n'ont pas dit : « on s'en va et on ne veut plus entendre parler de rien ». Quand tu dis que tu laisses ton ouvrage, ça te fait mal au coeur ; ils ont participé autant, ils ont travaillé ... tu laisses les autres parce que tu sais que c'est le seul moyen qu'ils avaient de continuer, sans ça ça ferait probablement. C'est la raison pour laquelle ils ont dit : « on vote pour ».

« Ainsi au niveau de la production, on s'est orienté vers les points forts qu'on avait ; on n'a pas dit adieu, le vêtement n'est pas rentable. Mais notre réseau de vente de vêtements n'est pas bâti. Et là-dessus on peut dire que P.S. Ross, il nous ont fourrés royalement : leur mandat était de bâtir ça et ils ne l'ont pas bâti. C'est ça qui nous a mis en arrière. Alors que le tissu, ils n'y ont pas touché du tout, c'est nous qui l'avons continué et c'est notre ligne forte ... Tu vas chercher des consultants à gros prix, ils ont été chèrement payés par le gouvernement, et t'avances pas du tout ... »

« Aussi indépendamment de la demande d'intervention gouvernementale, il aurait sans doute fallu réduire, vu que le marché on ne l'avait pas. On l'a fait peut-être plus vite ... Tu as un magasin et tu te rends compte qu'un rayon ne marche pas, tu ne vas pas fermer le magasin et te dire, il est là, il faut qu'il continue. Ici, ça été la même chose. On pourrait dire qu'on a reculé si ça avait été imposé par le gouvernement, si en contrepartie on avait

eu de très gros espoirs, de très grosses perspectives de vente... Ça n'était pas ça du tout. On s'est mis devant les faits... On avait un secteur fort, c'était le tissu : on a dit on s'en va là-dedans. On a les preuves actuellement : le carnet de commandes est encore très bien garni. On prévoyait que septembre serait dur. Finalement, il va être moins dur que prévu. »

« Prinatel (des tissus Pinatel de Joliette) a dit à la télé : « Si on a réussi à survivre c'est que nos banquiers sont très compréhensifs... » Donc, ça veut dire qu'il ne rentre pas dans ses engagements bancaires, mais qu'ils lui font confiance. Il ne paye pas ses intérêts... ses fournisseurs aussi sont très compréhensifs, l'huile, tout ça, ils acceptent de faire du crédit. Il a ajouté : « Sans ça, ça ferait longtemps qu'on serait fermé. Mais on ne va pas fermer parce que quand la situation va se normaliser on va être là pour reprendre la production et pour fonctionner normalement et donc rembourser »... Il a dit aussi que le gouvernement était compréhensif, entre guillemets... on n'a jamais su ce que ça voulait dire... mais on s'en doute : les lettres de garantie bancaires gouvernementales et tout ça. J'ai trouvé ça comique. T'entends parler tout le monde : « C'est effrayant comme le gouvernement se saigne pour Tricofil ». Mais t'entends jamais parler des autres... Et nous on est contrôlé de près. Si le gouvernement mettait le contrôle partout comme il l'a fait ici, on serait prospère au Québec quelque chose de rare !... Parce que ça n'a pas été une mauvaise chose en soi. »

Le marché

« On va aussi se réorienter au sujet du marché, mais pour le vêtement seulement : au niveau du tissu, on ne va pas direct au consommateur. On va à d'autres manufacturiers qui font le vêtement. »

« Une des grosses décisions qui se sont prises depuis deux mois, c'est qu'on ouvre un magasin à Montréal, direct « Tricofil ». On va se tester avec ça : il est possible que ce soit une orientation qu'on prenne, qu'on aille directement au consommateur. Les points de vente qu'on avait n'étaient pas à nous. On était chez Dupuis notam-

ment, on peut le dire et là-dessus on a les preuves à l'appui, on a eu de très mauvais services... Ça n'était pas pour aider, loin de là... »

« Notre magasin, c'est un magasin qui n'aura pas ce côté luxueux que tu payes au bout de la ligne. Ça c'est clair, il va être mis à l'image de Tricofil. Il va y avoir un diaporama sur la façon dont on fonctionne à Tricofil qui sera diffusé à période régulière. On n'a pas l'intention de tenir une image traditionnelle dans le sens que tu achètes une demi-page de journal pour annoncer une vente. Au contraire, c'est dans le sens d'une expérience pour tout ce qui est militant, qui est créateur au Québec, qui veut créer une nouvelle société vraiment québécoise, que Tricofil doit continuer à s'identifier plus que jamais. Nous, une grande partie de notre clientèle est une clientèle sympathique autour d'un projet collectif. D'autre part, de plus en plus, ça on le ressent partout où on va, on entend dire que les gens veulent acheter québécois. Le magasin ouvre le 15 septembre. On a pris un bail d'un an pour commencer... »

Le rôle de l'État

« En somme, quand on parle d'un programme de réorientation ça ne veut pas dire que l'autogestion c'est fini, bien au contraire. Je peux dire une chose, et là-dessus je suis très convaincu : le gouvernement ne se serait pas à nouveau intéressé au dossier, si l'autogestion avait été mise de côté. Parce que les usines de textile qui ont un paquet de problèmes actuellement au Québec, c'est pratiquement toutes, à part des géants comme Dominion Textile. Le gouvernement ne peut pas toutes les renflouer. C'est à cause de l'expérience d'autogestion qui s'y vivait qu'il s'est intéressé à nous. »

« J'ai l'impression qu'il y a deux formes de rentabilité et il y en a probablement une qui intéresse plus de ministres qu'on pense : la rentabilité de l'autogestion. Idéalement, pour eux, ils voudraient qu'au bout d'un an ou deux on arrive vraiment avec quelque chose de positif à offrir. D'après des rumeurs qu'on entend, ils s'en viennent, à peu près dans un an, avec la loi cadre des usines autogérées au Québec. De là justement, on va siéger cette

semaine sur un comité d'usines autogérées et de coopératives de production. C'est la première fois au Québec que ça se fait un regroupement semblable pour étudier les problèmes auxquels on a eu à faire face et les solutions possibles ; on va commencer à dégager des grandes lignes pour faire réfléchir le gouvernement sur une politique globale à adopter face à l'autogestion, aux coopératives de production. »

COMMENT ON A TENU LE COUP

Ces difficultés dont ils veulent faire état, elles ont marqué tout le climat dans lequel l'expérience a « survécu ». Les gens de Tricofil voudraient éviter que ceux qui emprunteront la voie qu'ils ont contribué à tracer s'y retrouvent plongés. Ces difficultés suffiraient à en décourager plusieurs ; ils le savent parce qu'ils ont rencontré de tels cas...

« La grande leçon qu'on a à tirer de notre expérience c'est que quand une sécurité de travail n'est pas créée, il n'y a pas gros d'avancement qui peut se faire ; ça c'est senti grandement. Depuis deux mois, on commence à sentir une sécurité et le climat n'est plus le même dans l'usine : ça c'est positif. »

« Quand on a commencé, si on avait eu de l'argent, ça n'aurait pas pris deux ans pour en arriver au point où on en est en ce moment. Parce qu'on a toujours attendu après tout. Il n'y a pas eu de sécurité dans l'usine. C'est bien difficile de partir dans ces conditions ; tu dois faire venir ta matière première et tu n'as pas d'argent ; ça a été un de nos plus gros problèmes. »

« Il y a eu aussi le besoin de connaissances techniques. L'idéal c'est que les travailleurs viennent à contrôler pleinement la technique : production, planification, vente. En attendant il faut que tu ailles chercher du monde ... des cadres techniques. Là-dessus, il y en a qui sont venus avec de la bonne volonté, d'autres avec de la moins bonne volonté. Mais quelle que soit la volonté, ils avaient à travailler dans un contexte avec lequel ils n'étaient pas habitués. Comme l'un disait : « Je n'ai jamais eu de problème à me tirer les cheveux pour savoir si on allait payer la paye le jeudi suivant ... si on était rendu à ce point-là, il

était temps de fermer l'usine, on ne s'interrogeait pas.» C'est froid, mais c'est ça, on sait très bien que le système est bâti de même. Ils savaient que la première des choses c'était de trouver de l'argent pour donner le minimum de paye pour permettre de continuer le projet.»

« Pendant des semaines on n'a pas eu notre paye. On attendait, on l'avait quinze jour après. Les gens mariés, quand ils gagnent \$3.55 de l'heure, tu l'attends ta paye... Combien il y a de payes qu'on a réglées le mercredi soir parce que des congrégations religieuses ont avancé de l'argent. Du moment que St-Pierre a dit qu'il fermait le dossier au mois de février, jusqu'à ce qu'on obtienne notre marge de crédit au mois de juillet, tout le monde se demandait comment on vivait. C'étaient les communautés religieuses. Sans elles on aurait fermé. L'autre étape, c'est quand le PQ a pris le pouvoir : s'il ne prenait le pouvoir, au mois de décembre, on déclarait faillite. Mets-toi dans l'idée que dans l'ensemble, les travailleurs suivaient le dossier suffisamment pour connaître tous ces problèmes-là. Imagine toute l'insécurité que ça créait à ce moment. C'est beau de dire : j'ai confiance... D'un autre côté ne pas leur dire... quand t'arrivais et qu'il n'y avait pas de paye... On a passé des moments... On va en parler avec le comité qui s'est formé avec le gouvernement. Il ne faut pas partir du principe de dire : on est passé par là, que les autres fassent la même chose. Si tu travailles sur une machine et que tu t'es fait arracher un doigt, tu ne dis pas : que l'autre se fasse arracher un doigt pour apprendre le métier... Quand tu as développé une habilité, les autres qui sont arrivés après ont eu moins de misère ou ont eu des misères différentes, mais au moins ils avaient l'essentiel. Nous on n'avait même pas l'essentiel. Faudrait à l'avenir que ce soit différent... Sans ça ça va être facile de dire : l'autogestion, les gens n'en veulent pas au Québec. Je crois bien. Il n'y a personne qui va vouloir l'avoir. Le groupe de Louiseville, avec toutes les misères qu'on avait eues, quand ils sont venus nous rencontrer, ça les a découragés. Je ne les blâme pas, il faut que tu sois vraiment... Nous autres on était tous assez vieux, et il y avait bien des célibataires. Ça faisait vingt ans, vingt-cinq ans qu'on travaillait ici. On a tenu... Les célibataires on ne comptait pas notre temps. Les gens mariés devaient faire vivre leur famille. Ailleurs, il n'y avait pas d'ouvrage.»

« On oublie comment ça se bâtit quotidiennement, on oublie ceux qui la bâtissent (l'autogestion). Les grands théoriciens portent des jugements, mais il faut savoir ce que c'est que d'attendre sa paye ... le jeudi soir t'as ton loyer à payer, ton huile à payer, tu dois acheter ta nourriture, puis tu apprends le mercredi : « Écoutez, les gars, on n'est pas capable, on fait l'impossible pour vendredi »... Le gars il arrive chez lui et il dit à sa femme : « Il n'y a pas de paye ce soir, on est supposé l'avoir demain ». Là, la femme lui chante le diable toute la veillée : « Quand est-ce que tu vas changer de place et que tu vas travailler pour une autre compagnie ? » Mais il y a tout un travail qui se fait dans le milieu, un travail souterrain : les gens se rencontrent dans différents comités, que ce soit à l'église ou n'importe où. C'est des personnes qui sont convaincues de Tricofil et qui rencontrent parfois des femmes de travailleurs. Elles peuvent sensibiliser les gens à leur façon, par exemple ces femmes qui comprennent plus leur mari quand il arrive chez lui le soir. C'est toute une collectivité qui en vient à travailler. C'est profond ça. »

LES DÉFIS : LE PRÉSENT ET L'AVENIR

Voilà donc l'atmosphère dans laquelle les travailleurs de Tricofil ont fait leurs premiers pas comme entreprise autogérée ; voilà également comment c'est en s'appuyant sur une collectivité qu'ils ont pu survivre et faire de leur démarche une démarche « totalisante ». Mais les jeux ne sont pas faits une fois pour toutes. C'est quand l'objectif paraît atteint que parfois il échappe. Et l'autogestion est un de ces objectifs qu'il ne paraît possible de réaliser que dans un équilibre toujours instable.

« Faut pas s'imaginer qu'il n'y a pas de problèmes parce que c'est Tricofil, au contraire. Une des choses qui est caractéristique de nous autres, c'est peut être qu'on les voit plus. Donc on essaie de trouver des solutions quand c'est possible, et ça c'est important. Le plus difficile c'est d'aller au rythme auquel les individus sont prêts à aller. »

La situation extérieure

« Au niveau de l'extérieur, il y a l'identification de notre situation de textile. De moins en moins je crois

qu'on puisse fonctionner dans un régime traditionnel de distribution. Si une expérience peut être vouée à l'échec, sans que jamais on puisse identifier le problème, c'est justement par des éléments extérieurs qui sont en dehors de notre contrôle et en dehors du contrôle du gouvernement provincial et fédéral. Si tu regardes l'ensemble du textile tu sais bien par qui il est contrôlé actuellement. Il est contrôlé par des clans, des collectivités. Auparavant, il y avait uniquement la collectivité juive, mais actuellement les Syriens et les Libanais se sont rajoutés à ça. Ce sont les trois grandes collectivités qui contrôlent l'ensemble du textile et du vêtement. Et même si tu n'es pas autogéré comme tel, je me demande jusqu'à quel point, nous étant francophones d'une part et les autres n'étant pas habitués à nous voir contrôler notre situation, on peut arriver à pénétrer... Aussi c'est à nous autres d'être assez clairvoyants pour commencer à tirer des leçons de ça et commencer à se réorienter ».

Cette situation est décrite brièvement. La sobriété des propos ne lui enlèvent toutefois pas sa gravité. De l'intérieur, ces problèmes se traduisent, au niveau de la production, dans les termes d'une recherche de la rentabilité.

La rentabilité

« Notre défi actuel c'est de prouver qu'on va être rentable; rentrer dans nos dépenses, c'est ce qui nous intéresse pour commencer. Quand on pourra dire dans nos départements : « t'es rentable ; aujourd'hui ta paye et tout, tu payes toutes les dépenses ». C'est ça qu'on attend tous. On ne demande pas plus pour commencer ».

« C'est un élément aussi qu'il est important de souligner. Ceux qui disent : « Ah ! c'est de l'assistance publique déguisée, le gouvernement les aide tout le temps », ils ne savent pas... Que tu parles à n'importe qui ici, même parmi les jeunes, tu sens qu'ils veulent devenir rentables. Pas rentables dans l'idée de s'acheter une auto, voyons ; un individu peut penser ça, mais pas quand t'es 124. Mais rentable dans l'idée qu'on va recevoir notre paye et ça va être à nous ».

« Il y en a plus qu'on pense dans l'usine qui pensent de même. Il y en a un qui a 64 ans ... il travaille sur son petit pic, puis il est heureux comme un roi. Il a rencontré un gars qui travaillait du temps des Grovers et qui est parti quand l'usine a fermé. C'était compréhensible, il avait sa pension. Mais seulement il se battait la gueule dans St-Jérôme que ça ne marcherait jamais. Un matin ce type-là est venu faire son tour; il est venu parler à ses anciens camarades de travail. Après l'autre m'a rapporté qu'il lui avait dit: « En tout cas nos affaires vont bien mieux que ça allait; c'est encourageant et ça va fermer la gueule à ceux qui pensaient qu'on était pour fermer. » Et là on voyait toute sa fierté de dire: « Ils vont arrêter de dire qu'on se fait vivre par l'État ». C'est ça la fierté du travailleur qui est au bout de la ligne, qui est oubliée dans notre système. On a pensé que la fierté du travailleur aujourd'hui c'était d'avoir une grosse auto, sa roulotte, sa maison puis tout ça ... Alors que c'est bien plus profond que ça ... »

« Ici c'est notre affaire, on le sait. Quant ils arrivent avec les commandes, je te dis qu'on travaille, on veut arriver dans nos commandes. On est motivé et quand on en a fait plus une semaine on est content. »

« Aussi, on le sait, notre objectif de productivité on va l'atteindre, puis après ce sera un autre chapitre ... Si on n'avait pas cru y arriver à cette rentabilité, on ne serait pas ici. Pour montrer qu'on ne parle pas dans les nuages on peut le dire: le mois d'août on a sorti en vente, vendu, livré, facturé, \$218,000. Dans le mois de septembre, d'après les prévisions qui sont faites, conservatrices, on va atteindre \$225,000 à \$230,000. Puis notre seuil de rentabilité se situe autour de \$250,000 à \$275,000. À part cela, à partir du mois de septembre, faut pas oublier qu'on aura notre magasin à Montréal. Au même moment Pinatel dit qu'il marche sa productivité à 55%; nous on a une productivité dans certains départements qui est rendue à 70%. À ce moment, on va arrêter de crier ... ».

« Il y a des gens qui s'imaginent que si on n'en parle pas c'est parce que les affaires vont trop mal, alors que c'est le contraire. En fait, les gens de l'intérieur avaient besoin de moins se dire et de moins se voir à la télévision

pour prendre un certain recul, pour s'analyser davantage... ».

Voilà donc deux séries de problèmes définis bien clairement : ceux qui placent l'entreprise dans un marché entièrement contrôlé par des groupes extérieurs et ceux qui polarisent la production autour du problème de la rentabilité dont dépend la survie de l'expérience. On doit noter toutefois que ces problèmes et spécialement le deuxième prennent une couleur toute particulière à Tricofil : ils renvoient au sens de l'oeuvre commune, à la fierté qui anime l'activité du producteur.

Ainsi, quelle que soit leur omniprésence ces problèmes de production et de mise en marché ramènent nécessairement et indissociablement à l'ensemble des problèmes d'organisation du travail qui sont au coeur même de l'expérience d'autogestion, et aux problèmes d'information et de formation qui y sont liés.

L'information, la formation, le partage des pouvoirs

« Il y a eu un autre réalignement. Et de ça il faut en parler au niveau du public, des milieux qui nous appuient. On a toujours parlé de l'autogestion comme s'il s'agissait d'un fait acquis alors que c'est à bâtir ».

« Qu'on se promène à l'intérieur de l'usine et qu'on demande aux travailleurs pour eux ce que c'est que l'autogestion ; il va même y en avoir, je regrette de le dire, non pas qu'ils sont innocents, qui vont dire : c'est quoi l'autogestion ? La moitié des travailleurs sont là depuis moins d'un an. À prime abord c'est du monde qui veulent avoir leur salaire à la fin de la semaine. Il y en a peut-être qui vont nous taxer de capitalistes, mais tout le monde a besoin de son salaire. C'est du monde aussi qui veulent vivre dans un contexte différent d'une autre usine traditionnelle. Ça on le sent. Ce sont des gens responsables dans l'ensemble et qui veulent prendre des responsabilités. Mais d'un autre côté il faut apprendre à prendre des responsabilités ».

« Même nous, avec les problèmes qu'on a eu, on n'a pas eu le temps de la bâtir l'autogestion. On en fait et on ne se rend pas compte... on est trop dedans aussi. On a

pris bien des responsabilités et quand on regarde en arrière, on se dit : on a fait tout ça, et on est tout surpris... ».

« Le mandat qu'on a cette année c'est la formation et l'information pour les travailleurs. Un des principaux objectifs qu'on prend cette année c'est de contacter plus les travailleurs, savoir ce qu'ils veulent vraiment. On fait des visites dans les départements. Les ouvriers ont bien des choses à dire. Des fois ils auraient pu le dire, mais on n'avait pas le temps de s'occuper de ça ; c'est un côté qu'on veut développer, pour qu'ils comprennent ce que c'est qu'une usine autogérée, le conseil d'administration, le conseil des travailleurs... On n'a pas eu le temps de se former nous-mêmes. C'est pour ça qu'on trouve que c'est bien important la formation et qu'on va commencer par là. Tout va s'enchaîner ».

« Le gouvernement a accepté de nous donner des cours. Ça va commencer au conseil d'administration, au conseil des travailleurs, ensuite ça va être les premiers hommes, premières femmes ; la deuxième étape, ça va être tous les travailleurs. Les cours vont être préparés autour des besoins qu'on a dans le moment, et qu'on n'a jamais eu la chance de voir » .

« On travaille sur deux plans d'abord : les relations humaines et l'administration de l'entreprise. On veut former plus de gens pour participer à l'administration pour assurer une rotation aux postes de responsabilité ».

« Le plus difficile c'est surtout d'apprendre le partage des pouvoirs et le respect des pouvoirs qu'on donne. Ça c'est une des grosses étapes qu'on a eu à franchir depuis six mois. C'est aussi le refus de vouloir prendre le pouvoir... On sait rien, on veut tout savoir, mais il ne faut pas faire des réunions trop longues... ».

« Un des gros défis que va avoir Tricofil ça va être de ramener à des dimensions égales l'administration et la production... Passer des tâches de l'administration à la production ça permet de faire un équilibre, ça permet aussi aux travailleurs de la production de sentir que leur travail est aussi important sinon plus important que

l'administration. Moi je dis qu'il est plus important : s'il n'y a pas de production il n'y a pas d'administration. Tandis qu'autrement, au pis-aller, si l'administration est un peu chancelante, tu peux toujours aller chercher des conseillers temporaires qui vont te dépanner, et là tu te réorganises autrement ; alors que tu n'iras pas chercher des consultants pour travailler sur les cartes, pour travailler à la teinturerie ... C'est un cheminement de pensée qu'il faut faire ... D'un autre côté, il faut aussi que la production admette qu'ils ont besoin d'une administration en autant qu'ils ne se sentent pas isolés de l'administration, qu'ils se sentent participants actifs. Plutôt que la conception d'un haut et d'un bas, il faudrait en venir sur une base horizontale ... Un des moyens c'est d'assurer qu'il y a une circulation constante du personnel aux différents niveaux».

La réforme de l'approche syndicale

Dans cette situation, la transformation du rôle traditionnel du syndicalisme paraît aussi importante.

« Il y a un gros problème actuellement au niveau des syndicats et là ce n'est pas un reproche que je veux faire aux syndicats globalement, parce que si on n'avait pas eu les syndicats on ne serait pas avancé le diable. Mais dans les difficultés qu'on vit aujourd'hui, le gros problème c'est que les syndicats sont trop accaparés par la convention collective, griefs, puis ces choses-là, politique salariale, etc., d'une part. Et d'autre part les syndicats qui sont engagés, le sont peut-être trop politiquement et oublient ce que les travailleurs ont besoin d'apprendre. Par exemple, on aurait besoin d'un programme massif en place pour expliquer les programmes en cours dans d'autres pays, voir comment ils s'organisent ailleurs, pour que nos membres commencent à voir des possibilités. Ça ne veut pas dire qu'on va les copier demain matin. Mais t'arrives pas à une assemblée pour faire voter une résolution pour créer des ateliers de travail, quand ça révolutionne tout l'être humain au complet. C'est une question d'années pour expliquer les bienfaits, mais les mauvais côtés aussi : par exemple, Volvo expérimente et ça leur coûte cher d'expérimentation. La production a baissé et c'est à cause de l'intervention massive du gouvernement qu'ils ont continué leur projet ... eux aussi ont à tenir compte de la

compétition ; ils ont à se battre contre des géants ».

« Et il y a le syndicat qui doit se réformer dans toute cette expérience. Est-ce qu'il l'a fait ? je ne sais pas, on est loin de la Suède. Peut-être que les travailleurs sont plus épanouis et qu'étant plus épanouis ils exigent plus de leur syndicat. Ils exigent une réforme sur le plan syndical : ils ne peuvent avoir le même syndicat que ceux qui sont à la chaîne. C'est comme ici actuellement. Je pense qu'il y a beaucoup de syndicats qui nous appuient moralement et plus efficacement que cela aussi : financièrement aussi on a été appuyé. Mais on croit aussi ressentir une certaine crainte, à savoir : si ça devient de même partout, il n'y a plus de syndicat ... parce que le syndicat est identifié à la politique salariale, la défense des travailleurs contre les patrons. Le permanent syndical, on lui dit : on ne te voit jamais. Et il répond : je ne peux pas me tenir chez vous quand j'ai tant d'autres griefs à régler partout, puis des grèves ; vous ça va toujours bien ... Nous on a notre politique salariale à bâtir, mais c'est une politique salariale que lui n'est pas habitué à bâtir ... C'est pour ça que notre expérience amène des réflexions très profondes et que de plus en plus ça va amener de nouveaux genres de relations de travail ».

« Bien plus, il y a beaucoup de choses qui se font dans les entreprises autogérées et les coopératives de production et on ne viendra pas me faire croire que ça ne peut pas se faire dans une usine traditionnelle. Si on en vient avec une loi globale, une réelle participation des travailleurs ... Si on pense que l'autogestion est un nouveau système de vie sociale global, moi je ne pense pas. Mais ce qui est à retenir là-dedans, c'est que des gens se prennent en main. Le jour où à la GM les travailleurs vont se battre pour avoir des ateliers de travail pour casser le maudit système en chaîne où ils deviennent des robots, cette bataille-là ils peuvent la gagner ».

« Ce n'est pas une affaire de technique. La technique est au service de l'homme. Le computer il ne me fait pas peur du tout. C'est l'homme qui fait la carte pour la mettre dedans. S'il y a une erreur c'est l'homme qui va la corriger. Mais là où dans notre société les choses sont déplacées, c'est qu'on parle rien que du computer, pas de

l'homme, alors qu'en réalité c'est l'homme qui le fait marcher. Dans une usine c'est la même chose. On ne peut revenir à l'état où on n'avait pas de machinerie sous prétexte que l'homme deviendrait trop abruti à cause de ça. C'est qu'un moment donné, il y a des capitaux qui se sont investis et sont restés dans les mains d'une même minorité qui ont axé leurs efforts sur leur machinerie et qui ont oublié l'être humain en arrière... C'était comme ça du temps de Grovers ; il ne voulait pas, par exemple, tenir compte des suggestions des travailleurs : tu produisais et c'était tout, on ne te demandait jamais plus. Actuellement, il y a des premiers hommes dans les départements et combien il y a de choses qu'ils règlent eux-mêmes ; les gars prennent leur initiative, la production sort et la qualité est bonne, et ça vient de finir là... Dans le temps de Grovers, le gars se serait quasiment fait mettre dehors».

Le rayonnement dans le milieu

Enfin, pour compléter ce tableau de défis et orientations de Tricofil s'ajoute la question concrète du rayonnement dans le milieu : celle-ci se traduit entre autres par l'installation, dans les murs mêmes de l'usine, d'une série d'organisations à caractère social.

« Il faut mentionner tout ce qui vient se greffer à Tricofil. Les bureaux locaux qui sont ici, ils ne viennent pas pour le luxe de l'usine ».

« Il y a d'abord l'Institut du cancer. Ça n'est pas insignifiant. D'abord ce sont des gens de classe moyenne qui s'occupent de ça. Et pour eux le fait de rentrer ici ça a fait l'objet d'un débat au niveau de l'exécutif parce qu'il y en avait qui trouvaient que ce n'était pas pensable. Là, finalement, ils viennent et ils découvrent des choses et ils n'en reviennent pas. Ensuite il y a la coopérative alimentaire. Ça marche sur des roulettes au-delà de tout espoir possible. Enfin, il y a l'ouvroir : ils ramassent le linge puis ils le vendent, ils le donnent quasiment. Ils sont aussi dans les locaux de Tricofil ».

« Ils se mêlent à Tricofil. Ces gens l'après-midi ils viennent à la cafétéria ; ils viennent prendre un café, ça

jase avec les autres. Ça crée des liens humains... » .

LE SENS DE LA DURÉE

Ce qui étonne toujours et rassure à la fois quand on rencontre les gens de Tricofil, c'est leur incroyable capacité de référer continuellement à l'expérience dans sa totalité ; de ne jamais perdre de vue sa dynamique interne tout autant que son enracinement profond dans le milieu et de poser comme vitale la capacité de dynamisation réciproque de ces deux poles. De garder, d'autre part, bien en conscience le danger de l'illusion de l'oeuvre accomplie, illusion qui ne peut que ramener en arrière, aux anciennes divisions entre paliers d'autorité, aux anciens cloisonnements. Cela signifie en pratique, mobilité du personnel, continuelle remise à jour avec les anciens et perpétuel recommencement avec les nouveaux venus pour éviter que ne s'instaure une nouvelle division, plus insidieuse cette fois, puisqu'elle s'établirait en termes de rapport de paternité face à l'oeuvre à construire.

Le sens de cette dynamique en est donc essentiellement un de rupture avec les structures « établies » tout autant qu'avec les anciennes structures. Comment dès lors entrevoir l'éventualité d'une fermeture de l'usine ou si l'on veut comment situer l'oeuvre dans une perspective de durée ? Ce qui est déjà réalisé n'a-t-il pas en soi valeur de témoignage ? La réponse en dit long...

« Moi, je me refuse totalement à regarder les choses sous cet angle-là. Je vais donner un exemple... J'ai un livre ici, c'est une grosse compagnie de laine mondiale : « 250 ans, Simonius, Vischer et Co., 1719-1969 ». Ce sont des Belges. Ça fait 250 ans qui existent et à l'occasion de cet anniversaire ils ont fait un beau petit livre. Moi je l'ai lu. Je ne l'ai pas lu dans le sens de la laine qu'ils font : ça évidemment c'est intéressant, mais c'est dans le sens plutôt de voir une compagnie qui est en affaire depuis 250 ans. Ils ont commencé une année, puis ils ont fait deux ans, puis ils ont fait dix ans, puis ils ont fait vingt ans. C'est dans ce sens là que je pense qu'un projet doit se bâtir les deux pieds sur la terre... mais avec un idéal ».

« Quand il y a eu les colons qui ont développé le Nord, il y avait un idéal de développement. Ils savaient très bien

qu'ils ne verraient pas le Nord comme il est aujourd'hui. Ils savaient qu'il y en aurait d'autres qui le prendraient et qui continueraient leur bout de chemin et que les autres feraient encore mieux et que ça se continuerait... Tricofil, à mon point de vue, c'est un projet qui doit se continuer dans ce sens là. Pour prouver à l'ensemble québécois qu'on a passé le tournant... On bâtissait quelque chose et tout à coup, ça craquait : on a eu Québec-Press, on a eu ci, on a eu ça... on a tout eu... ».

« Mais ce dont les Québécois ont besoin actuellement, c'est de choses qui se continuent ; qu'ils se prouvent que d'année en année ça se répète, puis ça se fait, ça se réalise et qu'il y a des hommes et des femmes qui vivent là-dedans, qu'ils ont leurs joies et leurs peines comme tout le monde, qu'ils vivent leur vie. Et Tricofil c'était jusqu'à maintenant, au niveau de l'ensemble du public, ce qu'il y avait de plus encourageant. C'est que nous avons duré en opposition de toutes les forces gigantesques qu'on a eu contre nous autres, faut pas le nier, des forces surnoisées, en-dessous de la table, qui sont là et sont très puissantes, et qui étaient sûres de nous casser les reins rapidement... Aujourd'hui sûrement il y en a qui s'interrogent et qui disent : « comment ça se fait qu'ils sont encore en affaire »... Et le jour qu'on va annoncer qu'on a atteint notre seuil de rentabilité, là ils ne comprendront plus rien... « il y a quelque chose qui ne marche plus en quelque part au Québec ! » D'autre part toutes les forces progressives, les forces vraiment québécoises qui veulent travailler dans leur langue, qui veulent vivre, qui veulent maintenir leur culture, s'épanouir, qui veulent devenir un véritable peuple parmi tous les peuples du monde, eux vont dire : ça se fait là, ça se fait au gouvernement ça va se faire dans les mines, ça se fait dans l'électricité, ça se fait partout... C'est ça quand tu bâtis quelque chose... Mais il faut que tu le bâtisses aussi au niveau des travailleurs, que tu donnes espoir aux travailleurs. Les travailleurs, on n'a pas à s'interroger ici au Québec à savoir si on va avoir du pain à manger comme dans d'autres pays... On sait qu'on va l'avoir... la consommation, on a tout à la main ; on n'a plus besoin de rien faire à tel point qu'on devient malhabile de nos mains à cause de ça... Mais le travailleur il a besoin de s'identifier dans des projets pour dire

que lui aussi il va avoir sa place dans la société, qu'il va s'épanouir, qu'il va prendre du poil de la bête... qu'il va prendre sa vraie place».

Tricofil... à suivre...

*Michel Beaulieu**

Le cercle de justice

16.

où que me porte mon errance
le Québec me suit
je suis le Québec il souffre en moi
de cette souffrance latente
que les mots recouvrent mal
dans leur conceptuelle géographie
cet ennui profond d'être ce vague à l'âme
cette irrépressible envie de rentrer
quand pour un temps si bref
je tâte d'autres frontières
mais où que j'aïlle jamais je n'oublie
de quoi fut tannée cette peau
depuis les entrailles qui l'ont forgée
du plus profond de leur ténacité
du plus fécond de leur attente
avec ce sang qui est le mien
maintenant

* L'auteur nous offre ici quelques extraits d'un recueil de poèmes à paraître sous peu aux Éditions de l'Hexagone.

24.

dans le cercle où chacun dépose ses offrandes
les plus nobles et les plus païennes
sans qu'un jugement d'ordre moral
ne vienne les couvrir de ses sceaux étanches
la chair saigne parfois jusque dans le sable
et c'est ici mon ami que tout commence

il suffit de bien peu pour troquer son destin
de bien peu pour le traquer

le vêtement neuf sera tellement plus chaud
de la laine du pays
même si l'hiver met plus d'ardeur qu'il ne convient
à nous fouiller la peau

Michel Bonafant

La courbe de justice

26.

tu me dis que tu ne me reconnais plus
dans la rue
mais est-il possible qu'en si peu de jours
quelques heures à peine
on change tant sans être mutilé
je sens bien que je ne marche pas
tout à fait les pieds sur terre
en ce moment
que mes genoux jouissent
d'un autre frémissement
mais quand même
sais-tu
sans blessure aucune
et les cheveux aussi noirs que jadis
toi aussi
tu as changé

27.

faut-il tantôt mon ami tout oublier
de ce qui nous fait être ce que nous sommes
que tant et tant d'hivers ont passé sur nous
sans trop laisser de traces
et sans que nous en connaissions jamais
malgré les apparences la fatigue
baptême
quand monte une clameur si profonde
un si profond désir de le dire enfin
ce souci de vivre en notre temps
la liberté

32.

on prend de ces détours des fois tiens
par exemple
il arrive que toute beauté disparaisse en toi
quand je te regarde avec les yeux d'autrui
de qui ne perçoit pas à travers le masque
ce qui moi me fait frémir
et me fait faillir
à l'idée même de te l'avouer
ce phénomène de transposition
cette alchimie des corps qui palpitent
l'un pour l'autre en cet instant
précis que le plaisir engloûtit
en sachant que jamais plus tu ne me croirais
par la suite
si de nouveau je te disais
ô combien tu es belle
depuis l'âme entrevue jusqu'au cul

33.

chaque jour lève au levain des nouvelles
ô peuple réparateur peuple mien
je me retrouve en cette obscure ténacité
de ceux qui n'abandonnent pas
sur le cours du temps
le fil de leur unique rêve
ô malaxeur de pulpe peuple des mines
le minerais de tes os ne s'est pas effrité
malgré l'égal où l'on nous hachurait
menu
jusque dans notre foi
la lampe-tempête ne nie pas
l'irradiante pénombre
et la bouche parle de roc
aujourd'hui
comme hier il n'a pas suffi de se taire
et comme demain nous révélera

44.

nous nageons encore dans une grandeur incertaine
peuple oublieux quelque peu de soi-même
et qui soudain s'est souvenu
tout au long du jour d'un jour de novembre
où la langue rêche léchait ses propres plaies
je me souviens
comme toi comme chacun d'entre nous tous
les semblables les frères d'un même combat
les épines dans le sang nous conviaient
à plus de vigilance
et nous avons su
même en tournoyant encagés dans nos têtes
avec un remugle de douleur à la place des membres
même dans nos gestes les mieux forfaités
solidaires et désaccordés dans nos balbutiements
dans cette illusion de vivre ailleurs
qu'en soi-même
et celle-là de pouvoir sans cesse à soi-même
échapper
jusque dans notre âme ravalée
par quelque tour de passe-passe
ou la vertu de l'humour le plus noir

64.

je veux la liberté celle du désir
multiplié jusque dans ses renoncements
quand l'homme d'ici ne savait plus
pendant ce siècle de carcans
qui se termine à peine
dans la poussière d'amiante
d'où lui venait cette âpreté
sans cesse endiguée
je veux ouvrir le feu comme on casse une orange
en allongeant le temps qu'il faut pour y mordre
en l'allégeant de tout ce qui l'éprouve
avec le sentiment de nourrir les papilles
d'un peu de ce qui les fait grailier
de quoi parle-t-il donc celui qui parle
et de quel ordre est donc son entendement
sinon de la nécessaire conjonction
de la seule vie qui nous soit à charge
à chacun d'entre nous
non ?
et de quelle croix repaît-il ses sens
quand il perçoit la rumeur habitée
par le tré carré de notre imagination

(pour pierre bourgault)

73.

qui que ce soit qui cogne des clous
laissons-le marteler
les peines rentrées qui l'étouffent
l'âge à lui seul ne nous blesse pas
quand les rides tracent leur chemin de vérité
je mourrai
n'importe quand je mourrai
peut-être en ce moment même où j'écris
qui suis-je
comme chacun depuis son premier geste
son premier mouvement
comme chacun dans sa propre gestation
les montres n'agissent pas sur le temps qu'il faut
pour défaire tes chevelures
compagne propice d'un repas
que retiens-tu de tant de paroles
je t'écoute en décembre
mil neuf cent soixante-seize
nous sommes les précurseurs
de l'immortalité

81.

au revoir mon ami dans cette vie
d'autres que moi poursuivront
avec cette hantise dont nous étreint
quelques minutes après le souper
la montante monotonie du soir qui va paître
en soi quelque amertume
jugulée à cette monotonie qui croît depuis la naissance
l'abrasive nécessité
tandis que la nuit apprête ses ombres
au revoir mon ami dans cette vie
la prochaine vaudra-t-elle tellement mieux
je n'irai plus qu'à la conquête de moi-même
de la géographie réfractaire du pays
qu'il ne m'appartient pas encore de nommer
l'âme sereine et tourmentée
dans notre droit désir de vivre
nourris que nous sommes de tant et tant de sévices
et de notre propre négation
adieu dans cette vie mon ami
la page est tournée je fais place nette
à l'histoire de notre rendez-vous
avec l'histoire

*Luc Racine**

La sociobiologie : nouvelle conception du social

Depuis quelque temps, deux disciplines d'inspiration biologique, la sociobiologie et l'éthologie, sont en train d'accumuler des connaissances susceptibles de modifier profondément la conception traditionnelle que les sciences humaines se font de l'homme et de la société, et de leurs rapports avec le reste du monde vivant.

Dans l'article qui suit, nous allons présenter les contributions essentielles de ces deux disciplines à une nouvelle connaissance de l'homme et de la société. En ce qui concerne les rapports sociaux chez l'homme, les travaux socio-biologiques et éthologiques ont surtout porté sur les enfants : c'est pour cette raison qu'une bonne partie de l'article traitera de la vie sociale infantine, de son développement, et des conséquences pédagogiques possibles des découvertes de l'éthologie humaine.

En conclusion, nous indiquerons les principales convergences entre l'éthologie, la sociobiologie, la parapsychologie et la philosophie critique de la société, du point de vue de l'émergence d'une nouvelle science de l'homme.

LA SOCIOBIOLOGIE

Ce sont les travaux de Wilson (*Wilson*, 1975), de Morin (*Morin*, 1973 et 1977) et de Moscovici (*Moscovici*, 1974) qui ont sans doute contribué le plus à faire connaître cette discipline nouvelle qui se situe à la jonction des sciences biologiques et des sciences sociales traditionnelles.

* Professeur au Département de sociologie de l'Université de Montréal.

Le propre de la sociobiologie est de considérer le phénomène social comme une dimension majeure du monde vivant tout entier, et de considérer l'évolution socio-culturelle comme partie intégrante de l'évolution biologique (Meyer, 1974; Ruffié, 1976). L'étude des diverses formes de la vie sociale, dans un très grand nombre d'espèces différentes — allant des insectes aux primates —, permet aujourd'hui de comprendre qu'une qu'une forme donnée d'organisation sociale représente un moyen que choisissent fréquemment les espèces pour s'adapter à leur milieu et pour y survivre. Les comportements sociaux sont soumis à la sélection naturelle et sont donc ainsi intégrés à la dynamique générale de l'évolution biologique. Ce seront les comportements sociaux qui ont la plus grande valeur adaptative, pour une espèce donnée, qui auront tendance à se maintenir.

L'étude du phénomène social, dans des espèces très diverses, permet également de se faire une idée moins provinciale de la nature de ce phénomène : il s'agit d'une organisation des rapports entre les individus d'une même espèce, et des rapports de ces individus avec leur milieu, organisation qui suppose toujours : a) un système de communication interindividuel, et b) un partage plus ou moins poussé des tâches et des fonctions entre les individus et les groupes sociaux.

Il n'est plus possible de considérer le social comme étant le propre de l'espèce humaine exclusivement. Même si l'on ne connaît pas encore aujourd'hui de système de communication permettant un aussi haut degré d'abstraction et de généralisation que le langage humain, on sait que la structure de base de ce langage peut être maîtrisée par un chimpanzé, et aussi que le langage des abeilles et celui des dauphins atteignent un niveau de complexité suffisant pour que nous ayons encore du mal à les déchiffrer complètement. (Premack, 1977; Marler, 1973; Liley, 1975). Par ailleurs, la division des tâches et des fonctions dans les grandes sociétés d'insectes (abeilles, termites, fourmis) atteint un niveau de complexité énorme (Wilson, 1975). On ne peut même plus se rassurer en affirmant que, dans les sociétés animales, la division des tâches serait mécaniquement déterminée par des facteurs génétiques, tandis qu'elle serait une affaire d'é-

ducation chez l'homme : dans les sociétés d'insectes, c'est souvent une alimentation différentielle des larves et du couvain qui assure la distribution des individus dans les diverses tâches, sans que joue directement le facteur génétique (*Wilson, 1975*).

Même la culture n'apparaît plus comme une caractéristique spécifiquement humaine. Si on considère la culture comme un système de comportements et de symboles transmis par des voies non-génétiques (éducation et apprentissage), on s'aperçoit que certaines sociétés primitives connaissent la tradition et l'innovation culturelle (*Kummer, 1971*). Quant à la technique, qui consiste en l'utilisation d'outils pour entrer en relation avec le milieu, elle ne tranche pas aussi nettement qu'on l'avait cru la supposée ligne de démarcation entre l'homme et l'animal : plusieurs espèces de primates utilisent occasionnellement des outils pour se battre ou pour se procurer de la nourriture, et aussi certaines espèces d'oiseaux (*Richard, 1975*). De plus, les gigantesques constructions des termites et des fourmis, pour ne pas parler des abeilles et des castors, supposent une utilisation systématique des membres propres et parfois du corps des congénères, comme outils (*von Frisch, 1975*).

C'est en considérant l'évolution humaine qu'on voit le mieux la place spécifique de l'espèce humaine au sein du monde vivant. Dès les premières sociétés de chasseurs-cueilleurs, l'espèce humaine développe systématiquement deux phénomènes déjà latents dans les sociétés primitives : le langage et la technique. Le développement de ces deux caractéristiques dépend de l'augmentation du volume du cerveau et de la libération des mains par rapport à la locomotion, que permet l'acquisition progressive de la station et de la marche bipède (*Leroi-Gourhan, 1964 et 1965*). Il est important de constater que le développement systématique du langage et de la technique, deux phénomènes qui se dégagent de plus en plus des lois de la transmission génétique, n'est possible que grâce aux processus génétiques qui ont permis la croissance du cerveau et le bipédisme.

La technique et le langage se modifient à un rythme beaucoup plus rapide que les traits anatomiques et phy-

siologiques directement liés aux lois de la transmission génétique : c'est ce qui explique pourquoi, contrairement à la plupart des autres sociétés animales, les sociétés humaines se diversifient énormément sur le plan culturel, s'adaptent à presque tous les milieux terrestres, et modifient de plus en plus radicalement l'environnement. Comme l'a montré Meyer (*Meyer, 1974*), l'évolution sociale de l'homme poursuit l'évolution biologique, mais à un rythme beaucoup plus rapide, que permet le relai du code génétique par le code socio-culturel.

La crise écologique qui confronte aujourd'hui la plupart des sociétés humaines est ainsi un résultat spécifique de l'évolution sociale de l'homme : l'épuisement des ressources et la perturbation des grands éco-systèmes (*Commoner, 1972*) sont inconcevables sans la prise en considération d'une technique de plus en plus efficace et, par conséquent, de plus en plus à même de modifier, pour le meilleur ou pour le pire, l'éco-système planétaire.

À toutes les étapes principales de l'évolution humaine, un certain état de la technique a correspondu à une certaine forme d'organisation socio-culturelle. Assez remarquablement, ce ne sont pas les sociétés de chasseurs-cueilleurs, qui ignorent l'inégalité socio-économique, qui ont développé une technologie capable de perturber sérieusement l'éco-système planétaire : ce sont les sociétés de classes, fondées sur l'inégalité économique, la production d'un surplus agricole, le centralisme politique et le rationalisme. Maintenant que nous connaissons les dangers de ce type d'organisation socio-culturelle, du point de vue de la survie de l'espèce humaine, il faut envisager le développement d'une organisation sociale ayant une meilleure valeur adaptative que celle dont nous dépendons encore aujourd'hui. (*Fabre, Moukhtar et Racine, 1917*).

L'ÉTHOLOGIE HUMAINE

Une grande partie des connaissances que la sociobiologie nous fournit sur la nature et l'évolution du phénomène social provient d'une science spécialisée dans l'étude du comportement animal sous ses divers aspects : l'éthologie. Les éthologues décrivent et classent les com-

portements tout comme les zoologues décrivent et classent les particularités anatomo-physiologiques des diverses espèces. Bien souvent, d'ailleurs, ce sont des schèmes de comportement, plus que des traits anatomo-physiologiques, qui permettent de distinguer des espèces très rapprochées (*Tinbergen, 1969 ; Eibl-Eibesfeld, 1972*).

L'éthologie se caractérise par l'importance extrême qu'elle donne à la démarche descriptive. La description se fait à partir de l'observation d'une espèce dans son milieu naturel, l'expérimentation ne venant qu'à partir du moment où la description des comportements a été suffisamment poussée pour que la formulation et la vérification d'hypothèses ne s'effectuent pas à partir de spéculations. Dans la description des comportements, de plus, on évite le plus possible de faire appel aux états subjectifs de l'individu (ce qui est d'ailleurs à peu près impossible, puisqu'un animal n'émet pas d'opinion que nous puissions saisir ...).

Les comportements que l'on décrit et que l'on explique sont retenus en fonction de leur valeur adaptative pour l'espèce considérée. Les comportements d'une espèce sont toujours décrits et expliqués de manière à pouvoir retracer leur évolution d'une espèce à une autre, et comparer les comportements d'une espèce à ceux des autres.

Ces caractéristiques de l'éthologie animale se retrouvent en éthologie humaine. Jusqu'à maintenant, cette dernière s'occupe beaucoup de l'étude des rapports entre la mère et le nourrisson, des communications non-verbales, des rapports de dominance entre enfants. Certains de ces phénomènes ont une valeur adaptative évidente (communications non-verbales dans les rapports mère/enfants), d'autres se prêtent bien à la comparaison avec les autres sociétés primatiques (rapports de dominance, d'affiliation et d'altruisme entre enfants). (*Eibl-Eibesfeld, 1976 ; Smith, 1974 ; Blurton-Jones, 1972 ; Mc Grew, 1972 ; Strayer et Strayer, 1976*).

En général, on privilégie l'étude des enfants parce que leur comportement est moins complexe que celui des adultes et moins difficile à observer. Malgré cela, toute-

fois, la communication non-verbale et les rites d'accueil et d'association ont été étudiés chez les adultes de diverses cultures (*Eibl-Eibesfeld, 1975*).

Contrairement à ce que laissent croire certains éthologues classiques (*Lorenz, 1973*) et plusieurs vulgarisateurs à la mode (*Morris, 1968; Ardrey, 1971*), il n'est pas vrai que l'éthologie contemporaine se soucie avant tout d'établir l'existence du plus grand nombre possible de comportements innés chez l'homme. Dans la plupart des sociétés animales, les comportements sociaux résultent toujours de la combinaison de facteurs génétiques et de facteurs dûs à l'environnement : il est très rare que l'on puisse affirmer qu'un comportement est déterminé exclusivement par l'hérédité. Ce qui intéresse les éthologues de ce point de vue, chez l'homme, c'est d'étudier le jeu des facteurs génétiques et des facteurs culturels dans l'explication du comportement social (*Hinde, 1974; Eibl-Eibesfeld, 1976*).

LE DÉVELOPPEMENT DES RAPPORTS SOCIAUX CHEZ L'ENFANT

La meilleure façon de comprendre l'apport de la sociobiologie aux sciences humaines est d'examiner les découvertes de l'éthologie en ce qui concerne le développement des relations sociales chez l'enfant. Ces découvertes permettent une meilleure compréhension des tendances hiérarchiques existant chez l'homme, du rôle de la dépendance du jeune enfant par rapport à sa mère, et des rapports de coopération et d'entraide entre enfants. Les résultats des travaux éthologiques dans ces domaines ont des conséquences pédagogiques importantes, qui peuvent nous conduire à modifier les pratiques pédagogiques novatrices visant à l'établissement d'une société égalitaire (*Fabre, Moukhtar et Racine, 1977*).

Dans ce qui suit, nous allons examiner les résultats les plus importants des travaux éthologiques concernant l'attachement de l'enfant à sa mère, les rapports coopératifs et hiérarchiques entre enfants, tout en confrontant l'apport éthologique aux conceptions plus anciennes de la psychanalyse et de la psychologie génétique.

La relation mère-enfant : attachement et dépendance

Depuis Freud, les études d'inspiration psychanalytique ont grandement insisté sur la longue période où le jeune enfant dépend presque exclusivement des adultes, et surtout de sa mère, pour la satisfaction de ses besoins vitaux. Freud a soutenu que la formation de la conscience morale (surmoi) — i.e. l'intériorisation par l'enfant des préceptes moraux des parents — ne pouvait s'expliquer sans tenir compte de la dépendance de l'enfant par rapport à l'adulte (*Freud, 1959*).

Pour Reich, c'est la dépendance infantile qui permet la répression de la sexualité pré-génitale et prépare l'enfant à se soumettre aux structures hiérarchiques des sociétés de classe (*Reich, 1972*). Mendel a élargi cette proposition de Reich en affirmant que ce n'est pas seulement par les interdits sexuels, mais aussi par les interdits concernant le sommeil, la nourriture, etc. que les parents dominent les enfants et les préparent à s'insérer dans le fonctionnement d'une société hiérarchique (*Mendel, 1971*).

Toutefois, les thèses psychanalytiques, orthodoxes ou pas, ne se fondent presque jamais sur l'étude concrète de la relation entre parents et enfants, préférant fournir des tentatives d'explication à partir du matériel symbolique présenté par les patients. Une des seules études psychanalytiques d'importance concrète sur la relation mère-enfant est due à Spitz (*Spitz, 1968*). Cet auteur a pu démontrer que la séparation précoce entre le jeune enfant et sa mère entraîne chez le nourrisson un état de marasme psychique prononcé. Les résultats du travail de Spitz mettent bien en évidence l'importance cruciale que la mère a pour le nourrisson, du point de vue psycho-affectif (les enfants étudiés par Spitz étaient pris en charge par un milieu hospitalier, qui assurait la satisfaction de leurs besoins biologiques : nourriture, abri, etc.).

Toutefois, les études de Spitz ne démontrent pas clairement de quoi souffrent tant les nourrissons privés de leur mère et élevés en milieu hospitalier. Il est tentant de croire que c'est la personne même de la mère qui est l'objet du manque et la cause directe du marasme, mais

cette interprétation est contredite par l'expérience éducative des *kibbutzim* en Israël. Dans les *kibbutzim*, les jeunes enfants sont sevrés très tôt, ils ne voient presque pas leur mère et sont pris en charge (nourriture, toilette, etc.) par des adultes qui varient presque à chaque jour. Le tout-petit doit donc très tôt se tourner vers ses camarades du même âge que lui pour la satisfaction de ses principaux besoins affectifs. Un tel système éducatif ne provoque pas de marasme ou de déséquilibre psychique, ce qui montre clairement que ce qui manque aux enfants étudiés par Spitz, ce n'est pas la personne même de la mère : c'est la présence d'autres êtres humains, adultes ou enfants, qui assurent la satisfaction des besoins affectifs fondamentaux (*Bettelheim*, 1970).

C'est aux travaux directement inspirés par l'éthologie, cependant, que nous devons une connaissance détaillée des mécanismes de dépendance et d'attachement au sein de la relation mère-enfant.

Chez les primates non-humains, on a pu établir expérimentalement que le fondement du lien mère-enfant et de la dépendance infantile ne saurait en aucune façon être réduit au besoin de nourriture, contrairement, à ce que laisse supposer la théorie psychanalytique, pour laquelle toute relation d'objet et toute relation sociale dérivent de la pulsion sexuelle orale ancrée dans le besoin alimentaire (*Zazzo*, 1974).

En effet, les expériences de Harlow (*Harlow*, 1958 ; *Harlow et Harlow*, 1965) ont montré qu'un jeune primate préfère, comme substitut à sa mère, un mannequin doté de fourrure et de chaleur à un mannequin métallique mais pourvu d'un biberon plein de lait : le jeune primate passe beaucoup plus de temps avec le premier substitut qu'avec le second. De plus, les mêmes travaux ont mis en évidence que des jeunes primates séparés de leur mère, mais élevés ensemble, arrivent à une vie sexuelle et sociale normale, ce qui n'est pas le cas de jeunes primates isolés de leurs semblables. L'attachement affectif semble ainsi reposer autant sur le besoin de chaleur et de contact que sur le besoin alimentaire, et la mère n'est pas absolument indispensable pour la satisfaction de ces besoins.

Par ailleurs, les travaux de Bowlby ont permis graduellement de mieux comprendre la nature et la fonction de l'attachement chez l'homme. D'après cet auteur, les mécanismes d'attachement existant entre la mère et l'enfant — échanges sonores (babillages) et visuels (regards, sourires), peur de l'étranger, contacts physiques, éloignements et rapprochements, etc. — ont pour fonction d'assurer la protection, et indirectement la survie, du tout-petit. Le comportement d'attachement aurait ainsi une valeur adaptative certaine, en assurant les conditions les meilleures pour la survie de la progéniture et de l'espèce.

La rupture progressive des liens d'attachement, à mesure que l'enfant grandit, aurait une valeur tout aussi adaptative, en permettant l'apprentissage de l'autonomie indispensable à la vie adulte et à la reproduction (*Bowlby*, 1969 et 1973).

Ce qui donne à la mère une position dominante au sein de la relation mère-enfant, c'est que le nourrisson ne peut se passer d'un certain nombre de soins pour survivre, tandis que la survie de la mère ne dépend évidemment pas de celle de son petit. Cela ne veut pas dire, toutefois, que le comportement de l'enfant soit univoquement déterminé et contrôlé par celui de la mère : un enfant qui a besoin d'être nourri possède les moyens nécessaires pour orienter le comportement de la mère dans le sens voulu, et il en est de même d'un enfant qui a besoin d'aide ou de protection. C'est seulement jusqu'à un certain point que la mère peut contrôler le comportement de l'enfant : elle peut, par exemple, l'empêcher de trop s'éloigner d'elle, mais elle doit le secourir s'il se trouve en danger ; elle peut le forcer à manger à un moment plutôt qu'à un autre, mais elle ne peut faire cela qu'à l'intérieur d'un cadre temporel déterminé par l'organisme de l'enfant.

D'autre part, comme nous l'avons déjà mentionné, l'expérience éducative des *kibbutzim* d'Israël montre qu'il est possible, sans conséquence néfaste, de réduire la dépendance du tout-petit par rapport à sa mère : a) la plupart des soins matériels peuvent être pris en charge par des adultes qui varient constamment, ce qui affaiblit la

dépendance de l'enfant face à un adulte déterminé ; b) les besoins affectifs sont satisfaits par des enfants du même âge, ce qui dès le départ enlève toute base psycho-affective à la domination de l'adulte sur l'enfant.

Enfin, la maturation de l'enfant lui permet de se détacher graduellement de l'adulte pour la satisfaction d'un membre de plus en plus grand de besoins matériels (lever et coucher, toilette, nourriture, etc.). Si l'adulte ne résiste pas à la dissolution du phénomène d'attachement, l'enfant pourra accéder de lui-même à une autonomie matérielle et affective beaucoup plus rapidement.

Le développement des relations sociales : dominance et coopération

Le développement de la vie sociale infantine a été étudié dans deux perspectives principales : a) Piaget et ses collaborateurs ont étudié la genèse des rapports de coopération dans le jeu, en des travaux déjà classiques ; b) plus récemment, les éthologues se sont penchés sur le phénomène des hiérarchies enfantines.

A) Les rapports coopératifs

En ce qui concerne la vie sociale de l'enfant, les premières études de Piaget ont porté sur l'utilisation du langage dans le jeu (*Piaget, 1968*). Ces études ont montré que ce n'est pas avant l'âge de 7-8 ans que le langage remplit adéquatement une fonction de communication dans les activités ludiques. Avant cet âge, la conversation entre enfants est faite surtout de monologues à deux ou à trois, beaucoup de propos ne recevant pas de réponses de la part des partenaires. De plus, ce n'est pas avant l'âge de 7-8 ans en moyenne que les enfants réussissent à se fournir l'un à l'autre des explications verbales assez précises pour être compréhensibles par celui auquel elles sont destinées.

Ce type d'utilisation du langage caractérise assez bien, selon Piaget, la vie sociale de l'enfant de 2 à 7 ans environ : égocentrisme, c'est-à-dire confusion entre le point de vue propre et celui d'autrui, activités individuelles qui se mêlent et s'entrechoquent sans parvenir à un véritable partage des tâches et à une véritable coopération.

C'est pour éclairer la genèse des rapports de coopération — qui supposent la distinction entre le point de vue propre et celui de l'autre, qui suppose le dialogue et non plus le monologue collectif, qui suppose des explications verbales compréhensibles — que Piaget a entrepris une étude systématique du jeu de billes (*Piaget*, 1932).

Faites avec des enfants des milieux populaires de Genève et de Neuchâtel, les observations se sont déroulées de la manière suivante : l'expérimentateur demandait à chaque enfant de lui expliquer les règles du jeu de billes pratiquées par lui (le jeu a plusieurs variantes) ; l'expérimentateur jouait ensuite quelques parties avec l'enfant, selon les règles définies par ce dernier, ce qui permettait de voir comment et jusqu'à quel point le sujet appliquait les règles qu'il avait énoncées. L'expérimentateur demandait enfin à l'enfant de créer une nouvelle règle, et de lui dire qui avait inventé le jeu de billes.

À partir de là, Piaget a pu établir l'existence des étapes suivantes dans l'évolution du comportement social relié au jeu :

Un *stade moteur*, allant environ de 2 à 4 ans, où les enfants manipulent les billes de toutes les manières possibles (lancer, rouler, mettre en tas, etc.), tout en leur conférant des connotations symboliques variées (oeufs, pierres, etc.). Aucune règle du jeu de bille n'est appliquée, les manipulations et associations symboliques restent individuelles.

Un stade dit *égocentrique*, allant de 5 à 7 ans environ, où commence l'apprentissage des règles du jeu. L'enfant peut parvenir pendant un certain temps à appliquer de lui-même certaines des règles les plus simples (comme ne tirer qu'une bille à la fois, jouer à tour de rôle, etc.), mais il oublie souvent de continuer à appliquer la règle si l'adulte ne le lui rappelle pas. La plupart des enfants de ce stade ne maîtrisent pas les règles essentielles. Ils sont incapables de créer une nouvelle règle et croit que le jeu de billes a été inventé par les adultes, les grands, Dieu, etc...

Vient ensuite, de 7 à 9 ans environ, le *stade opératoire concret*. Les enfants de ce stade maîtrisent maintenant les

règles essentielles et les appliquent d'eux-mêmes tout au long de la partie. La plupart d'entre eux se refuse toutefois à créer une nouvelle règle. Jusqu'à la fin de la première moitié de ce stade environ, les enfants croient encore que les règles sont d'origine divine, parentale, adulte. Dans la seconde moitié de ce stade, les enfants commencent à affirmer l'origine des règles comme immanente à la société enfantine, sans toutefois consentir à formuler des règles nouvelles.

Cette évolution s'achève au *stade opératoire abstrait*, entre 10 et 12 ans. Les enfants prennent alors grand plaisir à discuter des règles et de leur application, élaborent toute une jurisprudence du jeu. Ils créent facilement de nouvelles règles qui sont appliquées si elles sont acceptées par la majorité des joueurs.

Piaget résume l'ensemble de cette évolution en parlant d'un passage de l'*hétéronomie* à l'*autonomie*. La morale hétéronome correspond aux deux premiers stades, où le comportement des enfants dépend de celui des adultes (croyance en l'origine parentale des règles, impossibilité d'appliquer systématiquement ces dernières sans l'aide de l'adulte). La morale autonome correspond aux deux derniers stades, où les enfants ne croient plus en l'origine parentale des règles, savent en créer de nouvelles et n'ont plus besoin du support de l'adulte pour assurer la continuité du jeu. D'après Piaget, le passage de la morale hétéronome à la morale autonome se fait par l'établissement de rapports de coopération entre les enfants, cette coopération leur permettant de se soustraire à l'influence adulte (Piaget, 1932 et 1965).

Du point de vue qui nous occupe ici, il est très important de souligner que les rapports de coopération, bien qu'ils contribuent à réduire et éventuellement à annuler la domination des adultes sur les enfants, n'impliquent pas du tout l'absence de relations hiérarchiques entre les enfants qui coopèrent. Dans les observations de Piaget, en effet, la coopération se définit par la possibilité de jouer ensemble, c'est-à-dire d'appliquer collectivement les mêmes règles.

Mais la coopération n'implique pas, définie de cette manière, l'existence de rapports égalitaires entre ceux qui coopèrent. Dans un jeu compétitif comme le jeu de billes, les enfants se mettent précisément d'accord sur un ensemble de règles dont l'application provoquera un partage hiérarchique des joueurs entre vainqueurs et vaincus (avec répartition inégale des billes à la fin du jeu, et parfois même au commencement). On peut agir ensemble, et appliquer les mêmes règles de comportement, aussi bien dans une structure hiérarchique que dans une structure égalitaire. Les observations de Piaget établissent bien que la coopération est un moyen important de prise d'autonomie de l'enfant par rapport à l'adulte, elles n'établissent nullement que l'autonomie en question s'acquière par une coopération à structure égalitaire. Les membres d'un groupe peuvent appliquer la même règle parce qu'ils l'ont chacun librement décidé, mais aussi parce qu'elle leur est imposé par un chef ou par une minorité.

C'est dans l'analyse du dernier stade, en particulier, que Piaget tend à confondre la coopération (application d'une même règle) et le fonctionnement démocratique (modification et adoption d'une règle nouvelle par consensus ou par règle de la majorité). Or il est clair que l'unanimité peut se faire, dans un groupe, sur une règle hiérarchique (dans les jeux compétitifs), et aussi qu'une majorité peut imposer une règle égalitaire. Pour qu'il y ait coopération, il est bien sûr indispensable que chaque membre du groupe accepte d'appliquer une même règle commune, ce qui ne veut pas dire que la création ou l'adoption d'une telle règle soit toujours le résultat d'un processus égalitaire.

Enfin, dans le rapport hétéronome entre l'adulte et l'enfant, il faut souligner que la relation hiérarchique entre les deux partenaires est due au fait que l'enfant dépend de l'adulte pour apprendre et maîtriser la règle, et que cela ne suppose nullement que le contenu même de cette dernière soit hiérarchique. On le voit bien dans le cas fréquent où l'adulte doit sans cesse rappeler à l'enfant d'attendre son tour pour jouer.

Des travaux ultérieurs ont confirmé l'essentiel du résultat des études de Piaget sur le développement social.

En étudiant le dessin chez des groupes d'enfants d'âge scolaire, Nielsen (*Nielsen*, 1951) a montré que ce n'est pas avant le stade opératoire concret (7-8 ans) que les enfants parviennent à se partager les tâches et à réaliser une oeuvre commune, les plus jeunes se limitant à des dessins individuels juxtaposés (et qui souvent se ressemblent beaucoup).

Une série d'expériences, où l'on présente à des enfants entre 4 et 10 ans un choix de jeux coopératifs et compétitifs a établi que la coopération croît avec l'âge, et que la culture a un effet certain sur la tendance à coopérer (les enfants mexicains coopèrent plus que les enfants américains).

Il semble enfin que la tendance au partage égalitaire croisse aussi avec l'âge, les enfants du stade opératoire abstrait étant les plus avancés de ce point de vue (*Streater et Chertkoff*, 1976).

SUITE PAGE 51

NEXT TAPE

B) *Les rapports hiérarchiques*

Depuis une vingtaine d'années, les travaux éthologiques ont peu à peu mis à jour l'existence très précoce et très répandu des structures hiérarchiques dans les sociétés enfantines (*Blurton Jones*, 1972 ; *Eibl-Eibesfeld*, 1975 et 1976 ; *Mc Grew*, 1972 ; *Smith*, 1974 ; *Strayer et Strayer*, 1976).

Dans tout groupe infantin, quelque soit la culture, on peut constater que certains membres polarisent l'attention et règlent les conflits et les disputes (*Eibl-Eibesfeld*, 1976).

Divers travaux (*Eibl-Eibesfeld*, 1976) ont établi que les enfants qui font le plus fréquemment l'objet de l'attention des autres sont également ceux qui prennent le plus d'initiatives. Ces enfants dominants dirigent les activités et se montrent légèrement plus agressifs que les autres ; ils protègent les enfants dominés et arbitrent les querelles, ce sont eux qui jouent avec le plus d'enfants différents, qui

prennent le plus part aux jeux d'équipes et se déplacent davantage que les autres. Ce sont également ces enfants qui provoquent le plus de contacts physiques (avec les mains). Si on leur donne des friandises à partager, les enfants dominants effectuent ce partage sans perdre le contrôle sur les autres enfants, tandis que, dans la même situation, les dominés perdent très vite ce contrôle.

Les enfants dominés imitent les dominants et leur obéissent, ils cherchent leur contact et leur offrent des cadeaux, de l'aide, ils leur montrent souvent des objets et leur racontent des histoires. Certains dominés, cependant, préfèrent éviter les autres enfants, cherchant plutôt le contact de l'adulte où bien la solitude.

La place dans la hiérarchie semble déterminée surtout par la familiarité avec les lieux, les enfants qui sont depuis le plus longtemps dans la garderie étant en général les dominants.

Entre enfants, la hiérarchie peut aussi concerner l'accès préférentiel au matériel de jeu. Montagner (*Montagner, 1974*) a montré qu'une certaine posture, dite de sollicitation (main tendue, tête penchée), est très efficace pour obtenir un objet détenu par un autre enfant. Dans une garderie, les enfants qui maîtrisent le mieux cette posture ont de fait un accès préférentiel au matériel de jeu. Montagner a également établi l'instabilité d'une telle hiérarchie: les enfants dominants abandonnent la posture de sollicitation après un certain temps, prenant alors le matériel d'autorité, ce qui les fait vite rétrograder au bas de la hiérarchie.

Tout enfant, en effet, défend énergiquement un objet qu'il détient, ce qui conduit souvent à des combats où l'utilisation de la technique de la bousculade et de la culbute est répandue. Cette technique de combat est liée à des réactions spécifiquement humaines, n'ayant pu être élaborée avant l'acquisition de la station debout (*Eibl-Eibesfeld, 1976; Blurton-Jones, 1967*).

On a noté enfin qu'un autre aspect sur lequel pouvait s'établir une hiérarchie entre enfants était l'accès préférentiel à l'attention et aux soins des adultes (*Eibl-Eibesfeld, 1976*).

L'existence de hiérarchie au sein des groupes d'enfants semble donc bien établie, de même que les divers critères permettant d'établir ces hiérarchies : attention, aide, leadership, accès aux objets et au territoire, etc... Il faut toutefois noter que l'on ne sait pas encore grand-chose : (a) de l'évolution des rapports hiérarchiques avec l'âge ; (b) du lien entre les rapports hiérarchiques et les rapports de coopération.

C) *Hiérarchie et coopération*

C'est pour étudier plus en détail les deux points que nous venons de mentionner — rapports entre la coopération et la hiérarchie, développement des rapports hiérarchiques — que nous avons entrepris une recherche* dans une école « nouvelle » de Montréal. Nous y avons observé et filmé au magnétoscope quinze groupes d'enfants dont l'activité était de « faire un dessin ensemble ».

Chaque groupe comprenait trois enfants, qui s'étaient choisis entre eux et avaient librement consentis à être filmés en train de dessiner ensemble. Cinq groupes étaient constitués d'enfants entre 5 et 6 ans, cinq autres groupes d'enfants entre 7 et 9 ans, et enfin cinq groupes d'enfants ayant entre 10 et 12 ans, en accord avec les stades égocentrique, opératoire concret et opératoire abstrait de Piaget (*Piaget*, 1949). Comme les enfants se choisissaient entre eux, la proportion de garçons et de filles variait beaucoup d'un groupe à l'autre.

Les enfants dessinaient sur une grande feuille de papier, installée sur une table située dans un local isolé et tranquille ; ils disposaient de quatre gros crayons feutres de couleurs différentes, ce nombre limité favorisant leur échange entre les trois enfants.

La seule consigne que nous donnions aux enfants était de faire un dessin sur la feuille de papier : ils choisissaient de faire des dessins individuels, en se partageant l'espace, ou de faire un dessin collectif. Il n'y avait pas de limite de temps : nous filmions jusqu'à ce que tous les membres du groupe aient fini de dessiner. Un dessin durait en moyenne quarante-cinq minutes, et les plus

* Recherche subventionnée par l'Université de Montréal et effectuée à l'École Nouvelle Querbes de Montréal, de janvier à mai 1977. Diane Moukhtar était assistante pour cete recherche.

jeunes avaient tendance à dessiner moins longtemps.

Dessins individuels et dessins collectifs

Une première analyse de nos observations nous a permis de confirmer les principaux résultats des études antérieures de Nielsen (*Nielsen, 1951*), quant à l'évolution des rapports de coopération dans le dessin d'enfant.

Aucun des cinq groupes appartenant au stade égocentrique n'a fait de dessin collectif. Dans quatre cas, les enfants se sont partagé la feuille pour y faire trois dessins individuels, assez semblables l'un à l'autre (variations sur le thème de la maison). Le cinquième cas est intéressant, car il montre ce qui peut arriver lorsqu'un enfant est plus avancé que les deux autres. Dans cette observation, l'enfant le plus avancé (A) a sans cesse tenter de coopérer avec l'un des deux autres (B), le troisième travaillant seul (C). Après une phase initiale de travail individuel de la part des trois enfants, A a commencé à dessiner sur le dessin de B et à lui prodiguer toutes sortes de suggestions, ce que B a d'abord accepté, pour ensuite se fâcher des intrusions de A et finalement cesser de dessiner.

Quant aux groupes appartenant au second stade, un seul a fonctionné par dessins individuels, les quatre autres groupes faisant des dessins collectifs : paysages de ville ou de campagne, où chaque enfant contribue à réaliser une partie bien intégrée à la thématique générale du groupe. Chaque membre peut retoucher, corriger ou compléter ce que les autres ont commencé, mais cela suscite parfois des contestations : quand un enfant s'oppose à ce qu'un autre retouche à ce qu'il a fait, il obtient généralement satisfaction. La règle est donc qu'il faut le consentement tacite de celui dont on veut modifier le travail.

Pour ce qui est des groupes du troisième stade, un seul encore a fonctionné par dessins individuels. Deux groupes ont fait des dessins collectifs en suivant la règle de libre intervention sur le travail des autres. Deux autres groupes, toutefois, ont présenté un fonctionnement absent chez les enfants du stade précédent : bien que dessinant un même paysage, les enfants ne repassent jamais,

ou presque, sur le travail d'un autre. Ce fonctionnement plus individualiste, au sein du travail de groupe, rappelle la légère régression des rapports coopératifs au début de la puberté, phénomène déjà noté par Nielsen (*Nielsen*, 1951).

Le comportement de sollicitation

Pour approfondir l'étude de la coopération et de ses rapports avec la hiérarchie, nous avons analysé les demandes de crayons que les enfants se faisaient les uns aux autres. Dans un groupe, l'individu qui obtient plus facilement et plus fréquemment que les autres une réponse positive à ses demandes de crayons détient alors du même coup une position privilégiée quant à l'utilisation de ces derniers. L'accès privilégié aux ressources (nourriture, abri, etc.) étant un des aspects principaux des hiérarchies sociobiologiques (*Wilson*, 1975), nous avons examiné de ce point de vue les relations entre les membres de chacun des groupes que nous avons observé. Les résultats de cette analyse nous ont permis de constater que, la plupart du temps, et indépendamment de l'âge des enfants, les relations entre les trois membres d'un groupe sont inégales quant à l'accès aux crayons. Que le dessin soit individuel ou pas, qu'il y ait coopération ou non, on constate l'existence de la hiérarchie. Le fonctionnement hiérarchique et le fonctionnement coopératif paraissent donc compatibles l'un avec l'autre. Il n'est plus possible, à la lumière de ces résultats, de confondre coopération et égalitarisme. Que l'enfant participe ou non à un dessin collectif, il se trouve toujours dans une position hiérarchique définie, en ce qui concerne l'accès au matériel de jeu détenu par ses partenaires.

Conséquences pédagogiques

Contrairement à ce que laissent supposer les travaux de Piaget, l'accès à la coopération et à l'autonomie n'entraîne pas nécessairement l'établissement de rapports égalitaires. Il faut donc insister sur le fait que toute tentative éducative qui vise à favoriser le développement de rapports égalitaire chez les enfants ne peut s'appuyer exclusivement sur la tendance à la coopération, bien qu'aient oeuvré dans ce sens un grand nombre de

psychologues et de pédagogues liés à l'éducation nouvelle (*Claparède*, 1950; *Cousinet*, 1950; *Ferrière*, 1946; *Freinet*, 1974) et à la pédagogie libertaire (*Neil*, 1970; *Schmid*, 1936).

Force nous est bien de constater aujourd'hui qu'un fonctionnement égalitaire ne se développe pas nécessairement avec le travail de groupe (*Cousinet*, 1950; *Vasquez et Oury*, 1976) ou avec l'apprentissage de la liberté (*Graubard*, 1972; *Skidelsky*, 1972). Cet échec n'a rien de vraiment étonnant si, comme le montre l'éthologie, coopération et hiérarchie peuvent aller de pair. La tendance à la coopération ne s'oppose pas directement aux tendances hiérarchiques et compétitives, mais bien plutôt à la dépendance de l'enfant face à l'adulte. L'éducation nouvelle favorise bien la dissolution de cette dépendance infantile en utilisant l'accès à la coopération comme levier principal, et cela constitue l'une de ses plus éminentes réussites; mais elle ne peut transformer les tendances coopératives en rapports égalitaires. Si l'on veut développer une pédagogie qui favorise le développement des rapports égalitaires dans la vie sociale enfantine, il faudra trouver un levier plus puissant que la seule tendance à la coopération.

UNE NOUVELLE SCIENCE DE L'HOMME ?

Dans leur démarche générale, la sociobiologie et l'éthologie humaine présentent une conception nouvelle de l'homme et du social qui se rapproche, sur plusieurs points importants, de la conception élaborée par la parapsychologie et par la philosophie critique de la société. Nous allons examiner rapidement, pour conclure, les principales concordances entre ces différentes approches.

La philosophie critique de la société

En tant que telle, la pensée critique n'est pas une discipline nouvelle. Depuis le début du siècle, les théoriciens critiques ont mis en évidence le rôle répressif de la raison et le rapport intime qui existe entre raison, autorité, État et technologie (*Schroyer*, 1973). Ils n'ont jamais toutefois dépassé l'étape critique pour examiner comment pourraient être dépassées les sociétés rationa-

listes et autoritaires. Ce qui est nouveau, par contre, au sein de la pensée critique, ce sont les démarches récentes qui visent à poser les fondements de ce que pourrait être une société non-rationaliste, et à préciser les divers moyens de résistance contre l'emprise croissante de la raison et du pouvoir d'État.

Dans cette perspective, le concept d'institution imaginaire de la société, développé par Castoriadis (*Castoriadis*, 1975), revêt une importance toute particulière. Castoriadis considère en effet que l'imaginaire social et individuel est essentiellement autonome par rapport à la raison et au pouvoir d'État. C'est au niveau de l'imaginaire social et individuel, et de la créativité, que se forment les fondements d'une société nouvelle.

Par ailleurs, les travaux de Lefort (*Lefort*, 1977) et de Glucksmann (*Glucksmann*, 1977), et aussi jusqu'à un certain point de Foucault (*Foucault*, 1976), montrent l'existence en Occident de divers moyens de résistance à l'oppression rationaliste et étatique : nouvelle culture et lutte contre la guerre du Vietnam aux U.S.A., évènements de mai 1968 en France, résistance au Goulag en U.R.S.S., sans compter les traditions plus anciennes de résistance des minorités ethniques et sexuelles.

Il y a diverses concordances intéressantes entre la pensée critique et la sociobiologie. D'une part, en effet, la théorie critique a montré les liens existant entre la domination de la nature et le rationalisme, tandis que la sociobiologie insiste sur le fait qu'une organisation socio-culturelle a un rôle adaptatif par rapport au milieu. Le rationalisme étant lié à la domination de la nature, qui entraîne la crise écologique actuelle, il est facile de voir qu'une nouvelle organisation sociale et culturelle de l'humanité devra, pour survivre, renoncer au primat de la raison, de la technique et du pouvoir d'État.

Par ailleurs, des auteurs comme Clastres (*Clastres*, 1972) et Foucault (*Foucault*, 1975) ont beaucoup insisté sur le fait que le pouvoir social et l'autorité ne peuvent en aucun cas être identifiés exclusivement à l'État, que toutes les relations sociales en sont empreintes à divers niveaux. Or c'est essentiellement ce phénomène de

hiérarchies interindividuelles qu'étudie, entre autres, l'éthologie, et qui permet de comprendre comment l'État n'est nullement nécessaire au fonctionnement social.

La parapsychologie

Depuis un certain temps déjà, les travaux de Rhine (*Rhine*, 1955) ont donné à la parapsychologie sa respectabilité scientifique. Aujourd'hui, les travaux ne cessent de se multiplier dans ce domaine (*Ostrander et Schroeder*, 1977; *Mitchell et White*, 1974). Ces études portent sur trois grands types de phénomènes: (a) la télépathie et la clairvoyance (ou clairaudience), qui représentent des moyens de communication utilisant des voies qui n'obéissent pas aux lois connues de la physique (*Damien et Louis*, 1976); (b) la psychokinésie, qui suppose une action directe de l'esprit sur la matière, au moyen d'une énergie encore inconnue (*Taylor*, 1975; *Stelter*, 1975); (c) les extériorisations (« out-of-the-body experiences »), qui supposent la possibilité pour la conscience d'un individu de se détacher du corps pour des périodes plus ou moins longues (*Mitchell et White*, 1974).

La parapsychologie étudie ces phénomènes selon des conditions très strictes d'observation et d'expérimentation, visant à exclure toute fumisterie et toute illusion: seuls les phénomènes qui passent ce test sont ensuite examinés dans le but d'en expliquer le fonctionnement et d'en étudier les possibilités d'apprentissage (*Bender*, 1977). La parapsychologie a ainsi mis en évidence certains aspects particulièrement intéressants des capacités psychiques de l'homme. On constate en effet que la plupart des pouvoirs psychiques supposent, pour se manifester, l'apparition de ce que l'on nomme « les états altérés de la conscience » (*Tart*, 1969 et 1975). Ces états vont de la transe hypnotique légère à la méditation profonde, ils peuvent se produire spontanément ou bien avec l'aide de certaines techniques: hypnose, bio-feedback, drogues psychotropes (L.S.D. et mescaline, etc.), méditation, etc... Ces états ne s'accompagnent pas toujours de manifestations *psi*, mais il semble bien que ces dernières présupposent toujours une altération plus ou moins profonde de la conscience habituelle.

Ce qui est encore plus intéressant, c'est que certaines caractéristiques sont communes à tous les états altérés de la conscience. En particulier, on sait maintenant que l'altération de la conscience est toujours accompagnée d'une mise en veilleuse des fonctions rationnelles (logique, abstraction, déduction, etc.), au profit de l'intuition, de la sensation, de l'imagination et de la communication non-verbale. Il n'est donc pas impossible que le primat du fonctionnement rationnel nuise au développement des pouvoirs psychiques, que la généralisation et la croissance de ces derniers ne puissent s'effectuer pleinement qu'au sein d'une société où le primat du rationnel n'existerait plus.

Les principaux pouvoirs psychiques représentent des moyens de communication et des moyens d'action sur la matière qui, s'ils se développaient systématiquement, pourraient se présenter comme remplacement possible par rapport à l'immense appareil technologique et bureaucratique qui précipite les sociétés actuelles vers la désintégration. De plus, du point de vue de l'adaptation de la société humaine à son milieu, il se pourrait que le rapport technique soit plus ou moins remplacé par un rapport plus direct, que laissent seulement soupçonner aujourd'hui les capacités de certains individus isolés (déplacer des objets à distance, tordre du métal et impressionner des plaques photographiques sans contact physique, guérisons *psi*, etc...). (*Racine*, 1977).

Une nouvelle science de l'homme ?

Il est bien entendu que la sociobiologie, l'éthologie humaine, la philosophie critique de la société et la parapsychologie ne constituent pas des démarches intégrées l'une à l'autre. Mais ces approches concordent sur un assez grand nombre de points pour qu'il soit dès maintenant possible de voir se dessiner les contours encore un peu flous d'une nouvelle science de l'homme. Les principaux traits de cette science nous semblent être les suivants :

- 1) l'organisation sociale est un phénomène très répandu dans l'ensemble du monde vivant, et possède une valeur adaptative dans l'évolution ; le social n'est donc

- pas le propre de l'homme (sociobiologie).
- 2) Une grande partie des rapports sociaux, chez l'homme, se situe en marge du langage articulé et rationnel (éthologie humaine).
 - 3) le pouvoir social ne s'identifie pas à l'État, il est présent dans l'ensemble des relations interindividuelles; l'État n'est pas nécessaire au fonctionnement social (philosophie critique, éthologie humaine, sociobiologie).
 - 4) la domination de la nature, qui a pour conséquence la crise écologique actuelle, est liée au rationalisme et au pouvoir d'État. Pour survivre à la crise écologique, l'espèce humaine devra adopter une organisation sociale qui ne soit plus fondée sur la prééminence de la raison, de la technique et du pouvoir d'État (sociobiologie, philosophie critique).
 - 5) existe chez l'homme des facultés non-rationnelles (imaginaire, symbolique, etc.) et des capacités psychiques (télépathie, télékinésie, etc.) qui pourraient éventuellement permettre une organisation sociale non-rationnelle et un rapport non-technique à la nature (philosophie critique, parapsychologie).

BIBLIOGRAPHIE

- Ardrey, R.: *La loi naturelle*, Stock, Paris, 1971.
- Bender, H.: *L'univers de la parapsychologie*, Dangles, Paris, 1977.
- Bettelheim, B.: *The Children of the Dream*, Avon Books, New York, 1970.
- Blurton Jones, N. (Ed.): *Ethological Studies of Child Behaviour*, Cambridge Univ. Press, 1972.
- Bowlby, J.: *Attachment*, Harmondsworth, Penguin, 1969.
- Bowlby, J.: *Separation*, Penguin, Harmondsworth, 1973.
- Castoriadis, C.: *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, Paris, 1975.
- Claparède, E.: *L'éducation fonctionnelle*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1950.
- Clastres, P.: *La société contre l'État*, Minuit, Paris, 1972.
- Commener, B.: *L'encerclement*, Seuil, Paris, 1972.
- Cousinet, R.: *La vie sociale des enfants*, Éditions du Scarabée, Paris, 1950.
- Damien, M. et Louis R. (Eds): *Les pensées communicantes*, Tchou, Paris, 1976.
- Eibl-Eibesfeld, I.: *Éthologie, Biologie du comportement*, Ed. Scientifiques, Paris, 1972.
- Eibl-Eibesfeld, I.: *L'homme programmé*, Flammarion, Paris, 1975.
- Eibl-Eibesfeld, I.: *Guerre et paix dans l'homme*, Stock, Paris, 1976.
- Fabre, J.B., Moukhtar, D. et Racine, L.: « Vers une société égalitaire », *Possibles*, Vol. 1, no 3/4, Montréal, 1977, pp. 213-249.
- Ferrière, A.: *L'école active*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1946.
- Foucault, M.: *Surveiller et punir*, Gallimard, Paris, 1975.
- Foucault, M.: *La volonté de savoir*, Gallimard, Paris, 1976.
- Freinet, E.: *L'école Freinet: réserve d'enfants*, Maspero, Paris, 1974.
- Freud, S.: *Introduction à la psychanalyse*, Payot, Paris, 1959.
- Glucksman, A.: *Les maîtres penseurs*, Grasset, Paris, 1977.
- Graubard, A.: *Free the Children: Radical Reform and the Free School Movement*, Random House, New York, 1972.
- Harlow, H.F.: « The nature of love », *American Psychologist*, 13, 1958, pp. 673-685.
- Harlow, H.F. et Harlow, M.K.: « The affectional systems », in A.M. Schrier, H.F. Harlow et F. Stollnitz (Eds); *Behaviour of non-human primates*, vol. II, New York, Academic Press, 1965, pp. 287-334.
- Hinde, R.: *Biological bases of human social behaviour*, Mc Graw Hill, 1974.
- Kummer, H.: *Primate Societies*, Aldine, Chicago, 1971.
- Lefort, C.: « Maintenant », *Libre*, No. 1, Payot, Paris, 1977, pp. 3-28.
- Leroi-Gourhan, A.: *Le geste et la parole*, Albin Michel, Paris, 1964 et 1965 (2 tomes).
- Liley, J.C.: *Humans of the sea*, Anchor Press, New York, 1975.
- Lorentz, K.: *Les huit péchés capitaux de notre civilisation*, Flammarion, Paris, 1973.
- McGrew, W.C.: *An Ethological Study of Children's Behavior*, Academic Press, 1970.
- Marler, P.: « Les communications animales », *La Recherche*, 36, 4, 1973, pp. 644-660.
- Mendel, G.: *Pour décoloniser l'enfant*, Payot, Paris, 1971.
- Meyer, F.: *La surchauffe de la croissance*, Fayard, Paris, 1974.
- Mitchell, E.D. et White, J. (Eds): *Psychic exploration*, Putnam, New York, 1974.
- Montagner, H.: « Communication non-verbale et discrimination olfactive chez les jeunes enfants: approche éthologique » in Morin, E. et Piatelli-Palmarini, M. (Eds): *L'Unité de l'homme*, Seuil, Paris, 1974, pp. 246-270.
- Morin, E.: *Le paradigme perdu*, Seuil, Paris, 1973.
- Morin, E.: *La méthode*, t. 1, Seuil, Paris, 1977.
- Morris, D.: *Le singe nu*, Grasset, Paris, 1968.
- Moscovici, S.: *La société contre nature*, UGE, Paris, 1974.
- Neil, A.S.: *Libres enfants de Summerhill*, Maspero, Paris, 1970.

- Nielsen, R.F.: *Le développement de la sociabilité chez l'enfant*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1951.
- Ostrander, S. et Schroeder, L.: *Nouvelles recherches sur les phénomènes psi*, Laffont, Paris, 1977.
- Piaget, J.: *Le jugement moral chez l'enfant*, P.U.F., Paris, 1932.
- Piaget, J.: *La psychologie de l'intelligence*, Armand Colin, Paris, 1947.
- Piaget, J.: *Études sociologiques*, DROZ, Genève, 1965.
- Piaget, J.: *Le langage et la pensée chez l'enfant*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1968.
- Premack, D.: *Intelligence in Ape and Man*, Lawrence Erlbaum, Hillsdale, 1976.
- Racine, L.: «Le mouvement néo-culturel, les nouvelles thérapies et les techniques d'expansion de la conscience», *Sociologie et Sociétés*, (sous presse).
- Reich, W.: *La psychologie de masse du fascisme*, Payot, Paris, 1972.
- Rhine, J.B.: *La double puissance de l'esprit*, Maisonneuve, Paris, 1955.
- Richard, G.: «L'outil chez l'animal», *La Recherche*, 52, 6, 1975, pp. 5-15.
- Ruffié, J.: *De la biologie à la culture*, Flammarion, Paris, 1976.
- Schmid, J.R.: *Le maître-camarade et la pédagogie libertaire*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1936.
- Schroyer, T.: *The critique of domination*, Braziller, New York, 1973.
- Skidelsky, R.: *Le mouvement des écoles nouvelles anglaises*, Maspéro, Paris, 1972.
- Smith, P.K.: «Ethological Methods», in Foss, B. (Ed.): *New Perspectives in Child Development*, Penguin, Harmondsworth, 1974, pp. 85-137.
- Spitz, R.A.: *De la naissance à la parole*, P.U.F., Paris, 1968.
- Streater, A.L. et Cheitkoff, N.M.: «Distribution of Rewards in a Triad: A Developmental Test of Equity Theory», *Child Development*, 47, 1976, 800-805.
- Stelter, A.: *Guérisons Psi*, Laffont, Paris, 1975.
- Strayer, F.F. et Strayer, J.: «An Ethological Analysis of Social Agonism and Dominance Relations among Preschool Children», *Child. Develop.*, 1976, 17, 980-89.
- Tart, C.T. (Ed.): *Altered States of Consciousness*, Wiley and Sons, New York, 1969.
- Tart, C.T. (Ed.): *Transpersonal psychologies*, Harper and Row, New York, 1975.
- Taylor, J.: *Superminds*, McMillan, Londres, 1975.
- Tinbergen, N.: «Ethology», in R. Hairé (ed.): *Scientific thought 1900-1960: A Selective Survey*, Oxford University Press, 1969.
- Vasquez, A. et Oury, F.: *Vers une pédagogie institutionnelle*, Maspéro, Paris, 1976.
- von Frisch, K.: *Architecture animale*, Albin Michel, Paris, 1975.
- Wilson, O.: *Sociobiology: The modern synthesis*, Belknap, Press of Harvard University, Cambridge, 1975.
- Zazzo, R. (Ed.): *L'attachement*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1974.

*Serge Proulx**

Information et pouvoir dans la société d'appareils

Dans une « société d'appareils » (Touraine), le pouvoir est détenu par ceux qui contrôlent les appareils sociaux (d'État ou du Capital). Ce sont les *technocrates*. Ils sont technocrates dans la mesure où ils n'ont pas l'expérience immédiate du territoire, ils n'ont pas de contact direct avec la collectivité qu'ils contrôlent. Ils gèrent les ressources du territoire suivant certaines orientations, et au nom de diverses idéologies.

Leur temps et leur énergie individuels sont utilisés en grande partie pour faire fonctionner *l'appareil*, pour maintenir le pouvoir de l'appareil sur la collectivité et le territoire. L'importance de la présence des technocrates s'accroît dans la mesure où la nature du travail social se modifie : on passe d'une dominance d'activités thermodynamiques (énergétiques) à une dominance d'activités informationnelles (organisationnelles).

Les échanges de signes se multiplient. Le développement des technologies de l'information (radiotélévision, informatique, télécommunications), nous conduit dans une phase de production d'un surplus d'information.

Tout cela pour permettre un ajustement écologique du Capital au nouvel environnement, au nouveau territoire dont les ressources premières ont été détruites à un rythme « explosif » (Attali) par le Capital, depuis la révolution industrielle.

La particularité du système social d'information de la société d'appareils consiste dans la division entre deux (2) circuits : d'un côté, l'information technique, produite au nom d'une raison scientifique et technologique ; de l'autre, l'information de masse, narcotique des masses.

* Professeur au Département des communications, UQAM.

C'est précisément ce double système qui favorise le maintien du pouvoir des appareils dans la société. On éloigne la collectivité de l'information technique. Or le pouvoir professionnel, fondé sur l'appropriation de l'information technique est précisément ce qui est accumulé par les technocrates.

Les technocrates compétitionnent par un jeu narcissique de manipulation de signes dont sont construites les conduites individuelles. Ils intériorisent ainsi le principe de *hiérarchie* nécessaire au maintien de l'Ordre de la société d'appareils (Brachet, 1972).

Nos conduites corporelles traduisent l'intériorisation du principe de hiérarchie qui est code de domination. Travail, jeu, amour, sexualité, connaissance, alimentation, hygiène, mort : partout le corps est porteur de messages. « On ne peut pas ne pas communiquer » (Watzlawick, 1972). Ce qui veut dire : on ne peut pas ne pas intervenir sur la perception de l'autre. La moindre posture, un silence ou l'absence de gestes, sont des messages qui affectent la construction que l'autre se fait de la réalité.

Tout corps est porteur d'un message de pouvoir. Les conduites corporelles se lisent donc au travers un code de domination. La culture — dont la finalité est de légitimer le mode d'économie (Habermas, 1975, Dreitzel, 1976) et les pouvoirs — *la culture, donc, passe par le corps*. Les pouvoirs se légitiment dans les rapports corporels. On peut faire ainsi l'hypothèse qu'un travail de dé-programmation du principe de hiérarchie dans les conduites corporelles, serait susceptible de transformer l'Ordre de la société d'appareils. Ce travail de déprogrammation corporelle serait reprogrammation de l'idée de pouvoir, création d'une autre idée de société, d'une autre utopie ...

Pour déprogrammer l'idée de pouvoir, il faut donc ébranler les codes qui régissent les rapports corporels dans le travail et dans le jeu, dans nos rapports amoureux et sexuels, dans nos rapports aux enfants, dans notre alimentation, dans la mort ...

LA DIVISION DE L'INFORMATION DANS UNE SOCIÉTÉ D'APPAREILS

L'apparition des moyens modernes et industriels de diffusion, — de la grande presse aux télécommunications —, a transformé en profondeur le système des conduites d'information. Devenant davantage publicisée, l'information publique s'accroît au détriment de l'information privée. En même temps, la distance sociale s'amplifie entre la vie privée des individus qui concerne leur expérience concrète vécue, et la vie publique qui concerne les centres de décision politique d'où sont exclus la majorité des citoyens (Touraine, 1977). L'industrialisation et l'amplification de l'information publique dans le territoire se traduit par une perte d'initiative et de responsabilité politique réelle pour la majorité des membres de la collectivité.

Une division se fait chaque jour plus profonde dans le système d'information publique, entre d'un côté le circuit de l'information *technique*, clef du pouvoir politique des appareils (Laborit, 1973, 1974), et de l'autre côté, l'information de *culture de masse*, narcotique des citoyens sans pouvoir. La différence essentielle entre ces deux types d'information tient en ce que c'est uniquement la première qui est opératoire et conduit à l'action effective d'intervention dans l'environnement (De Certeau, 1973).

Même si l'information de culture de masse est construite partiellement à partir de contenus de « culture cultivée », même si elle est fécondée par les mouvements culturels marginaux (Morin, 1975), ces nouveaux contenus seront récupérés sous forme de « mode » et n'affecteront pas la structure profonde *marchande* du système de communication de masse (Baudrillard, 1970) où ce qui est consommé par la majorité est une *information en miettes*.

Tout se passe comme si les rapports sociaux, naguère médiatisés par une référence dominante à la tradition et à la religion, le seraient aujourd'hui par une référence à la rationalité technologique et scientifique (Illich, 1971). Et l'image de cette rationalité nous parvient en discontinu,

fragmentée, disparate : les publics sont *arrosés* et saturés de messages « en mosaïque » (Moles) sans lien apparent les uns avec les autres ou même parfois, en contradiction flagrante entre eux. Traduite en information de masse, « vulgarisée », l'information technique scientifique apparaît comme un savoir fragmenté et difficile à décoder : ce mécanisme même contribue à maintenir la division dans la distribution de l'information dans le territoire.

L'industrialisation de la diffusion sociale de l'information, sous les apparences d'un mouvement de démocratisation, consacre en profondeur une division qui maintient le pouvoir des appareils sur les collectivités. Le développement des réseaux d'information *constitue* l'organisation sociale des collectivités dans le territoire. Membres des territoires et membres d'appareils (technocrates) entrent en rapport dialectique de double opposition : à un mouvement de contestation / conservatisme s'oppose un mouvement de domination / création (Touraine, 1976). Dans ces conditions, le contrôle de l'information dans le territoire, devient l'enjeu d'affrontements sociopolitiques importants.

La saturation des collectivités par l'information de masse n'est-elle pas l'ultime mécanisme reproducteur des pouvoirs d'appareils ? Pouvoir des banques et des multinationales, pouvoir d'État, pouvoir des groupes de pression : on assiste en fait, et sans qu'il y ait de véritable pouvoir au niveau de la masse des *usagers*, à un jeu complexe de rapports de force et de hiérarchisation entre appareils et entre groupes d'hommes qui contrôlent les sources et les flux de circulation de l'information technique produite par chacun des appareils. Un pouvoir d'appareil peut s'acquérir et se maintenir par la production d'une information technique originale ou par l'appropriation d'information technique concurrente.

DE L'ÉNERGIE À L'INFORMATION

Qu'ils le sachent ou non, qu'ils le veulent ou pas, les individus vivant présentement dans les agglomérations urbaines des sociétés industrielles avancées, vont connaître d'ici quinze (15) ans un changement radical de leur organisation de société et conséquemment, de leur style de vie.

Cette transformation s'explique par l'évolution du mode de production économique : le capitalisme de croissance — tout autant d'ailleurs que le socialisme de croissance (Bosquet, 1977) — a produit de telles altérations dans l'environnement (destruction des ressources et pollution du territoire) que ce mode d'organisation sociale doit se transformer radicalement si les individus veulent survivre. La croissance incontrôlée de la population planétaire, l'épuisement des ressources naturelles, l'accroissement des activités auto-destructives (guerres, conflits, répression), les retombées polluantes des activités industrielles et militaires, la poursuite du processus d'urbanisation, conduisant à un cul-de-sac civilisationnel à moins d'un changement en profondeur de notre organisation de société (Racine et Sarrazin, 1973).

Rosnay (1975, p. 167). Toutefois on ne peut réduire un terme dans l'autre, chacun étant l'objet d'un processus de production spécifique. La production matérielle, en économie classique, consiste dans la transformation énergétique de ressources premières par du travail humain loué au capital, en vue de l'obtention de produits ayant valeur d'usage et d'échange dans le marché. Dans la production informationnelle, la différence majeure réside dans le fait que contrairement à l'objet matériel fabriqué en économie classique, l'information *signifiante* n'est pas quantifiable (Attali, 1975). On peut mesurer précisément la quantité d'énergie requise pour assurer la transmission technique des messages. On ne peut traduire quantitativement l'*effet de sens* du message i.e. la modification de la conscience et / ou des actions des individus qui reçoivent et décodent le message.

La théorie critique de la société doit intégrer l'idée d'information. Le travail humain de transformation de la nature est informationnel autant qu'énergétique (Laborit). Le développement des technologies de l'information, non seulement réduit la part du travail humain nécessaire dans la production économique en même temps qu'il y accroît le besoin d'accumulation de capital : plus, il transforme la nature même du travail humain.

« Toute information se paie en énergie. Tout surcroît d'énergie se paie en information ». Ainsi s'exprime J. de

Là réside la puissance du processus d'information comme mode d'intervention sur l'individu. Le processus d'information atteint le niveau des règles d'organisation perceptuelle des phénomènes (niveau structural et générateur de forme : cf. Morin, 1977, p. 131). Ce jeu organisationnel dans la perception des individus, des groupes, des collectifs, introduit une reconstruction de la réalité elle-même. L'auto-ré-organisation de la conscience peut certainement provoquer l'invention de nouvelles formes d'action sociale susceptibles de modifier la réalité naturelle et provoquer de nouveaux modèles de gestion de société.

Le jeu de manipulation des signes ne peut jamais être *totalemment* sous contrôle d'un Pouvoir. Des signifiés échappent aux producteurs des messages. Ces signifiés hors contrôle peuvent même rebondir — « effet boomerang » — et contribuer ainsi à détruire la crédibilité de la source émettrice. L'information renferme potentiellement son propre désordre, son entropie virtuelle.

CODE DE DOMINATION, POUVOIR PROFESSIONNEL, SOCIÉTÉ D'APPAREILS

Tout corps informe l'autre de son pouvoir et de sa puissance, de son état de domination et de sa capacité de résistance. Le dominant impose à l'autre sa « manière de voir » la réalité, sa manière « d'informer » l'expérience, sa manière de dire et de croire, sa manière d'être dans son corps, sa manière de construire symboliquement l'environnement. La « perception » qu'impose le dominant c'est un *code* qui régit les conduites intellectuelles et corporelles. En deça du niveau des relations inter-personnelles et des conduites individuelles, se découvre une « certaine manière de voir les choses et d'agir » qui impose le rapport social de pouvoir.

Dans le contact interpersonnel, il y a ainsi, avouée et inavouée, consciente et inconsciente, apparente et imperceptible, transmission effective d'un code. Et comme le dit Foucault, il n'y a pas que le discours du pouvoir dans le code, il y a aussi l'autre terme de la relation, il y a le

discours de la résistance. Le *code de domination* est l'affaire du résistant comme du dominant. Dialectiques maître/ esclave, dominant/ résistant : ordre et désordre, compromis et conflits, création et contrôle se retrouvent dans la production d'un même code de pouvoir. Chacun est dominant et/ ou résistant, suivant le jeu des rôles et le moment vécu. Mais le résistant refuse l'état de dominé, refuse le pouvoir imposé dans son corps. Le résistant ébranle l'information dominante qui cherche à organiser ses conduites corporelles et mentales pour imposer le rapport social de pouvoir.

Partout le pouvoir se dissémine, partout dans les lieux chauds où le code de domination s'affirme, des luttes sociales nouvelles éclatent qui mettent à jour de nouveaux enjeux concernant l'exercice du pouvoir et la nécessité d'une résistance. Le pouvoir s'inscrit dans le corps dominé de la femme, dans le corps brimé de l'enfant, corps puni du prisonnier, dans le corps du fou qu'on enferme. Toujours des exclus, toujours des privilégiés dans la hiérarchie de dominance. Et cela, que le pouvoir s'exerce au nom d'une idéologie ou d'une autre. Mais comment nous déprogrammer de cette idée dominante de pouvoir, comment reconstruire une nouvelle idée du pouvoir qui serait plutôt puissance de vie? Comment le pouvoir politique du mode d'organisation de société peut-il rejoindre la puissance orgasmique et la puissance de l'être-là (Xavière Gauthier)?

Ce qui caractérise fondamentalement le programme actuel du code de domination, qui est intériorisé dans nos conduites corporelles et mentales, c'est qu'il est fondé essentiellement sur la *valorisation de l'accumulation de pouvoir* (Baudrillard, 1976, Laplantine, 1973). Ce qui est le mécanisme fondamental par lequel se maintient le mode d'organisation *hiérarchique*.

Cela entraîne les individus dans la compétition plutôt que dans la coopération. S'instaure un jeu de manipulation narcissique des signes : chaque individu modèle sa personnalité flottante d'après les signes qu'il sélectionne — consciemment ou non — dans l'environnement. L'individu pratique cette sélection pour se construire une image narcissique de lui-même dans son environnement,

image rassurante pour lui-même et pour les autres. La crise d'identité n'est-elle pas précisément la traduction dans les conduites individuelles, de la crise de légitimité des pouvoirs de notre société d'appareils (Touraine, Dreitzel, Sennett, 1976)?

Le pouvoir accumulé dans l'organisation hiérarchique et bureaucratique de notre société d'appareils, est un *pouvoir professionnel*. Pour Laborit (1974, p. 183), le pouvoir professionnel se fonde sur l'appropriation de l'information technique que le commun des mortels ne possède pas. Plus l'information technique est abstraite, plus le pouvoir professionnel de l'individu est important. Il y a ainsi une échelle hiérarchique dans le degré d'abstraction de l'information professionnelle. Le pouvoir politique que détient l'individu dans l'organisation, est en rapport avec sa place dans l'échelle d'abstraction de l'information professionnelle qu'il possède. Toutefois, ce n'est pas simple : l'indispensabilité de la fonction pour l'ensemble humain considéré, entre également en ligne de compte. Ainsi en est-il pour reprendre l'exemple donné par Laborit, de l'éboueur de New York qui possède un fort pouvoir de chantage (pouvoir politique) du fait de l'indispensabilité de sa fonction dans la ville. Le cas du médecin est un cas de cumul dans les deux échelles, d'où son très grand pouvoir politique.

Le programme du code de domination, consiste à valoriser l'accumulation de pouvoir professionnel ; c'est cela qui entraîne des conduites individuelles de compétition sociale par le jeu narcissique des signes. Ces jeux manipulateurs technocratiques individuels sont supportés par l'information de masse qui circule dans le territoire. Ainsi le discours publicitaire prendra en charge la recherche d'identité dont souffre le plus grand nombre : en associant le besoin insatiable d'identité à des produits artificiels, on crée la dépendance à la consommation. Le programme est intériorisé par l'individu qui *s'humanise* — l'expression est employée par Althusser — au travers sa famille, l'école, les mass-média, l'État, etc. Ce programme (socio-culturel) est ainsi progressivement et fondamentalement intériorisé dans le système nerveux (Laborit, 1974) tout autant que dans les conduites corporelles (Keleman, 1971) de l'individu.

LE CORPS DIVISÉ

Dans l'organisation hiérarchique de la société d'appareils, les corps se rigidifient. Les corps tendus reçoivent mieux les signes hiérarchiques qui s'imposent d'autant plus facilement qu'ils sont binaires et immédiats. Ainsi la télévision — narcotique qui rend le québécois dépendant de son écoute pendant quatre heures et demie (4½) par jour en moyenne — est source de pollution corporelle (corps inactif sans contact direct à la réalité) et de pollution mentale (la capacité à rêver est atrophiée par les signes qui s'imposent au téléspectateur dans leur immédiateté binaire). À chaque fraction de seconde, l'oeil du téléspectateur est forcé de voir l'image, d'entendre le son. L'accoutumance à la télévision se fonde sur le besoin d'immédiateté que recherchent les individus.

Le corps soumis massivement à des flux d'information binaire, se cuirasse (Reich), devient incapable de contacter l'émotion et les sentiments d'amour, de haine, de peur. Le corps se contracte, incapable de s'abandonner : l'énergie métabolique — i.e. transformée par le corps humain (Illich, 1973) — circule mal. La respiration est bloquée. Le cycle contraction/détente boucle mal. Et toujours ce besoin insatiable d'immédiateté dans le contact qui coupe paradoxalement l'émergence des émotions profondes.

Dans l'organisation hiérarchique, le pouvoir s'impose dans les corps en s'appropriant le temps disponible des individus. Le temps du citoyen est déjà largement utilisé pour un travail dont il a perdu le contrôle : la télévision s'accapare la majorité du temps résiduel. Notre organisation de société est marquée par la diminution des conduites en temps réel et l'accroissement d'actes passifs de consommation de messages télécommuniqués en temps différé.

Paradoxe de la soi-disant abondance : alors que les objets techniques se font valoir, par la publicité, comme objets du plaisir immédiat, c'est la capacité même de *vivre son plaisir en temps réel* qui s'évanouit. Et les plaisirs en consommation différée se transforment en ennui... C'est le règne du mythe industriel — urbain (publicitaire), de l'intensité continuelle nécessaire pour rendre la vie

« heureuse ». Le bonheur en différé, offert par le discours de la consommation, est une représentation qui désamorce la capacité au désir vital dans les interactions proches et en temps réel.

Dans la société d'appareils, le corps est divisé par l'information en miettes qui le pénètre sans se laisser digérer, et par le temps fragmenté dont il a perdu le contrôle. Crise de la culture, crise de l'organisation : *cri du corps résistant* qui refuse le jeu de la consommation narcissique des signes. Nécessité de sortir de la dépendance des appareils pour territorialiser son espace et libérer son temps. Nécessité de reprogrammer l'idée de pouvoir pour que circule librement l'énergie, l'information, les corps qui s'organisent dans le territoire.

REPROGRAMMER L'IDÉE DE POUVOIR

L'hypothèse que je voudrais avancer ici est la suivante : le travail de déconstruction des habitudes corporelles et de reprogrammation des conduites entrepris par certains « thérapeutes » — notamment S. Keleman (1971) —, dans la suite des travaux de W. Reich, peut devenir un travail *politique* dans la mesure où il conduit les individus à questionner radicalement l'idée de pouvoir ancrée dans leurs corps. La démarche de reprogrammation des conduites corporelles que propose S. Keleman est d'accroître la *capacité du corps à contacter le symbolique*. Que tout le corps participe et prenne plaisir à l'acte de parole. L'approche bio-énergétique de Keleman est à l'approche psychanalytique de Lacan, ce que la parole du corps est au verbe. Contacter les métaphores et les métonymies dans le langage de mon propre corps au travers lequel l'inconscient (me) parle.

La valorisation de l'accumulation de pouvoir professionnel ne peut exister que dans la mesure où l'individu cherche son identité dans l'image du semblable. Le technocrate de la société hiérarchique d'appareils, n'arrive pas à trouver son identité en lui-même, à constituer ses désirs dans sa propre « hallucination primitive » (Freud). Toujours de nouveaux signes affluent, toujours ils s'imposent dans leur immédiateté binaire à ces personnalités flottantes et narcissiques.

Pour devenir politique, un travail corporel de rupture et de reprogrammation pourrait se fonder sur :

- a) le développement d'une capacité à résister à l'occupation de son temps libre par les appareils ; une capacité à « territorialiser » son espace vital ;
- b) l'abandon de la valorisation de l'accumulation de pouvoir professionnel et l'abandon du sentiment de compétition ;
- c) l'apprentissage à la dissémination active dans la base, du pouvoir déjà accumulé, pour l'autogestion des groupes de la collectivité dans le territoire.

La reprogrammation de l'idée de pouvoir consiste dans le remplacement de la valorisation du pouvoir professionnel par une centration sur sa propre puissance orgasmique, sur son propre pouvoir vital de création.

Survient ici la question de la *critique politique de la psychothérapie*. Attendu l'interchangeabilité des technocrates dans les appareils, comment un travail corporel de déprogrammation *individuelle* peut-il conduire à un changement *structurel* au sein de l'organisation même de la collectivité ?

Le travail corporel individuel sera politique dans la mesure où l'acquisition du *pouvoir à contacter l'autre*, ne sera pas en soi un travail de masquage du rapport social de domination existant sous la relation. Le travail corporel sera politique dans la mesure où il conduira l'individu à la *lutte sociale* là où la survivance de l'individu et de la collectivité l'exige. La libération du plaisir et de l'agressivité, jusque là retenus dans les corps, devient politique quand elle dépasse le geste cathartique de la délivrance en lieu clos (Keleman, 1973).

La libération corporelle devient politique quand elle se prolonge dans des gestes de lutte institutionnelle (Lapassade, 1975). Si les rapports de classes sont partout présents, simultanément, dans la société d'appareils, la *lutte* de classes est partout systématiquement évitée (Laplantine, 1973). D'où la nécessité pour transformer le mode d'organisation, de libérer la vie dans le territoire.

POUR UN NOUVEAU RADICALISME

Depuis dix (10) ans, une profonde division dans la « gauche » est apparue, déchirante: d'un côté, il y a les « politiques » qui pensent en termes de « collectif », de changement de structure économique comme déclencheur de révolution, qui formulent le voeu que s'organise un parti des travailleurs, etc. De l'autre côté, il y a les « culturels » qui parlent de qualité de vie, de la nécessité de modifier individuellement en profondeur notre manière de vivre le quotidien: travail, communication, sexualité, etc.

Tant que cette *différence* dans les analyses, sera perçue d'abord en termes d'oppositions, ce sont les technocrates en place qui tireront avantage et profit du maintien de ce débat au sein des forces de changement. Tant que la différence dans les analyses, ne sera pas perçue *d'abord comme différence*, l'opposition binaire « politique vs culture » va se renforcer et accentuer ainsi la confusion qui est stérile pour l'action efficace. C'est en traitant la différence entre les deux discours, d'abord comme différence, qu'il sera logiquement possible de produire un dépassement de l'opposition apparente dans une nouvelle prise de position radicale (Wilden, 1972).

Au-delà les luttes politiques actuelles concernant la gestion de l'utilisation de nos ressources et le destin de notre collectivité sur le territoire québécois, au-delà les luttes idéologiques entre groupes sociaux au sein et entre les appareils, se profile une *lutte entre utopies antagonistes*. Si cette lutte est annonciatrice d'une ré-organisation en profondeur de notre société (Touraine, 1976), il apparaît nécessaire d'interroger le dépassement possible de cette lutte.

Si la solution à la crise est de la penser en termes de *mutation*, le dépassement de la lutte entre utopies antagonistes est possible par le dépassement de l'idée même d'antagonisme. Et cela est peut-être nécessaire pour éviter l'auto-destruction des forces progressistes et pour assurer notre survivance comme collectivité.

Il y a d'un côté l'utopie naturaliste de Rousseau, masque d'un mysticisme nostalgique d'anthropologue ; de l'autre côté, c'est l'utopie communiste de Marx dont la réversibilité ne produit que l'utopie technocratique — autoritaire de l'État-roi. L'euphorisme naïf du retour à l'état sauvage affronte, tel David devant Goliath, l'État hiérarchique dominant.

La tierce utopie, celle du nouveau radicalisme, se construit sur l'extermination de l'idée de pouvoir hiérarchique. C'est l'utopie *hétérarchique* : une idée de société organisée en réseaux informationnels d'êtres où le pouvoir est mobile, vital, fluide et fluctue selon les savoirs, les savoirs-faire, les fonctions et les besoins d'information.

RÉFÉRENCES

- ATTALI, J., 1975, *La Parole et l'outil*, PUF, Paris.
- BAUDRILLARD, J., 1970, *La société de consommation*, SGPP, Paris.
- BAUDRILLARD, J., 1976, *L'échange symbolique et la mort*, Gallimard, Paris.
- BOSQUET, M., 1977, *Écologie et Liberté*, Galilée, Paris.
- BRACHET, P., 1972, « La hiérarchie comme rapport entre travail et pouvoir », dans : *Épistémologie sociologique*, no 14, pp. 107-119, Paris.
- CERTEAU, M. de, 1973, « La culture dans la société », dans : *L'Éducation*, novembre, pp. 24-28, Paris.
- FOUCAULT, M., 1976, *Histoire de la sexualité : tome I*, Gallimard, Paris.
- HABERMAS, J., 1975, *Legitimation Crisis*, Beacon Press, Boston.
- ILLICH, Y., 1971, *Une société sans école*, Seuil, Paris.
- ILLICH, Y., 1973, *Énergie et Équité*, Seuil, Paris.
- KELEMAN, S., 1971, *Sexuality, Self and Survival*, Lodestar Press, San Francisco.
- KELEMAN, S., 1973, « The Cathartic Body and the Formative Body », C.E.S., Berkely.
- LABORIT, H., 1973, *Société informationnelle : idées pour l'autogestion*, Cerf, Paris.
- LABORIT, H., 1974, *La nouvelle grille*, Laffont, Paris.
- LAPASSADE, G., 1975, *Socialanalyse et Potentiel humain*, Gauthier-Villars, Paris.
- LAPLANTINE, F., 1973, *L'Éthnopsychiatrie*, Ed. universitaires, Paris.
- MOLES, A., 1967, *Sociodynamique de la culture*, Mouton, Paris.
- MORIN, E., 1975, *L'Esprit du Temps : tome II*, Grasset, Paris.
- MORIN, E., 1977, *La méthode : tome I*, Seuil, Paris.
- RACINE, L. et SARRAZIN, G., 1973, *Pour changer la vie*, Jour, Montréal.
- REICH, W., 1952, *La fonction de l'orgasme*, L'Arche, Paris.
- ROSNAY, J., 1975, *Le Macroscopie*, Seuil, Paris.
- TOURNAINE, A., DREITZEL, H.P., SENNETT, R., 1976, *Au-delà de la crise*, Seuil, Paris.
- TOURNAINE, A., 1977, *La Société invisible*, Seuil, Paris.
- WATZLAWICK, P., et autres, 1972, *Une logique de la Communication*, Seuil, Paris.
- WILDEN, A., 1972, *System and Structure*, Tavistock, Londres.

Robert Laplante

Marchures

VESTIGES

une fois t'en souvient-il c'était l'été
et nous prenions plaisir à passer à gué
le ruisseau de devant nos illusions
et quand à l'aube l'onde
comme une chevelure de femme après l'amour
à la lumière se mêlait pour éclabousser ton rire
qu'il était doux ce vent salin
qui balançait notre hamac de brume
où chacune des secousses davantage nous rapprochait
pour aussitôt nous séparer
comme par une indicible hésitation
d'amoureux à la première embrassade

et puis je ne sais trop comment ni pourquoi
la saison s'en est allée
laissant derrière nous comme un filet de souvenance
qu'il nous serait loisible de tendre parfois
comme des pêcheurs trop crédules
dans les eaux troubles de l'héritage
pour espérer y découvrir des trésors
qu'on n'avait pas aperçus
peut-être même des remords qu'on n'avait pas eus

et puis tu t'en souviens j'en suis sûr
ce fut la guerre
et il nous vint comme un hiver du dedans
une rafale de mort à petit feu
de grands pans de temps à rabattre
dans le désert de vivre somnambule
comme s'il n'était d'amour
qu'à vivre funambule
entre hier et demain pour demain
comme s'il n'était de lumière
qu'à l'ombre du trajet

POÈME POUR CONTINUER

pêle-mêle à rebours à vau-l'eau
devant derrière à l'envi
dehors dedans
à l'envers et tout le tour
dans la chair et jusqu'aux os
la blancheur éparse du partir

la raideur jaune des tourmentes
dans le délabré des souvenirs
et la longue laize d'absence
qui vous chautent la mémoire
à même ce qu'il reste de lin
au dévidoir des jours sombres

et pourtant parfois au détour des veilles
quelque part du côté des advenances
dans le plus flèché des quotidiens
de très beaux signes au dos de la falaise
et même des oiseaux qui viennent nicher
dans le pleur des saules

AU RANG DES LOUBARDIERS

il est minuit sur la plaine
pas la moindre trace de vent dans l'ombre
aucune bête à l'affût des songes
très peu d'oiseaux dans le fané des pivoinés
le temps louvoie entre les promesses du labour
et l'argile sous mes pas déjà présage
du fardeau de l'aube au front des pierres

UNE LETTRE QUI PORTE UNE MALADRESSE

puisque les jours dérivent
au fil sombre du soir blanc
puisque c'est encore comme étrange lunaison
une manière d'épisode mitigé des appartenances
j'écris comme on parle à l'écho
pour s'assurer de sa propre voix
quand le cri le plus dur jaillit des cavernes du silence
je t'écris comme on part pour ne plus revenir
j'écris pour te dire
je t'écris pour te le dire et battre la campagne
il y a un chemin dans nos pas
mais tu t'égares ou n'en sais rien
car tu me lis comme on passe en passant

Arlène Steiger *

Le roman québécois
considérations sociologiques

INTRODUCTION

ÉLÉGIE POUR L'ENFIROUÂPÉE

le cri la plainte l'outrage
l'outarde au loin très haut en octobre
à nouveau son regard s'abîme
aux versants des collines du rêve
elle a dans la poitrine le silence
du socle des siècles de cendres
et sa main ne porte guère le geste
au-delà des braises des gerçures de l'hiver

voilà venu le temps du pas dans l'ombre
le temps troué des fruits amers aux branches des amants
le temps tracé de la fureur aveugle de n'être pas
et elle n'a que les signes
et de très beaux yeux bleus

voilà venu le temps du fard
elle ne le sait pas encore
et pourtant l'amour l'empêche et la heurte et la perd
les barges sont rompues sous les aulnes
et le jour croupit dans les méandres du partage

POUR LA ROUTE

si d'aventure les mots me manquent
te brusquent ou nous retiennent
il ne faudra point t'en inquiéter
il y a si longtemps sous les mots
la parole étrangère et l'épaisseur d'oublier
qu'il vaut mieux laisser se dire le silence
quand c'est dans nos pas le secret du monde
et sous ta main la geste des origines

il ne faudra point non plus craindre du nord
dans ce qu'il reste d'ombre dans l'aube
quand l'errance redit de naguère
le long brame en l'âge de l'arbre
car il y a de plus fort que l'obscur
notre partage comme une mémoire
quand les oublis s'ameutent à notre heure
et comme une manière de trame
dans le creux des blancheurs que nos corps débusquent
lorsque le jour s'éteint dans le feu d'être nous

Arlène Steiger*

Le roman québécois : considérations sociologiques

INTRODUCTION :

Depuis quelques années, les études qui tentent d'analyser les structures et les processus de la société québécoise en les insérant dans le contexte de sa situation coloniale ont suscité une attention, et gagné une légitimité qui reflètent une prise de conscience plus générale. Les études que j'ai menées sur la littérature font partie de ce mouvement plus large et sont marquées par cette nouvelle sensibilité. Dans cette optique, la littérature québécoise devient l'expression de nos propres expériences; elles sont de plus en plus rares d'ailleurs les études qui ne tiennent pas compte de la dimension coloniale de ces expériences. Pourtant, même si l'on a reconnu que le statut colonial de la société québécoise est un élément important, sinon le facteur déterminant, pour expliquer le contenu de nos romans, poèmes et pièces de théâtre, j'ai l'impression qu'on n'est pas encore allé au bout de toutes les implications qui découlent de cette perspective.

Ainsi, quand on se trouve, comme moi, dans une aire de recherche dont le souci principal est de mettre en relation l'expression littéraire et l'expérience sociale, on risque de plonger dans plusieurs contradictions, qui sont elles-mêmes les produits de la situation coloniale. Même si l'on affirme, d'une part et justement, il me semble, la particularité de notre histoire, de nos expériences et de nos créations, nous avons tendance, d'autre part, à accepter les définitions de formes littéraires qui ont été élaborées dans des contextes tout à fait différents. De plus, on n'a pas encore abordé, d'une façon systématique, la question de savoir si les théories sur la genèse et le développement des formes littéraires, enracinées presque sans

* Arlène Steiger est montréalaise et vient d'obtenir son doctorat à The University of Sussex, Brighton, Angleterre, avec une thèse : « The Québécois Novel: A Collective Voice ».

exception dans la littérature européenne, peuvent s'appliquer à la littérature québécoise. C'est ce problème que j'aimerais explorer dans les pages suivants, en partant de mes propres recherches : le développement du roman québécois.

Dès le début, il faut préciser que ma recherche s'inspire de la sociologie de la littérature. Prenant comme but l'examen des relations entre la littérature et le développement socio-économique d'une société donnée, mon travail se fonde sur l'hypothèse que la littérature replacée dans le contexte de la société globale, peut être envisagée et étudiée comme expression collective. Pour moi, donc, le roman québécois devient une transposition, au niveau de l'imagination, d'expériences sociales concrètes, la représentation (et non pas le reflet) des forces qui sont à l'oeuvre dans cette société. Il faut chercher à repérer et à comprendre les liens qui s'établissent entre ces forces et la conscience des créateurs.

LE ROMAN VU PAR LA SOCIOLOGIE

L'histoire de l'évolution du roman au Québec fait voir que c'est à partir de 1925 environ¹ que sont apparues les conditions favorables au développement de ce genre littéraire et plusieurs auteurs soutiennent que la période de la Deuxième Guerre Mondiale est décisive à cet égard. Gilles Marcotte, par exemple, écrit « ... l'époque d'après-guerre a favorisé le roman au Canada français ... à cause de l'industrialisation, de la concentration urbaine, de la multiplication des liens avec l'étranger, et cetera ».² Son « et cetera » témoigne de la complexité de ces processus dont la guerre est devenue le symbole. De plus, je pense que son « et cetera » laisse aussi voir comment le développement du roman comme genre est devenu tellement associé intimement à une configuration spécifique de circonstances historiques, qu'un examen détaillé de cette relation peut paraître superflu.

En effet, l'idée dominante dans la sociologie de la littérature — l'idée qui est devenue un modèle dans l'étude du roman d'ailleurs — est que la montée de ce genre est intimement liée à une conjonction spécifique des forces

économiques, politiques, et culturelles, qui produiraient une forme moderne d'individualisme.

Ici, au Québec, on a tendance à travailler dans l'ombre de ces « grandes théories » ; à voir dans notre roman un cas particulier d'une règle générale. Mais en cherchant à comprendre le roman d'ici comme une expression d'individualisme, il me semble qu'on se limite. Certes, on peut voir dans le roman québécois, dans certains développements thématiques, dans les aspirations des personnages etc., l'intérêt porté à des individus, mais le sens de notre roman n'est pas là. L'épopée bourgeoise, cette forme littéraire qu'il nous convient d'appeler roman, nous aide à peine à comprendre la signification historique de nos propres romans.

Si le roman européen est la forme littéraire qui manifeste le développement d'une société qui appuie la conscience que l'individu a de sa propre existence ; qui soutient une confiance dans le pouvoir qu'a l'individu d'exercer un contrôle sur son destin ; qui laisse croire que le monde est peuplé par des individus semblables, chacun vivant au centre de ses propres projets ; le développement du roman québécois vu à travers l'industrialisation et l'urbanisation de cette société, suggère, au contraire, que les réalités de l'existence au Québec se meuvent pour préserver une orientation communautaire. Dans l'étude du sens et de la signification du roman québécois, des comparaisons avec l'épopée héroïque sont souvent plus fructueuses et cela autant pour une analyse de nos romans dits « réalistes » que pour l'analyse d'un roman comme *Menaud, maître-draveur*.

LA SITUATION COLONIALE

Pour comprendre et la forme et le contenu des romans qui datent de l'après-guerre, il faut d'abord avoir recours aux origines coloniales de la société québécoise où se trouvent les racines de l'idée, sinon le fait, d'une communauté. Il faut se rappeler que dès 1763, la défense et la survivance des Québécois comme groupe ont entraîné la construction d'une société fermée, et que la volonté de préserver leur identité ethnique a voulu dire un combat rendu doublement difficile à cause des circonstances spé-

cifiques de la situation coloniale québécoise : celles d'une population d'origine française, isolée de la France et entourée d'anglophones en Amérique du Nord. Graduellement réduits au statut de groupe minoritaire, dépendants politiquement et économiquement des anglophones, les Québécois ont historiquement exprimé une conscience de soi dominée par l'image d'une solidarité collective, dédiée aux intérêts de la survivance nationale et suscitée en opposition avec le monde anglais.

Dans la situation coloniale du Québec où la distinction entre les Anglais et les Québécois reproduit les divisions du pouvoir dans la société, la division ethnique devient centrale dans les expériences des membres de cette société. Il s'ensuit que le roman québécois relève d'une vision du monde qui trouve sa cohérence quand elle est placée dans ce contexte global. Pour s'en rendre compte, on n'a qu'à se reporter à des romans comme *Un homme et son péché*, *Menaud maître-draveur*, ou *Trente Arpents* : même si les conflits et les divisions de ces romans sont ceux du mal contre le bien, des « nous » contre les « autres », du rural contre l'urbain, ils correspondent à la division première de la situation coloniale. On ne peut pas surestimer l'importance de l'expérience coloniale dans la structuration de la vision littéraire, et il faut souligner qu'une dimension importante de cette expérience s'exprime dans la confrontation entre un monde individualiste et compétitif (capitaliste) et un ordre social et une vision du monde axée sur l'idée de communauté.

Au Québec, l'industrialisation et plus particulièrement l'urbanisation ont suscité des contacts de plus en plus fréquents et traumatisants entre les Québécois et les Anglais. Les divisions fondamentales des premiers romans, façonnés par l'expérience urbaine, sont des aboutissants logiques d'un roman qui a toujours représenté la division première de la situation coloniale ; c'est la rencontre entre une société orientée vers la communauté et l'autre orientée vers l'individu qui structure des romans comme *Bonheur d'occasion*, *Au pied de la pente douce* et *Les Plouffe*.

Il arrive cependant que le conflit entre ces deux mondes baigne de plus en plus dans l'ambivalence. D'un côté,

la communauté traditionnelle est devenue une entité ambiguë, quelquefois réconfortante, mais étouffante aussi ; de l'autre côté, le monde en dehors de cette vie étroite, lui, est amorphe, plein de mystères, à la fois attirants et repoussants. Rester dans la communauté c'est abdiquer comme individu ; mais en sortir est chargé de dangers : la guerre, la mort, ou la perte de toutes les valeurs humaines. L'ambivalence s'épaissit. Elle est partout. Dans les romans de cette époque, le passé est devenu un temps flou, altéré et fait d'amertume et de regrets. Le présent est déjà dégradé.

On a déjà bien compris que la migration à la ville représente une rupture profonde, non seulement au sens d'une séparation de la communauté agricole, mais plus profondément encore comme fragmentation dans la communauté québécoise globale. Les changements qu'entraînent l'industrialisation et l'urbanisation sont enregistrés au niveau de la conscience, et le roman exprime l'affaiblissement du pouvoir exercé par les valeurs traditionnelles sur l'imaginaire social. Faut-il indiquer qu'à partir de *Trente arpents*, les héros de nos romans, dépourvus de valeurs qui pourraient guider leurs actions, deviennent de plus en plus nombreux ?

L'évolution du roman québécois ressemble, par certains côtés, à celle de l'épopée bourgeoise. On n'a qu'à penser à des personnages, comme ceux de Denis Boucher ou de Florentine Lacasse pour trouver des exemples de héros à qui les valeurs ne sont pas données toutes cuites. De plus, il faut affirmer que tous les romans de cette époque reflètent un climat culturel et psychologique qui est nouveau et qui provient de la rencontre avec l'ordre individualisant d'une société industrielle et capitaliste. Les aspirations à une autonomie personnelle d'un héros comme Denis Boucher, ses désirs d'affirmation de soi sont les expressions littéraires d'une préoccupation qui était relativement absente des romans précédents : la possibilité pour l'individu de se réaliser lui-même en réalisant ses projets.

Mais même si l'on peut trouver des indices nombreux de la désintégration de la communauté traditionnelle et

du développement d'une société dite « moderne » dans les romans de cette époque, il reste que l'aspect le plus frappant de cette vision littéraire, c'est la persistance d'un sens donné à l'existence collective, d'un sens qui s'exprime de plusieurs façons et qui finit par donner au roman sa structure.

LA REPRÉSENTATION DE L'EXPÉRIENCE COLLECTIVE DANS LE ROMAN QUÉBÉCOIS

Ce sont les relations entre les Québécois et les Anglais qui restent au centre de la vision romanesque et qui en constituent la structure invisible. Pendant les années quarante et plus encore dans les années cinquante, le roman doit être interprété comme la représentation imaginaire d'un peuple menacé. Aussi l'incertitude atteint-elle la dernière citadelle de cette société, la nature elle-même. Dans une littérature où la forêt et les pays-d'en-haut ont traditionnellement symbolisé la possibilité de la redécouverte de l'homme intégral ainsi que de la vertu perdue d'une vie sans compromis, on trouve que même dans ce monde-là, rien n'est plus assuré. Dans *Alexandre Chenevert* de Gabrielle Roy, le héros revient de son pèlerinage dans les Laurentides avec le même malaise dont il souffrait à son départ. Gabrielle Roy, parlant de son héros, dit qu'il souffre parce que ça marche pas bien dans le monde;³ pourtant, il est significatif que Chenevert meure d'un cancer, d'une tumeur qui pousse du dedans mais qui est mystérieusement étrangère et destructive, un symbole dont la signification relève de l'expérience québécoise.

Dans *Le temps des hommes* d'André Langevin, l'ambivalence centrale dans cette société, la co-existence de la vie et de la mort à l'intérieur de ses frontières, envahit les chantiers du dernier refuge du mythe collectif, les pays-d'en-haut.

Il faut souligner que la désintégration de la communauté doit être examinée en se reportant continuellement à la dualité de la vision du monde et aux divisions de la société globale. Dans ce contexte, on ne peut pas ne pas remarquer que la vie collective est représentée de plus en plus comme une existence dévalorisée. En suivant le développement du roman depuis la

Deuxième Guerre Mondiale, on trouve que sa nature ambiguë évolue vers l'image d'une communauté qui est dégénérée moralement (e.g. *Agaguk*) et qui, enfin, devient le Mal lui-même (e.g. *La Belle Bête*).

Enfin, l'expression la plus importante de la différence entre les Anglais et les Québécois dans le roman, est le sens d'une existence collective, d'un « nous » qui est le produit dynamique d'une opposition soutenue à « l'autre » ; et plus, du sens d'une communauté qui évolue en opposition avec l'orientation individualiste de la société de cet « autre ». C'est là où réside la cohérence de nos romans et les romans réalistes des années quarante illustrent bien la structure fondamentale de la vision québécoise.

Commençons avec le développement de l'action dans des romans tels que *Bonheur d'occasion* et certaines oeuvres de Lemelin. Contrairement à l'épopée bourgeoise dans laquelle l'individu est au centre de l'univers romanesque, dans le roman québécois, l'image de l'individu isolé et autonome est continuellement perdue dans celle de la vie communautaire. Cela est vrai non seulement parce que le message du roman se dégage d'une impression commune des destins de tous les membres d'une famille et non seulement parce que ces romans se dénouent habituellement avec le retour du héros à la communauté. Le sens d'une existence collective façonne la structure même de ces romans ; des chapitres complets sont consacrés à la description de scènes de vie communautaire et sont partie intégrante de la narration de l'aventure même du héros.

Il est intéressant de noter que les critiques qui ont tendance à vanter l'habileté de Lemelin à créer des scènes collectives l'accusent aussi de faiblesse dans la création des personnages.⁴ Si c'est là un défaut dans l'art de Lemelin, c'est un défaut qui n'est ni forfuit ni unique. Les imperfections qu'on trouve chez lui dans la façon de faire évoluer ses personnages sont au contraire directement liés au sens fondamental du roman québécois.

Bien que le roman québécois de cette époque raconte l'histoire d'individus, il n'accorde que peu d'importance à

ces vies particulières. Au contraire, c'est la vie collective qui se trouve au centre de cette vision et le héros romanesque est lié, son destin subordonné, aux projets et aux possibilités de sa communauté. La problématique de l'existence individuelle c'est, pour le héros, la possibilité de quitter son milieu clos pour se retrouver dans un univers plus ouvert. Mais aussitôt posé, la problématique de l'individu devient entremêlée avec celle de la vie collective et plus spécifiquement de la survivance collective. À cet égard, un roman comme *Au pied de la pente douce* est un exemple instructif ; comment, en effet, distinguer entre l'ambivalence d'un Denis Boucher devant deux mondes (La Haute-Ville et La Basse-Ville de Québec) qui se révèlent comme des solutions également inacceptables, et la représentation d'une ambivalence collective face à une expérience de modernisation qu'on ne peut ni accepter ni refuser, la représentation des forces, autrefois étrangères et imposées, mais qui se développent maintenant à l'intérieur de la communauté elle-même ?

En bref, les héros comme Denis Boucher, quoiqu'ils aient des traits physiques et psychologiques qui les identifient, sont également des représentants de la communauté québécoise ; c'est ainsi que les romans tels *Bonheur d'occasion*, *Les Plouffe* et *Au pied de la pente douce* gardent les proportions de l'épopée héroïque.

On pourrait ajouter que même les romans qui sont construits avec des formes d'expression personnelle — les confessions, les journaux, les lettres et la narration à la première personne — sont néanmoins *structurés* par la conscience d'une existence collective. L'étude de Masao Miyoshi sur le roman japonais nous fournit là-dessus des comparaisons intéressantes. Il démontre que le roman japonais, le produit d'une société qui, elle aussi, favorise peu l'individualisation, adopte des formes personnelles qui reflètent « a still present belief in a communal storytelling persona »,⁵ et il suggère que l'indice de cette croyance est la présence de ce qu'il décrit comme « a free shift in point of view ». ⁶ Le roman québécois manifeste précisément cette disposition. Les processus qui renforcent la conscience d'une existence collective et qui militent contre la création des personnages individualisés

trouvent exemple dans *La fin des songes*, où Elie interrompt une narration à la troisième personne et au présent pour se lancer dans une longue narration à la première personne, tirée du journal de Marcel. Le même phénomène apparaît dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, et, encore, avec la confession du Dupras qui coupe l'action du *Temps des hommes*. Ce va-et-vient décrit par Miyoshi, est le fondement de la structure d'*Au-delà des visages* où chaque chapitre coïncide avec un autre point de vue.

LA SIGNIFICATION PARTICULIÈRE DU ROMAN QUÉBÉCOIS

À un niveau d'interprétation, il faut noter que ces romans, au cours desquels commence l'exploration de la vie problématique de l'individu, sont marqués par une vision qui représente l'absence d'appuis concrets pour l'actualisation des projets individuels. Un mouvement circulaire caractérise les voyages dans ce monde romanesque : les jeunes Plouffe, Florentine Lacasse ainsi que Denis Boucher reviennent à leurs points de départ pour s'identifier à la communauté dont ils ont cherché à s'échapper. Certes, il y a une relation entre les voyages de nos héros et le voyage de l'individu qui donne à l'épopée bourgeoise son contenu et sa forme,⁷ mais ce qui caractérise le héros de l'épopée québécoise est que ce dernier a une conscience aiguë de sa séparation du monde dans lequel il vit, même quand il y retourne.

De plus, les projets de nos héros sont plutôt des espoirs et des rêves et leur sentiment de pouvoir au niveau de l'imagination s'oppose à leur incapacité de s'exprimer dans la réalité. Ainsi leurs projets restent toujours des rêves et ils sont plus profondément vécus dans leur vie intérieure.

Ces affabulations romanesques sont des indices d'une société qui offre objectivement peu de moyens qui permettent aux individus de se réaliser et d'extérioriser leurs sentiments et leurs pensées dans le monde réel. Dans le roman québécois, nous sommes devant la représentation d'une expérience collective, celle d'une société dans laquelle il n'y a pas d'institutions et de structures qui

soutiennent la possibilité pour l'individu de se réaliser pleinement.

Les traits qui se révèlent dans les romans de cette époque sont au centre du sens du roman québécois. La conscience d'un éloignement du monde, qu'on trouve déjà chez Denis Boucher, doit être considérée comme une étape dans un roman qui évolue vers une évasion, de plus en plus consciente, hors du monde concret des objets et des événements. L'importance qu'a la vie imaginée pour un Denis Boucher fait également partie de la tendance à l'intériorisation de l'action et du conflit dans nos romans, une tendance qui est déployée avec toute sa force dans nos romans les plus récents, ceux qui prennent comme sujet l'acte d'écrire lui-même.

À tout cela, il faut ajouter une autre dimension. Aussi longtemps que les projets du héros du roman sont liés à ceux de la communauté, leur non-réalisation ont aussi une signification épique héroïque. À cet égard, l'impuissance du héros de notre roman exprime, directement, les aspirations entravées et étouffées de la communauté québécoise. De ce point de vue, il y a une relation structurale entre l'éloignement d'un personnage comme Denis Boucher et l'aliénation des personnages des romans qu'on a tendance à classer séparément, sous la rubrique des « romans psychologiques », ceux de Robert Charbonneau par exemple : un tel système de classification masque le fait que ces deux types de héros expriment une même expérience collective.

Il me semble qu'il faut conclure que la signification de l'action épique dans le roman québécois relève d'un mélange, particulier sinon unique, de significations épiques bourgeoises et épiques héroïques. Si ce roman tend à cristalliser la dichotomie entre l'existence individuelle et celle de la communauté, il reste quand même enraciné dans une vision qui est façonnée par le sens d'une relation entre ces deux existences et, en fin de compte, sa structure rend les deux problématiques. L'épopée québécoise est sans doute l'expression d'une communauté en train de subir la fragmentation, mais de l'intérieur de cette désintégration, le destin de son héros continue à signifier « something which is fraught with more meaning than his

own curious particularity».⁸

UNE ÉPOPÉE HÉROÏQUE DANS UNE SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE ?

La persistance d'une orientation communautaire, qui fait partie d'une conscience active de l'existence collective dans le roman québécois, ne s'explique pas en termes d'un « retard ». La dimension épique héroïque, qui frappe dans les romans de l'époque d'après-guerre, ne se comprend pas comme un anachronisme que le passage du temps va faire disparaître. Le sens de la communauté fait partie intégrante de la vision littéraire au Québec et si ce sens a des racines dans l'histoire coloniale de cette société, il est soutenu par la structure sociale de cette société, une structure qui reproduit continuellement la réalité de sa situation coloniale.

L'industrialisation au Québec a suscité, ici comme ailleurs, une différenciation sociale parmi les Québécois, mais ce qu'il faut souligner, c'est que cette différenciation se produit à l'intérieur d'une réalité coloniale. Les investissements étrangers et la domination économique des anglophones expliquent pourquoi la bourgeoisie francophone est relativement faible et les francophones sous-représentés aux échelons supérieurs de la structure sociale. Des statistiques comme celles qui ont été rassemblées par la *Commission d'enquête sur le Bilinguisme et le Biculturalisme* illustrent bien comment les divisions de classes sociales au Québec reproduisent la division ethnique, de sorte que les Québécois francophones, pris globalement, forment une classe ethnique. De plus, le Rapport de cette Commission indique que dans toutes les occupations, les possibilités de mobilité sociale sont moins nombreuses, le statut et le revenu moins élevés pour le Québécois francophone que pour l'anglophone qui a une scolarité équivalente. La structure des classes ethniques sert à illustrer la différence entre francophones et anglophones avec une saisissante clarté ; la classe ouvrière et les classes moyennes francophones sont aussi à même d'éprouver un sentiment de désavantage, vis-à-vis les anglophones. Cette division ethnique, traditionnellement renforcée par le monopole exercé par les anglophones dans l'industrie et le commerce, se perpétue dans

la structure sociale d'un Québec industrialisé.

C'est au niveau de la conscience que la structure de classe, celle des privilèges et des revenus, celle aussi et surtout de la division ethnique trouve son expression; la persistance de la nostalgie de la vie collective, exprimée dans le roman lui-même, est un indice puissant de distinction nationale, distinction enracinée dans la réalité coloniale de cette société et renforcée par sa structure sociale et qui est un facteur *déterminant* dans la formation de cette conscience collective.

Bien que l'urbanisation du Québec ait sans doute contribué à la destruction de la communauté traditionnelle ainsi qu'à l'érosion des valeurs traditionnelles, la structure sociale même est devenue plus visible et les contacts plus fréquents avec des Anglais ont servi en même temps à renforcer la perception d'une différence fondamentale entre les deux groupes et à exacerber le sentiment d'impuissance inhérent à la situation coloniale.

Je veux souligner qu'au Québec les possibilités d'avancement pour un francophone sont circonscrites du fait de son identité nationale. Dans une structure de classe ethnique, le destin individuel est lié très intimement à celui de la collectivité et au Québec cette règle générale s'applique avec encore plus de force à cause de notre système d'institutions parallèles.

Pour pouvoir travailler en français, maintenir et vivre sa propre culture, le Québécois dépend largement de la possibilité qu'a sa collectivité de construire et de maintenir son propre réseau d'institutions. De plus, le contrôle général de l'économie par les Anglais, et le fait que les grandes entreprises appartiennent aux intérêts anglophones, ont rendu les Québécois scolarisés et les professionnels doublement dépendants de ce système institutionnel, et pour s'employer et pour s'assurer une certaine mobilité sociale.

Ici, le sort de chacun est limité par la condition collective et l'individu dépend d'un système d'institutions qui est lui-même une expression institutionnelle de la division ethnique; cette situation empêche le dévelop-

pement d'une conception poussée de l'individu lui-même. Les exigences de la survivance collective, une structure sociale qui renforce continuellement la conscience de cette existence collective et une structure institutionnelle dont l'individu dépend ne présentent pas de conditions favorables à la création de personnages individualisés dans le roman. En bref, les traits qui caractérisent le roman québécois — le sentiment puissant de la vie collective et la faiblesse des traits bien individualisés — sont les représentations d'une réalité globale, les expressions littéraires de la situation coloniale.

L'IDÉOLOGIE DE CITÉ LIBRE : UNE STRUCTURE HOMOLOGUE

Il est intéressant de constater que le roman transpose en d'autres termes les idéologies dominantes de l'époque d'après-guerre et, à cet égard, l'idéologie du groupe qui se réunissait autour de la revue *Cité Libre* est particulièrement instructive. Du point de vue de nos considérations actuelles, il me semble d'une importance capitale que même la vision du monde qui est à la base de l'idéologie libérale au Québec soit enracinée dans l'existence collective. Même si l'« idéologie de rattrapage »⁹ se différencie du nationalisme conservateur des années précédentes, elle retient quand même la structure essentielle de ce dernier. C'est-à-dire que la distinction entre les Anglais et les Québécois, tempérée parfois par les accents modernistes de *Cité Libre*, continue à exercer une influence profonde sur les revendications et les analyses de cette revue.

L'interprétation que donnent les « Citélibristes » de la grève de l'amiante illustre bien que c'est encore l'image de la collectivité qui reste au centre de leur vision. Bien qu'ils reconnaissent la présence des classes différentes dans la société québécoise, il est significatif que ce qui était essentiellement un conflit de classe fût considéré avant tout comme une révolte contre la tradition. Pour les intellectuels de la *Cité Libre*, la classe ouvrière est le symbole d'une impuissance collective mais elle est aussi le modèle d'une société nouvelle opposée au conservatisme et à l'idéalisme de la génération précédente. Les conflits de classe, présentés comme des conflits de générations, deviennent, par conséquent, des affaires de famille. Alors

que le concept de classe implique des divisions fondamentales et irréconciliables dans la collectivité, le concept de génération exprime une expérience du changement, vécue comme phénomène collectif, et cela, faut-il le dire, est très évident dans le roman aussi.

Même l'expérience de la modernisation au Québec est ambivalente parce qu'elle est associée par ces intellectuels, qui en reconnaissent la nécessité, à l'existence et à l'importance de la survivance collective. Leurs écrits sont caractérisés par un mélange étrange mais très significatif. Un respect du pragmatisme, de la rationalité et de la modération, l'aspiration à une vie démocratique (des valeurs qui sont elles-mêmes des indices de modernité selon Weinstein et Platt)¹⁰ coexistent à côté des valeurs d'inspiration catholique. L'idéologie de la démocratie libérale, normalement associée à la valorisation de l'individu, se trouve incorporée dans une vision qui est celle d'un groupe intellectuel qui parle pour la collectivité québécoise. L'idéologie de *Cité Libre* vise à une synthèse des valeurs individualistes de la modernisation québécoise avec celles de la communauté traditionnelle — un désir qui sert à indiquer cette puissante ambivalence qui est développée plus avant dans le roman, où le côté sombre de la séparation d'avec la communauté traditionnelle trouve sa représentation.

Le roman s'adonne aussi à explorer la crise collective que fait naître le contact avec le monde anglais des villes. De la recherche de Menaud sur sa montagne et de la confusion que vit Euchariste, le roman passe vers une présentation de plus en plus violente de la rencontre entre les Québécois et les Anglais, tandis que la modernisation devient fréquemment mutilation physique.

Il me semble qu'on ne peut pas ignorer à quel point l'idéologie de *Cité Libre* représente aussi une réponse à ces crises. En effet, la recherche idéologique d'un rapprochement entre la modernisation et les valeurs de la culture traditionnelle caractérise une étape dans le développement des idéologies populistes. C'est une étape où ce que Stewart a appelé «the Janus quality of populism»¹¹ devient très prononcée; et c'est une étape qui doit être comprise comme une réponse aux «develop-

ment crises ».¹² Dans l'idéologie de *Cité Libre*, l'ambivalence qui est à la base de leur projet de synthèse, se résoud dans la confiance qu'ils ont (qui est aussi caractéristique du populisme) qu'il est possible de contrôler collectivement la modernisation.

Leurs tendances populistes s'expriment aussi dans la nature de l'identification que ces intellectuels recherchent avec la classe ouvrière. Pour eux, l'ouvrier est le prototype d'une société qui vit dans un état de pauvreté et d'impuissance ; cette classe prend une grande importance parce qu'on a confiance qu'elle puisse représenter les intérêts de la nation, conçue comme collectivité ethnique.

Plusieurs chercheurs ont remarqué, avec justesse me semble-t-il, que l'idéologie de *Cité Libre* se formule en opposition avec l'idéologie traditionnelle du Québec. Mais je pense qu'on n'a pas insisté assez sur le fait que les tendances populistes de l'idéologie conservatrice, quoique transformées, restent encore assez fortes dans cette idéologie libérale. Pourtant, ce sont les tendances populistes qui témoignent du rôle déterminant que joue la situation coloniale dans le développement de la vision du monde des intellectuels québécois. Le populisme est la marque, le signe par excellence d'une société qui se développe à la périphérie des centres du pouvoir et la signification de l'idéologie de *Cité Libre* doit être comprise ainsi : il est l'expression de la situation coloniale du Québec, c'est-à-dire de celle d'une société qui se trouve dans une situation minoritaire, privée des moyens de s'exprimer politiquement et dépossédée du pouvoir économique.

Vue globalement, l'idéologie de *Cité Libre* est une formulation politique qui confirme l'importance capitale des considérations auxquelles est arrivée notre exploration du développement du roman et on ne peut pas ignorer combien la structure de cette idéologie est homologue à celle du roman d'après-guerre. Anti-autoritaire et anti-traditionnel, ce « nationalisme libéral », comme l'appelle Léon Dion,¹³ est une forme de libéralisme assez particulière, puisqu'ici la participation collective dans la prise des décisions a préséance sur l'idée de l'autonomie individuelle ; sa confiance en la démocratie

n'est pas le fruit de l'individualisme associé avec le libéralisme européen mais elle est, au contraire, absorbée par une vision qui représente le sentiment évolué d'une existence collective et qui promeut des valeurs communautaires.

Néanmoins, de toutes les idéologies que les intellectuels québécois ont produites, celle de *Cité Libre* se rapproche le plus de la forme européenne du libéralisme et, vu ainsi, le destin de ce courant de pensée est très significatif. Le mouvement, centré autour de la revue, n'a jamais été capable de trouver des moyens pratiques pour s'exprimer politiquement et à partir des années soixante, les intellectuels du Québec se sont tournés vers des idéologies sociales-démocrates et socialistes, — des idéologies qui sont, étant donnée l'importance qu'a la collectivité dans la vision québécoise, mieux adaptées à la situation d'ici que la doctrine libérale qui, avant tout, met l'emphase sur l'individu.

Ainsi le développement et le destin de l'idéologie de *Cité Libre* sont marqués par les mêmes processus que ceux qui ont exercé une influence déterminante sur la vision littéraire. Pas plus que le nationalisme libéral, la tradition réaliste au Québec, elle-même assez particulière, ne représente l'orientation dominante dans le développement du roman. Les descriptions détaillées d'un temps et d'une espace précis sont abandonnées ou elles sont prises en charge, comme elles l'ont toujours été par un type de roman dans lequel les personnages, malgré la particularité du milieu évoqué, sont plutôt représentatifs des groupes, des forces et des orientations qui font partie de l'existence collective.

LA REPRÉSENTATION DE L'IMPUISSANCE

L'expérience du colonialisme dans toutes ses dimensions est la source de la cohérence des romans et des idéologies québécois. La conscience d'une distance de la source du pouvoir que le populisme de *Cité Libre* exprime est reprise dans l'idéologie néo-nationaliste, dans laquelle le monde est divisé entre les puissants et les impuissants. En fin de compte, une distance de la source du pouvoir se traduit comme l'incapacité à se diriger et au

fur et à mesure que les Québécois entrent dans un monde industriel et anglais, ce fait s'impose à l'individu ainsi qu'à la collectivité avec de plus en plus de clarté.

Au niveau idéologique, la conscience d'impuissance est surmontée par la confiance de *Cité Libre* dans la possibilité de contrôler la modernisation ; dans le mouvement néo-nationaliste, par l'affirmation qu'existent des fondements historiques qui justifient un État québécois. Au niveau de l'imagination, ces solutions s'imposent moins facilement. Façonnée par les mêmes processus, la vision littéraire continue à approfondir ces contradictions tandis que la vision idéologique doit se préparer pour l'action. Le roman problématise l'existence individuelle et l'existence communautaire ; ce faisant, il regorge de perceptions au sujet d'un monde hors de contrôle.

C'est là la signification du fait que la figure centrale de l'épopée héroïque, le héros lui-même, a tendance à devenir un gage dans le jeu des forces de la société ; le héros romanesque est le représentatif de la communauté québécoise et son développement est borné par la situation de sa communauté. Alors il est rarement l'auteur de l'action dans le roman. Alors, on le voit souvent subordonné au développement des forces (représentées par d'autres personnages) qui sont à l'extérieur de lui et il est fréquemment masqué par les personnages qui l'entourent. Ce phénomène est déjà apparent dans le premier roman de Lemelin, *Au pied de la pente douce*. Dans *Les Plouffe* il n'y a aucun personnage qui maintient le monopole du rôle héroïque. Cette tendance évolue vers la disparition du héros ou même de l'anti-héros, et une oeuvre comme *La guerre, Yes Sir!* doit être située dans cette ligne de développement.

De l'intérieur d'une vision littéraire qui transpose la situation coloniale et qui est d'ailleurs elle-même structurée par cette situation, le roman québécois exprime maintes fois l'aspiration d'une collectivité qui lutte pour maintenir son identité contre une société à la fois plus nombreuse et plus forte qu'elle. Le peu d'espoir qu'on trouve dans le roman québécois vient du fait qu'il n'est pas certain que la collectivité québécoise pourra assimiler la valorisation de l'affirmation individuelle (qui est

associée à la société des Autres) et renouveler la forme originale qui exprimera la vie collective, celle de la communauté. Cependant des héros tels Didace Beauchemin du *Survenant* et Agaguk s'affirment et même se réalisent et dans leurs histoires personnelles il faut voir un projet collectif. Aussi, la forme que prennent leurs réalisations de soi est-elle la fondation de familles, symboles d'une renaissance communautaire.

Le sentiment d'impuissance qui est inhérent à la situation coloniale et l'assimilation progressive des Québécois à un système industriel capitaliste se traduit dans le roman par la disparition graduelle de la communauté traditionnelle comme entité séparée de la société environnante. Il ne faut cependant pas confondre cette communauté historique avec l'idée de communauté; car c'est plutôt l'idée de communauté qui est commune à des romans qui sont, à d'autres égards, assez différents les uns des autres. Par exemple, il me semble que dans le contexte de la situation coloniale, la défense des valeurs chrétiennes par des auteurs tels que Giroux, Élie et Langevin a essentiellement la même signification que l'aspiration à un renouvellement de la communauté chez Guèvremont et Thériault. Dans les romans de ces derniers écrivains, le renouvellement de la communauté construite sur le modèle familial représente la valorisation d'une forme de solidarité humaine qui est une critique implicite d'une société dans laquelle les relations se forment par l'entremise du marché. Il faut observer aussi que ce renouvellement prend place dans des relations personnelles (Didace Beauchemin et l'Acayenne; Agaguk et Iriook) qui se distinguent du système rigide d'obligations, devoirs, et de rôles associés avec la réalité contemporaine, mais qui restent conformes à l'idée de la communauté traditionnelle. Il en va de même pour la fraternité chrétienne, l'amitié et la pitié qui représentent des formes de solidarité où on est lié à l'autre et où l'on valorise l'autre, comme s'il était un membre de la même famille, une famille de frères et de soeurs.

Les études sur le populisme montrent que la vision populiste, qui, comme la vision du roman québécois, relève d'une conscience de distanciation de la source du pouvoir, valorise la fraternité avant tout. Dans la vision

littéraire du Québec, le héros représente une forme familiale et communautaire de solidarité, même si elle est exprimée en termes symboliques ou universels. Cette solidarité est l'une des seules images positives de l'existence collective que le roman peut projeter et l'impossibilité d'implanter cette forme de vie dans la société que le Québec est devenu devient la matière première de nos tragédies.

La tragédie d'un homme comme Dupras du *Temps des hommes* est essentiellement celle du destin d'un héros qui vit dans une société qui n'admet pas son héroïsme, parce qu'il n'y a pas de place dans cette société pour un projet qui cherche à joindre l'existence individuelle à une existence communautaire. À l'intérieur de cette vision, quand il ne reste plus d'espoir pour la solidarité communautaire, il ne reste plus rien. L'absence qui comble l'univers d'un roman comme *La Belle Bête* est l'expression d'une collectivité orientée vers des valeurs communautaires mais qui ne peut plus trouver ces valeurs dans le monde contemporain.

UN MOT SUR LES ROMANS RÉCENTS

Un des traits les plus frappants de l'évolution du roman québécois c'est que malgré le pessimisme qui l'envahit avec le passage des années, l'orientation communautaire ne disparaît pas de cette vision littéraire. Quoique l'espace ne me permette pas une analyse des romans plus récents, je voudrais au moins mentionner que le héros qui représente un projet humain empreint d'une conscience communautaire, en même temps qu'il pose le problème de l'existence individuelle, reste un personnage typique dans les romans des années soixante.

C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre et la forme et le contenu de romans tels que *Pleure pas*, *Germaine* et *Éthel et le terrosiste*. La vision d'un écrivain comme Claude Jasmin trouve sa cohérence quand elle est envisagée comme la problématique de l'aspiration pour les individus à se réaliser aux deux niveaux d'existence. Le caractère central de Jean-le-maigre dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* relève du fait que sa vie, ou plus précisément ses écrits, représente un projet qui englobe la

conscience de la communauté et l'identification avec elle *ainsi que* la conscience et la défense de l'autonomie individuelle.

EN CONCLUSION

J'ai commencé cet article en suggérant que l'analyse de la situation coloniale pose des problèmes particuliers, et, en terminant, il faut revenir à ce point de départ. Alors que le développement du roman au Québec remet en question la validité des postulats de la sociologie de la littérature quant à la signification historique du roman, il me semble que le cas québécois remet également en question l'utilité des analyses de classe dans l'étude des productions intellectuelles et littéraires dans les sociétés coloniales. On ne peut évidemment pas ignorer l'existence des classes dans ces sociétés ni leur importance déterminante sur la qualité de vie des individus d'une telle société. Dans une situation comme celle des Québécois, toutefois, où la division ethnique et les distinctions de classe se croisent constamment, la seule notion de classe ne suffit pas à expliquer le contenu et la structure des visions intellectuelles. Le cas québécois suggère que dans la situation coloniale en général existent des relations particulières entre la structure sociale et les processus sociaux que les théories, élaborées dans une situation non-coloniale, minimisent parce qu'elles ne tiennent pas compte des forces propres à la société coloniale et dominée.

Plusieurs études confirment la nécessité de théories spécifiques pour analyser la situation coloniale; Peter Worsley a suggéré, par exemple, que dans le Tiers-monde « socio-economic classes are not the crucial social entities that they are in developed countries ». ¹⁴ Ces exemples illustrent le fait que dans certains contextes, des circonstances particulières interviennent pour subordonner les solidarités de classe à une conscience communautaire; ce qui me semble être le cas au Québec où la domination économique, politique et sociale des anglophones ainsi que la situation minoritaire des Québécois en Amérique du Nord, sont des facteurs déterminants dans la formation de la conscience intellectuelle.

De plus, dans la situation coloniale, partiellement à cause de la faiblesse des autres classes, l'intellectuel a tendance à assumer le rôle de définisseur de la société totale. Ainsi, le roman de la société coloniale s'encadre dans une motivation intellectuelle qui est elle-même assez différente de celle du genre traditionnellement associé avec l'expression de l'individualisme. Perry a suggéré que :

*«(w)hat signals the birth of the genuine novel more than anything else, is... a transvaluation of narrative values. A much greater premium than before is put upon the close-up description of persons and events as such, so that these representations, being prolonged, magnified and multiplied out of proportion to their total significance, become an artistic end in themselves — the main part of the entertainment».*¹⁵

Il n'y a pas beaucoup de romans au Québec qui font montre de telles valeurs. Au contraire, le roman québécois est beaucoup plus étroitement lié aux formes épiques et dramatiques du monde classique. La narration de la vie individuelle chez nous est inspirée et motivée par la représentation, l'exploration et la problématisation des aspirations et des significations de l'existence collective. Même un sondage superficiel sur l'interprétation que les écrivains québécois donnent de leurs propres oeuvres, ferait voir qu'il y a très peu de romanciers qui ne considèrent pas consciemment le rôle que leurs écrits jouent dans les représentations que les Québécois se font d'eux-mêmes.

Au-delà de ces considérations, il faut reconnaître que les motivations humaines sont les produits de réalités historiques; que le romancier québécois, qui se veut représentatif de la collectivité donne forme à une vision qui est caractérisée par une identification avec la communauté québécoise et enracinée à un niveau plus profond qu'aucun engagement conscient.

La volonté de représenter la collectivité qui est exprimée dans les écrits des intellectuels québécois est enracinée dans une situation qui renforce constamment la conscience d'une existence collective et qui donne,

alors, une dimension unique au rôle de l'intellectuel en le liant à sa société d'une façon particulière. Vivant sous la menace d'une assimilation totale, les intellectuels du Québec, malgré la situation coloniale et à cause même de cette situation, ont produit une vision marquée d'une identification avec leur communauté en même temps qu'ils ont développé une conscience de l'individu. C'est dans ce contexte qu'il faut lire les aspirations qui sont exprimées au niveau idéologique dans le Québec d'aujourd'hui et c'est aussi dans cette perspective qu'il faut placer le roman québécois contemporain pour comprendre son désespoir.

1. Voir par exemple la discussion de l'évolution du roman québécois dans Jean-Charles Falardeau, *Imaginaire social et littérature*, Hurtubise HMH, Montréal, 1974, pp. 30-34.
2. Une entrevue avec Gilles Marcotte qui apparaît dans Paul Wyczinski. *Le roman canadien-français : évolution* témoignages* bibliographie*, Tome III, Fides, Ottawa, 1974, p. 370.
3. D'une entrevue avec Judith Jasmin qui apparaît dans l'article par Michel-Lucien Gaulin, « Le monde romanesque de Roger Lemelin et Gabrielle Roy », dans Paul Wyczinski, *op. cit.*, p. 144.
4. *Ibid.*, p. 141.
5. Masao Miyoshi, *Accomplices of Silence: The Modern Japanese Novel*, University of California Press, Berkeley, 1974, p. xi.
6. *Ibid.*, p. x.
7. Lukacs a décrit ce mouvement dans l'épopée bourgeoise comme l'histoire « of the problematic individual's journeying toward himself », dans *The Theory of the Novel: A historico-philosophical essay on the forms of great epic literature*. Translated by Anna Bostock, the M.I.T. Press, Cambridge, Mass., 1971, p. 80.
8. Ben Edwin Perry, *The Ancient Romances: A Literary Historical Account of Their Origins*, University of California Press, Berkeley et Los Angeles, 1967, p. 48.
9. C'est ainsi que Marcel Rioux classe l'idéologie de *Cité Libre* dans son livre *La Question du Québec*, Éditions Seghers, Paris, 1969.
10. Voir F. Weinstein et G. Platt, *The Wish To Be Free: Society, Psyche and Value Change*, University of California Press, Berkeley et Los Angeles, 1969.
11. Angus Stewart, « The Social Roots » dans G. Ionescu et E. Gellner, *Populism: Its Meanings and National Characteristics*, Weidenfeld and Nicolson, London, 1969, p. 187.
12. *Ibid.*, pp. 186-187.
13. Léon Dion, *Nationalismes et politique au Québec*, Hurtubise HMH, Montréal, 1975.
14. Peter Worsley, « The Concept of Populism » dans G. Ionescu et E. Gellner, *op. cit.*, p. 229.
15. Ben Edwin Perry, *op. cit.*, p. 66.

Jacques Brossard*

La clôture

On le mit en prison dès l'âge de sept ans ; mais c'était une prison modèle où les parents pouvaient garder leurs enfants. Elle s'entourait d'une cour immense et chacun des nombreux bâtiments comptait plusieurs salles de belle ampleur, les unes remplies de pupitres jumeaux, de très longues tables, de bancs d'église ou de rangées de lits, les autres pleines de chaises, de juke-box, de billards, de douches, de fourneaux et d'urinoirs. C'était de l'excellent matériel, très moderne pour l'époque. (De tout cela, je me souviens cependant beaucoup mieux que toi.)

Il n'avait jamais connu le crime de ses parents, ni la cause de leur arrestation, ni celle de leur condamnation, ni celle de leur emprisonnement, ni même la cause précise de leur exécution, de leur incinération et de la dispersion de leurs cendres le matin même de ses quatorze ans.

En fait, il n'a jamais très bien connu son père ni sa mère puisqu'on les emprisonna séparément tous les trois : en effet, dans cette prison modèle, les hommes, les femmes, les garçons et les filles disposaient chacun de leurs propres salles et de leurs propres bâtiments. Ils n'avaient le droit de se réunir, par familles, qu'en quatre circonstances : durant la première semaine, pour mieux s'acclimater ; le premier jour de chaque année, pour ne pas trop s'oublier ; une fois tous les sept ans, le jour anniversaire du fils aîné ; et l'avant-veille de l'exécution et de l'incinération des parents.

Après leur arrestation, il ne revit donc son père et sa mère qu'à sept reprises. Normalement, il aurait dû les voir huit fois, mais la fâcheuse coïncidence de son quatorzième anniversaire et de leur exécution le priva forcément de l'une de ces rencontres. (Il s'agissait bien d'une coïncidence : on ne l'avait pas fait exprès. Il est vrai qu'on avait omis de consulter sa fiche.)

* Ce texte fait partie d'un ensemble de cinq « contes » à paraître dans les *Écrits du Canada français*.

L'auteur a publié dernièrement un roman intitulé « Le sang du souvenir » ainsi qu'un ouvrage moins fictif sur « L'accession à la souveraineté et le cas du Québec ».

Ces réunions périodiques causaient chaque fois un certain branle-bas dans le camp, surtout le premier jour de l'année. C'était d'ailleurs l'une des rares occasions pour les pensionnaires de prendre un peu d'exercice en circulant d'un bâtiment à l'autre : les enfants et leurs parents avaient en effet l'autorisation, cet après-midi-là, de déambuler ensemble en dessinant un grand cercle depuis le bâtiment des hommes jusqu'à celui des femmes, jusqu'à celui des filles, jusqu'à celui des garçons, jusqu'à celui des hommes — et ainsi de suite. Le père était, dans chaque famille, le premier à sortir dans la cour et le dernier à retourner dans son dortoir.

Seuls les orphelins célibataires pouvaient jouir, le premier jour de l'an, d'une salle commune où on leur permettait de s'entretenir par petits groupes, à la seule condition que ce fut debout, vu l'exigüité de la salle ; mais il arrivait aux pensionnaires qui circulaient dans la cour d'y côtoyer par hasard d'autres détenus. Certes, ils n'avaient pas le droit de se parler mais on ne pouvait tout de même pas les empêcher de se voir (à moins de leur crever les yeux). C'était d'ailleurs ce que voulait la direction.

Il avait environ neuf ans quand il l'aperçut pour la première fois. Il en fut aussitôt ébloui. Elle avait le même âge que lui, mais elle était encore plus blonde qu'il était noir et ses grands yeux verts étaient presque aussi limpides que les siens pouvaient être sombres. Elle était tout à fait mignonne. Chaque fois qu'ils s'apercevaient dans la cour, le premier jour de l'an, ils se regardaient timidement et se souriaient à la dérobée. Ils apprirent à se faire des signes. Elle devint pour lui sa ration annuelle de soleil, sa raison de vivre et d'attendre jusqu'à l'année suivante.

Dans ce camp modèle, on mangeait assez bien ; on mangeait même surabondamment tous les dimanches afin de mieux travailler durant la semaine, car le travail libère et ennoblit l'homme.

À vrai dire, il aimait son travail. Celui-ci, en effet, lui fournissait une autre occasion, quotidienne celle-là, de prendre un peu d'exercice et de rencontrer des camarades

en travaillant dehors dans la cour, chaque fois que la température de ce pays nordique le leur permettait. Au fil des années, on leur fit même construire de plus en plus d'abris : des toitures de tôle fixées à des colonnettes de fer leur permettaient ainsi de travailler dehors en dépit des averses et des tempêtes de neige, sauf par les jours de grandes rafales. Les colonnettes s'enfonçaient profondément dans la terre : personne ne pouvait les arracher. Même le plus fort n'y parviendrait pas.

Jusqu'à sa quatorzième année, son travail consista à dérouler d'énormes pelotes de fil de fer : ce fil de fer, lui expliqua-t-on, serait ensuite tressé par d'autres pensionnaires et servirait plus tard à la nouvelle clôture que l'on se proposait d'implanter autour du camp, beaucoup plus loin que les anciennes clôtures. La population, en effet, ne cessait pas de s'accroître, soit à cause des réunions périodiques du jour de l'an, soit par suite des nouvelles arrivées. À la direction, cela convenait.

Malgré sa longueur, sa maigreur, sa fragilité, notre ami n'eut jamais à se plaindre de son travail : il avait les mains puissantes, les doigts durs, la poigne solide. Il devint ainsi l'un des travailleurs les plus respectés de l'endroit.

Le lendemain de son quatorzième anniversaire, on lui donna congé pour la semaine. Il passa les deux premiers jours à errer dans les salles de billard ; mais tout le monde riait de lui, tout le monde lui tapait dans le dos chaque fois qu'il avait les yeux humides ou les joues luisantes à force de penser à ses parents morts la veille. Cela contrevenait, disait-on, à sa bonne réputation de travailleur. Il aurait pu se servir de ses poings, certes, quoique ce ne fût pas tellement dans son caractère, mais il préféra abréger son congé et se remettre immédiatement au travail. Il continua durant la fin de semaine. Il en prit l'habitude. Et son taux de production augmenta dès lors considérablement.

Cela lui valut d'être distingué par la haute direction du camp : en récompense, il se vit bientôt confier une nouvelle tâche, beaucoup plus intéressante que la première ; et surtout, beaucoup plus gratifiante.

On l'affecta cette fois au tressage des fils de fer et on lui expliqua qu'ils serviraient un jour à fabriquer la clôture du nord. Ce fut pour lui une importante promotion. Il se réjouit de pouvoir être utile à la communauté et de savoir quel serait son rôle personnel dans la vie du camp ; mais son plus vif plaisir, en vérité, fut de se découvrir un talent tout spécial dans l'art de tresser les fils de fer barbelé avec élégance et souplesse en même temps qu'avec une solidité à toute épreuve.

Du point de vue du travail, ce fut sans doute le plus beau moment de sa jeunesse. Il en ressentit même une certaine exaltation. Mais tout cela, hélas, cessa bientôt de lui suffire : il lui arrivait de plus en plus souvent de rêver à la petite blonde des premiers jours de l'année.

Elle aussi commençait à grandir : ne pourrait-elle pas, un jour, devenir sa femme ? Après la mort de ses parents, il avait souhaité la rencontrer plus librement dans la salle commune des orphelins célibataires, chaque premier jour de l'an ; mais pour cela, il l'avait oublié, il lui faudrait d'abord attendre qu'elle devînt elle aussi une orpheline. Or ses parents étaient encore très jeunes.

Il avait à peine remarqué les autres filles ; la petite blonde devint son idée fixe.

Pour célébrer son dix-huitième anniversaire, la direction du camp lui causa la plus grande joie de sa vie. En effet, ce jour-là, tous les pensionnaires étaient dans l'obligation ou recevaient la permission d'apprendre à faire l'amour avec la personne de leur choix. Bien sûr, le but réel de cette opération, c'était d'augmenter et de renouveler la population du camp ; mais ce motif utilitaire, faut-il le dire, fut très loin de son esprit le jour où on lui donna si libéralement l'occasion de connaître enfin son amie.

Elle accepta avec joie et pudeur d'être sa partenaire. En dépit de son jeune âge, elle était presque belle, déjà fascinante ; il y avait des lueurs secrètes tout au fond de son regard et il tardait au jeune homme d'en pénétrer la source.

Cette année-là, il en soupçonna à peine la profondeur. Ils se jurèrent pourtant fidélité. Ils auraient toute la vie, n'est-ce pas, pour se connaître ?

Comment prévoir qu'il la reverrait une seule fois : le jour de l'an suivant ? Pour des motifs qu'il ne voulut jamais comprendre, son amie fut expulsée du camp après cette seconde rencontre, trois mois plus tard, « pour cause de stérilité ». Plus que jamais, il se replongea dans le travail.

Cela lui réussit : le matin même de son vingt et unième anniversaire, on l'affecta à l'érection de la nouvelle clôture, aux confins du camp. Finis les travaux d'approche ; ce serait maintenant du vrai travail d'homme. De plus, sa nouvelle tâche lui vaudrait désormais, chaque matin et chaque soir, deux bonnes heures de promenade au grand air, dont la moitié en jeep et la moitié à pied.

Cela, surtout, lui permit d'apercevoir pour la première fois, de l'autre côté du fossé extrêmement large et profond qui entourait la cour, aux confins du camp, une pente escarpée, rocailleuse, mais entièrement couverte de broussaille et d'herbe rousse. Il n'avait jamais vu pareille végétation, ce fut un choc. Il sentit que cette découverte pourrait avoir de graves conséquences.

Il n'avait pas encore oublié sa compagne de deux nuits : les regards qu'ils avaient échangés pendant neuf ans, le premier jour de chaque année, les avaient unis bien avant leur rencontre. Il lui arrivait encore de se demander ce qu'elle avait pu devenir depuis son départ du camp ; mais il était incapable d'imaginer sa vie nouvelle, son milieu de travail, ses amis, lui qui ne connaissait rien du monde extérieur : ses rares souvenirs d'avant la prison, les vagues allusions que ses parents avaient pu faire, jadis, à leur vie *d'avant*, deux ou trois vieilles photos entrevues en cachette, tout cela commençait à peine à lui suggérer de brèves et pâles images de son passé.

La vue de la pente rousse fit germer en lui l'horrible tentation qui, peu à peu, devait s'enraciner dans son esprit : celle de découvrir un jour ce que ce remblai, pour l'instant, lui cachait du monde.

Or son travail même le lui permettrait. Sa tâche, en effet, ne serait-elle pas d'élever avec des camarades la nouvelle clôture de fer barbelé qui devait entourer le camp ? et les travailleurs d'élite affectés à ce travail étant assez peu nombreux, ne seraient-ils pas suffisamment éloignés les uns des autres ? Quant aux gardiens, il leur arriverait certainement d'avoir des distractions, ou du moins des besoins. La clôture étant tissée de fils de fer entrecroisés, horizontaux et verticaux, solidement tendus et disposés à environ trois pouces les uns des autres, chaque fil horizontal ne pourrait-il pas un jour se transformer en degré d'échelle — du moins pendant les heures de travail, lorsqu'on cessait d'électrifier la clôture ? Tout se conjugait ainsi pour l'aider.

Toutefois, vu les nouvelles dimensions du camp, la circonférence à clôturer serait d'environ cinq cents milles. Or, la direction aimait l'ordre : la clôture devait s'élever avec régularité. Vu d'autre part la hauteur du remblai, cela prendrait combien d'années avant que la clôture fût suffisamment élevée pour lui permettre de voir par dessus ? L'avenir le lui apprendrait.

Malgré le ralentissement graduel de son rythme de travail, comme de celui de la plupart de ses compagnons (qu'il ne voyait presque jamais), il parvint à son objectif plus tôt que prévu : il n'avait pas encore vingt-huit ans quand la clôture circulaire atteignit la hauteur de dix pieds. Il travaillait alors au nord du camp.

Quelques jours plus tard, profitant d'une absence du gardien, le coeur battant, il escalada rapidement la moitié des quarante échelons de sa clôture. Certes, il érafla ses semelles de feutre, déchira ses pantalons, s'écorcha les paumes sur les pointes du barbelé. En rentrant au camp, il réussit à faire passer tout cela sur le compte du travail. Quant aux plaies de ses mains, il avait dû en nettoyer le sang avec sa langue. (Il avait pourtant pris soin de poser les doigts *entre* les griffes.) Mais quelle ne fut pas sa récompense ! Grâce à son élévation, et malgré le remblai du fossé, son regard put s'étendre cette fois jusqu'à près de huit milles du camp sur des buttes et sur des collines abondamment couvertes de mousse, de broussaille, d'herbe rousse et de plantes sauvages ; il aperçut même

quelques arbustes et deux ou trois buissons.

Il ne pouvait évidemment pas nommer des plantes ni les arbustes, et le ciel était toujours morne et gris de ce côté-là du camp, mais il admira la bouche ouverte tout ce qu'il put voir au delà du fossé et de la pente rousse. Comme le monde était beau !

Il lui fallut redescendre en vitesse de sa clôture — mais trop tard : le mal, déjà, germait en lui. Il commença dès lors à se souvenir de son enfance et d'un village à jamais perdu. Et il décida qu'un jour, il monterait encore plus haut, pour voir encore plus loin.

Il devint ainsi le travailleur modèle de cet établissement modèle. Le soir, à la cantine ou au dortoir, il se mêlait encore à ses compagnons, mais personne ne lui parlait plus.

Il s'efforçait parfois de leur décrire tout ce qu'il avait pu apercevoir de l'autre côté du fossé. Il tentait de leur faire imaginer, de leur faire admirer la beauté des plantes et des arbrisseaux, de leur faire contempler comme lui tous les mirages de l'horizon sous le vaste ciel gris du nord. Mais l'oeil vide, ennuyé, farouche, ils le regardaient sans comprendre et se moquaient de lui. Il grimpaît alors sur sa couchette et s'étendait sur le matelas de paille, les mains sous la nuque.

Il devint taciturne, renfermé. Son regard noir se perdait souvent dans l'espace infini des murs et des plafonds, mais il lui arrivait de brûler quelquefois de la même petite flamme obscure que celui de sa compagne de jadis, qu'il commençait pourtant à oublier. (Il regrettait souvent de ne pas savoir lire. Mais à quoi bon ? Il n'y avait plus aucun livre au camp.)

Un jour, quand il eut trente-cinq ans, la clôture atteignit vingt pieds.

Le soir venu, tandis que son gardien allait uriner à l'écart, il escalada aussi rapidement que possible soixante de ses quatre-vingts échelons. Cette fois, pour ne pas se blesser, il avait mis des gants et des bottes de cuir (soi-

disant pour le travail : c'était la seconde fois qu'il mentait). Il eut tout juste le temps de jeter un coup d'oeil par dessus la clôture ; cela suffit à l'éblouir.

Là-bas, au loin, à l'horizon, un soleil blafard mais bien réel se couchait derrière une immense forêt de bouleaux et de conifères qui s'étendait à perte de vue, jusqu'à plus de quarante milles du camp, de l'ouest au nord et du nord à l'est. C'était encore plus beau que la première fois !

Il entendit tousser. Le gardien revenait. Il dût redescendre en vitesse de son observatoire et sauter les derniers échelons. Il se fit une entorse à la cheville, ce qui l'obligea à mentir pour la troisième fois. Mais le mal fut définitif : c'est à partir de cette nuit-là, surtout, que mûrit en secret, fatalement, inexorablement, tout au fond de lui-même, le déplorable désir de s'évader.

*

Sa cellule individuelle est aujourd'hui l'une des plus confortables de ce camp modèle. Il a quarante-neuf ans ; son front se creuse et se dégarnit, ses tempes grisonnent, ses mains calleuses se couvrent de croûtes jaunâtres ; mais il est heureux : il sait qu'un jour, non satisfait d'admirer par dessus la clôture les beaux pays qui l'entourent, profitant d'une absence plus prolongée de son gardien, le coeur léger, il escaladera la clôture et l'enjambera. Il se retrouvera enfin de l'autre côté. Si le garde revient plus vite que prévu, qu'à cela ne tienne ! il sautera tout au creux du fossé : il est encore suffisamment vigoureux et agile pour le faire et pour escalader aussitôt la pente abrupte qui le séparera du haut du remblai. Et lorsqu'il sera parvenu là, nul coup de feu ne pourra plus jamais l'atteindre.

Pour l'instant, il est de plus en plus fier de la clôture qu'il érige de ses propres mains, librement, volontairement, du mieux qu'il peut, cependant que ses camarades moins privilégiés, les pauvres, doivent peiner à l'intérieur et s'épuiser en des travaux modestes, mornement ennuyeux, et tellement plus ingrats que le sien. Il lui arrive même d'en parler avec ostentation.

Et puis, parce qu'il n'a pas donné d'enfant, jadis, à sa compagne de deux nuits, il a eu la chance d'échapper à l'exécution définitive et au four crématoire où la direction convie à périodes fixes la plupart des parents de cette institution modèle. Il est de ceux qu'on laisse plutôt crever de leur belle mort, tout fin seuls dans leur coin, en vantant leur force, leur courage, leur indépendance, mais lui, il *sait* qu'il ne mourra pas comme les autres, qu'il ne mourra pas au camp : s'il lui faut mourir, ce sera très loin, près d'une rivière, en plein soleil. Mais il n'est pas sûr du tout qu'il lui faille mourir.

Le seul vrai malheur de sa vie, c'est de ne jamais pouvoir répondre à l'unique personne qui vienne le visiter de l'extérieur du camp. Les travailleurs modèles, en effet, ont le droit de recevoir une ou deux visites par année, le soir de leur anniversaire, à condition seulement que leurs visiteurs aient bénéficié du même traitement lorsqu'ils étaient eux-mêmes prisonniers. C'est ainsi que ce jour-là, chaque année, par le haut-parleur de sa cellule, il entend le gardien-chef l'appeler par son nom. Il entend quelquefois la voix sourde et un peu tremblante d'une femme qui demande à le voir. On répond à cette femme qu'il n'habite plus au camp.

Elle insiste. On lui fait croire qu'il est malade.

Il se met alors à crier, à frapper sur les murs, à leur donner des coups de pieds, il s'époumonne, il se brise les poings, la tête lui fend, mais les murs sont capitonnés et insonorisés, personne ne peut l'entendre, et la visiteuse finit toujours par s'en aller. Puis l'année passe... D'une visite à l'autre, la voix de l'inconnue se fait plus sourde. Mais elle revient toujours.

Cependant, la clôture s'élève. Elle aura bientôt plus de trente pieds de hauteur. Il pourra voir les vallées et les montagnes qui s'étendent au delà de la toundra, au delà des prairies, au delà des forêts de conifères et des arbustes qu'il aimerait tant pouvoir nommer. Il le sait désormais : *un jour, il s'évadera.*

*

Ainsi, jour après jour, mois après mois, il ajoutera à sa clôture une maille de plus, puis une maille encore. Il travaillera de plus en plus lentement, mais sa clôture finira par atteindre une hauteur de plus de trente pieds, de plus de cent vingt échelons. Et le premier jour de sa soixante-troisième année, on pourra enfin le féliciter du travail accompli et lui offrir une nouvelle fonction beaucoup plus facile et plus agréable que la précédente : celle de peindre un large secteur de sa clôture avec de la peinture d'aluminium ou d'argent. Il s'en teindra aussi la tête. Ce travail lui plaira ; il prendra quatorze ans pour le terminer.

Quand il aura atteint soixante-dix-sept ans, il aura bien mérité du camp et de sa haute direction et reçu l'accolade d'un quelconque sous-lieutenant, on pourra lui confier sa dernière tâche : celle de peindre en noir un tout petit coin de sa clôture, mesurant deux pieds de largeur par six de hauteur, comme une porte sur l'inconnu. Il acceptera cette corvée sans mot dire, mais il trompera de la sorte la confiance qu'on aura si longtemps mise en lui. Car il aura décidé, le traître, d'en profiter pour s'évader. Avec son application coutumière, il aura tout planifié, tout prévu dans le moindre détail.

Ce jour-là, il aura peint en noir le dernier fil de fer de la surface prescrite. Au cours du mois, il aura endormi la confiance de son vieux gardien : celui-ci le prendra encore pour un bon bourgeois, pour un sage, brave et excellent vieillard inoffensif et sans défense.

À midi, au moment de casser la croûte ensemble, le bon vieillard jettera à la figure de son gardien, à plein seau, tout le reste de sa peinture noire à laquelle il aura mélangé de la chaux vive et de l'acide sulfhydrique dérochés à l'atelier. Tandis que le gardien aveuglé, suffoqué, hurlera de douleur en se déchirant la peau du visage et en vomissant, le vieux prisonnier lui arrachera son fusil, lui fracassera la tête et lui défoncera le crâne, joyeusement, à coups de crosse de bois. Puis il reprendra souffle.

En s'agrippant avec peine aux fils de fer barbelé, il en escaladera lentement plus de cent échelons. Il s'arrêtera

de nouveau pour reprendre souffle.

Du haut de sa clôture, par delà l'immense forêt de conifères, par delà le feuillage à demi épanoui d'un bois d'érables encore plus lointain, il devinera à l'horizon les hauts toits bleus d'un village, les pommiers blancs qui les entoureront et les pentes vallonneses et verdoyantes d'une montagne voilée par la brume. Il verra s'élever au dessus des toits, comme dans les contes de fée, de lentes fumées roses qui seront aussitôt dispersées par le vent. Il sentira le soleil resplendir derrière lui, tout en haut, dans une éclaircie du ciel dont il verra l'azur pour la première fois.

Il se hâtera d'escalader les derniers échelons de la clôture ; à trente pieds du sol, il s'arrêtera et se retournera un instant pour contempler au loin, à quelque cinquante milles de là, les bâtiments, les baraques et les hautes cheminées du camp. Il s'apprêtera à redescendre de l'autre côté de la clôture, sans regarder le fossé, quand il verra surgir devant lui, la gueule écumante, baveuse, six dobermann retenus à grand peine par leurs trois gardiens.

Le vent s'élèvera soudain et l'écrasera contre la clôture. Il entendra gronder les chiens. Il regrettera de ne pas s'être évadé plus tôt, de ne pas avoir enjambé plus tôt cette clôture, quand elle était moins haute et qu'il était plus jeune et plus agile.

Les gardiens feront feu sur lui, des balles siffleront à travers la clôture, mais rien ne pourra plus l'atteindre.

Un coup de vent d'une extrême puissance l'arrachera soudain à la clôture, le fera tourbillonner dans l'espace au dessus du fossé et du remblai, — la bourrasque l'emportera aussitôt comme un cerf-volant par dessus les côteaux et les collines, par dessus les buissons et les bosquets, — elle lui fera survoler d'immenses forêts de sapins, de bouleaux et d'érables jusqu'aux bâtiments de ferme, jusqu'aux champs d'avoine, jusqu'aux maisons du village baignés depuis des siècles par le grand lac de son enfance, — et les tourbillons du vent le soulèveront au dessus des toits en pente, au dessus des vagues moutonnantes du lac, au dessus des montagnes et de leurs plus

hauts arbres, — et la tempête le portera ainsi comme un oiseau affolé jusqu'aux nuages où nous le verrons disparaître en traînant à sa suite de longues banderoles en spirales tressées de fils de fer et d'argent, et nous verrons bientôt la clôture se dérouler interminablement derrière lui et disparaître à son tour au plus profond des nuages, aspirée par l'ouragan, cependant que des rafales de coups de feu éclateront au loin dans la cour ouverte de la prison modèle et que des hurlements de joie rempliront l'espace et parviendront ainsi jusqu'à nous.

Alors, si tu veux bien, nous cesserons de graver des paroles inutiles sur l'écorce déjà blessées des bouleaux. Nous quitterons notre chalet d'hiver enfoui au fond des bois. Nous pourrons sortir de cette forêt que nous aimons trop; nous pourrons retrouver la route. Nous pourrons regarder la terre et les feuilles trempées sous nos pieds. Nous marcherons d'un pas rapide, droit devant nous, dans la lumière du soleil de midi, en direction de ces vergers en fleurs où nous pourrons précéder, pour les accueillir, tous les évadés volontaires de la cité modèle, tous ceux qui auront pu, comme nous, s'échapper de leur vivant.

Puis nous partirons tous ensemble à la recherche du village entrevu, à la découverte de son lac, de ses fermes, de ses fumées, de ses bêtes, de ses rues, de ses places, de ses fontaines, de ses maisons, de leurs toits, de leurs portes, de leurs fenêtres, et de tous ses jardins abandonnés du rêve et du réveil, du dernier soir et du premier matin.

16-17 novembre 1973

P.S. 11/77

Novembre '73: trois ans après; trois ans avant. Même dans les camps les mieux entretenus, il arrive qu'on aime faire chanter la lime et les ciseaux sur les mailles des clôtures (au milieu des aboiements) et qu'on préfère se découper des portes plutôt que s'envoler Dieu-sait-où!

Gabriel Gagnon

Loin comme l'Angleterre

Partir pour l'Angleterre le 17 novembre 1976, encore sous le choc de la soirée du 15, m'apparaissait comme un exil au moment où il allait enfin se passer quelque chose après les dernières déprimantes années du régime Bourassa. C'est pourtant aux perplexités québécoises que m'ont renvoyé les problèmes d'une société en proie plus que les autres à la crise du capitalisme et de la social-démocratie. De retour au pays et à Possibles cet automne, je sens le besoin de faire le point sur cette expérience.

UNE SORTIE DE SOUVERAINETÉ ASSOCIATION : LA DÉVOLUTION.

On ne parlait pas des Anglais en Grande-Bretagne mais surtout des Irlandais du Nord, des Gallois et des Écossais, tous à la recherche d'une certaine autonomie et dont les derniers risquent de conquérir l'indépendance avant même les Québécois.

Mais, étrange paradoxe, dans ces régions dominées, la montée séparatiste ne s'appuie pas sur de fortes traditions culturelles et linguistiques, l'anglicisation ayant partout presque terminé son oeuvre, sauf peut-être dans le cas du Pays de Galles. À première vue, d'ailleurs, les différences entre l'Angleterre et ses provinces intégrées ne semblent pas dépasser beaucoup celles qu'on peut observer ici entre Terre-Neuve, la Saskatchewan et la Colombie-Britannique.

Oublions pour le moment l'Irlande où les Protestants veulent l'indépendance pour mieux brimer la minorité catholique; oublions aussi le Pays de Galles où la pauvreté nuit au mouvement indépendantiste.

C'est surtout l'Écosse qui m'a intéressé, où la découverte du pétrole en Mer du Nord accélère de beaucoup le mouvement vers la souveraineté. Il s'agit en effet d'un indépendantisme de riches, un peu comme si l'Alberta décidait de se séparer pour mieux profiter de

son pétrole. Cette indépendance, elle risque pourtant de se faire sans soulever la hargne et la grogne que le même processus amène ici.

Le Parti Nationaliste Écossais (SNP) disposait déjà de 31% des voix dans sa région aux élections nationales d'octobre 1974. C'est à peu près ce que le PQ avait obtenu ici en 1973. Mais, contrairement au P.Q., le SNP ne se place ni à droite ni à gauche de l'échiquier politique britannique actuel, peut-être en dehors ou au delà. Il combat en effet à la fois les conservateurs mal implantés au nord du mur d'Hadrien mais surtout les travaillistes dont l'Écosse constitue un bastion historique. Ceci permet au SNP de chercher les solutions originales permises à ceux qui ont déjà assez goûté aux avatars de la social-démocratie pour en connaître les limites.

Autre paradoxe, le fait qu'il n'existe aucun organisme électif spécifiquement écossais, au dessus de vastes conseils de comté sans pouvoir réel, renforce la cause des Nationalistes qui ont dû choisir comme principal champ de bataille un parlement britannique où, du fait de l'infime majorité travailliste, ils détiennent souvent la balance du pouvoir. Cette situation a amené le gouvernement à inventer l'année dernière une politique dite de *dévolution* qui accorderait aux Écossais et aux Gallois des assemblées élues qui n'auraient cependant pas de pouvoirs propres de taxation. Les travaillistes espèrent ainsi enrayer la montée nationaliste qui risque de saper leur base électorale dans ces deux régions, les rejetant définitivement dans l'opposition au sein d'une Grande Bretagne réduite à l'Angleterre conservatrice.

Les travaillistes n'ont pas encore réussi à faire passer leur loi de dévolution: elle ne satisfaisait ni les nationalistes écossais ni certains travaillistes centralisateurs. Le projet reviendra cet automne mais son avenir n'est pas plus assuré, les partenaires libéraux du gouvernement voulant régionaliser aussi l'Angleterre, ce qui pose encore plus de problèmes.

Si la situation ne change pas, il est très probable que les nationalistes obtiennent la majorité de sièges écossais aux élections nationales de 1978, amorçant ainsi le

processus d'accès à l'indépendance.

Pourquoi cette éventualité est-elle envisagée là-bas calmement et sans émotivité? Serait-ce que l'Angleterre n'aurait pas d'objection à s'associer à l'Écosse, le pétrole aidant? Serait-ce que ce qui se conçoit bien entre anglophones ne peut s'appliquer à des latins francophones? À moins que Trudeau, Lalonde et Chrétien soient plus Rhodésiens que Ian Smith, le sénateur Forsey ou Madame Thatcher.

Pourquoi le mouvement indépendantiste n'a-t-il pas songé ici, comme Irlandais, Gallois et Écossais l'ont fait à tour de rôle au cours de l'histoire britannique, à essayer d'investir un parlement fédéral ou détenir la balance du pouvoir pourrait faire avancer plus la cause de la souveraineté association que les engueulades à longue distance entre partenaires qui refusent de partager le même champ de bataille?

VERS LA DÉMOCRATIE INDUSTRIELLE : LE RAPPORT BULLOCK.

À peine sorti du dossier Tricofil, l'effervescence soulevée en janvier par la présentation au Parlement britannique du rapport de Lord Bullock sur la démocratie industrielle me confirme dans l'hypothèse que nous ne sommes pas les seuls à chercher la voie de cette révolution sociale, potentiellement aussi importante que le suffrage universel au siècle dernier selon les auteurs du Rapport.

La Commission Bullock était composée de représentants des syndicats et du patronat et d'un tiers d'universitaires et de fonctionnaires : la majorité de ses membres, à l'exception des représentants du patronat, se sont entendus pour suggérer l'extension à la Grande-Bretagne, dans toutes les entreprises privées employant plus de 2000 travailleurs (environ 1800 regroupant près de 7 millions de personnes), des structures de cogestion ouvrière déjà implantées en Allemagne et dans les pays scandinaves.

Une des grandes objections de la gauche à ce rapport consiste à dire qu'il ne suffit pas de placer des travailleurs

sur les conseils d'administration des entreprises (il s'agirait ici d'un nombre égal de représentants des actionnaires et des travailleurs plus un nombre impair de personnalités désignées conjointement par les deux premiers groupes) pour leur donner l'influence prépondérante sur leurs politiques qui ne pourrait venir que de structures décisionnelles paritaires instituées à tous les niveaux, de la base au sommet. Il faut dire qu'en Grande-Bretagne les « shop stewards » (délégués d'atelier), très contestataires, jouent un rôle particulièrement dynamique, allant fréquemment à l'encontre des décisions des bureaucraties syndicales. La cogestion au sommet ne pourrait-elle pas servir d'éteignoir aux initiatives de cette base ouvrière ?

Alors qu'en Allemagne, la gestion des entreprises est confiée à deux organismes principaux, le conseil de surveillance où la moitié des sièges appartient aux travailleurs et le conseil d'administration qui est le seul fait des « managers » professionnels, le Rapport Bullock opte pour un organisme unique puisque, selon lui, la structure à deux niveaux risquerait de rendre purement symbolique la représentation ouvrière. Le rapport minoritaire des trois représentants patronaux choisit la solution allemande ; à leur avis, un conseil d'administration unique obligerait les travailleurs à trop s'impliquer dans les détails de la gestion des entreprises, au détriment de l'efficacité et de la rapidité.

Les plus grandes objections soulevées par le rapport concernent cependant les modalités prévues pour la désignation des délégués ouvriers aux nouveaux conseils d'administration. Les travailleurs de chaque entreprise concernée devront se prononcer majoritairement sur l'opportunité d'y appliquer le schème Bullock : il ne s'agira donc pas d'une loi contraignante pour tous comme en Allemagne ou en Suède. Une fois la décision de principe prise, ce sont les syndicats de l'entreprise qui désignent eux-mêmes les représentants ouvriers. On a vu là un accroc à la démocratie, même si 70% des travailleurs appartenant à des entreprises de plus de 2000 employés sont syndiqués. N'aurait-il pas été préférable de laisser l'ensemble des travailleurs décider eux-mêmes par élection de l'identité de leurs représentants, syndiqués ou non ?

Soulignons enfin que le Rapport Bullock suggère l'extension de son schéma aux filiales des sociétés transnationales, qu'il propose un vaste plan de formation des gestionnaires ouvriers aux frais de l'État mais qu'il ne discute pas du tout des secteurs public et para-public, qui ne faisaient pas partie de son mandat. Croit-on encore en Angleterre que nationalisation équivaut à pouvoir ouvrier ?

Encore ici, la faiblesse actuelle du parti travailliste n'a pas permis l'adoption des recommandations du rapport, qui ne font d'ailleurs pas l'unanimité au sein même du mouvement syndical. Il n'est même pas certain qu'il soit soumis au parlement avant les élections de 1978. La crise économique non encore résorbée oblige la social-démocratie anglaise à plus de conservatisme que ses adversaires qui arborent carrément cette étiquette.

Pourquoi ici le NPD, le PQ et les centrales ouvrières n'ont-ils encore jamais abordé sérieusement le problème de la démocratie industrielle ? Il s'agit pourtant de la seule grande innovation que la social-démocratie européenne ait encore à proposer. Serions-nous déjà entrés dans l'ère de l'autogestion ? ou aurions-nous plutôt peur des capitalistes américains qui toléreraient difficilement une telle initiative de la part des Québécois ? Les conflits actuels au Soleil et à La Presse s'orientent cependant dans ce sens et devraient fournir matière aux réflexions du premier ministre Lévesque qui affirmait récemment s'intéresser à la question.

LE TRAVAILLISME A-T-IL UN AVENIR ?

L'an dernier, l'accélération de la crise économique suivie de l'intervention du Fonds Monétaire International, du blocage des salaires et de la stagnation du niveau de vie, amenait les travaillistes à s'interroger davantage sur l'avenir de leur parti et de la social-démocratie face aux problèmes du capitalisme mondial. La situation précaire du parti comme la retenue britannique rendent cependant le débat plus feutré qu'ailleurs.

Depuis la dernière guerre, les travaillistes ont gouverné à droite, revenant généralement à gauche

lorsqu'ils se retrouvaient dans l'opposition. Le parti a quand même toujours toléré dans son sein, avec plus ou moins de tiraillements, une aile gauche importante regroupée autour d'Aneurin Bevan, de Michael Foot et maintenant de Tony Benn. Cette gauche s'est manifestée de façon spectaculaire en s'opposant à la majorité du parti sur l'armement nucléaire autour des années soixante puis sur l'entrée de la Grande-Bretagne au Marché Commun lors du référendum de 1975. Elle domine actuellement l'exécutif du parti travailliste, obligeant ainsi le gouvernement à tenir compte de ses idées. Acceptant une certaine inspiration marxiste venue du continent, cette gauche n'est pour le moment pas très innovatrice puisqu'elle se contente de défendre les acquis de la politique sociale et de prôner une extension des nationalisations et un contrôle des importations. Elle s'oppose aussi aux élections à l'Assemblée européenne. C'est bien peu pour résoudre la crise des sociétés occidentales. Seule une cure d'opposition, moins probable avec l'atténuation de la récession cet automne, pourrait amener les travaillistes à des révisions plus fondamentales.

La confrontation constante entre le parti et le gouvernement constitue cependant un facteur de dynamisme incontestable, si on la compare à la soumission actuelle du PQ face au gouvernement Lévesque, semblable à celle de la Fédération libérale à Lesage en 1960. Y a-t-il au PQ une vraie gauche, autre que celle regroupée autour d'indépendantistes irréductibles comme Bourgault? Si elle existe, qu'attend-elle pour se manifester autrement qu'en organisant un référendum qui, à lui seul, risque de ne pas nous avancer beaucoup.

LA VIE QUOTIDIENNE

Apprécier la vie quotidienne d'un pays où l'on séjourne moins d'un an est affaire essentiellement subjective, souvent aussi liée à nos humeurs et à nos amours qu'à la réalité ambiante. C'est surtout d'Oxford, ville universitaire et industrielle de 100,000 habitants, que j'ai vu l'Angleterre: mais aussi de Londres, de Brighton, de Birmingham et de bien d'autres lieux.

Malgré l'obstacle d'une langue que je possède mal, je m'y suis senti à l'aise, souvent plus qu'en France, même si j'avais très peu fréquenté Westmount, Toronto et New-York ces dernières années. Moins qu'ailleurs les relations quotidiennes y semblent empreintes d'agressivité: la gentillesse et le souci des autres, superficiels peut-être, s'y allient à une certaine nonchalance surtout aux heures du thé. Des enquêtes récentes ne montrent-elles pas qu'après avoir été les plus riches de l'Europe, les Britanniques accordent maintenant plus d'importance à la stabilité de l'emploi qu'aux heures supplémentaires, à la qualité de la vie qu'à l'argent. Par rapport au Québec, médecins et professeurs d'université, pour prendre des exemples, gagnent relativement peu (rarement plus de \$15,000. par année) sans vraiment sembler s'en porter plus mal. Pour tous, les heures de travail sont plus courtes qu'ailleurs, les jours de congé nombreux. L'absentéisme ouvrier est important et la productivité faible mais seuls les patrons semblent s'en soucier vraiment. Une ombre au tableau: un certain racisme mais contrôlé par une législation sévère.

Dans les principales rues d'Oxford, des couloirs spéciaux sont réservés aux autobus et aux cyclistes qui, de 7 à 77 ans, semblent toujours plus nombreux que les automobilistes (il est vrai qu'il n'y a eu que trois ou quatre jours de neige l'hiver dernier). De grands parkings aux principales entrées de la ville sont reliés au centre par un service rapide d'autobus. Une ceinture verte de parcs, de rivières et de terrains de sport entoure complètement la cité, à dix minutes de marche au plus de chaque maison. On retrouve ce modèle urbain dans beaucoup de villes anglaises et même dans certains quartiers de Londres où le « smog » et la pollution de la Tamise semblent définitivement éliminés.

À l'Université, une certaine gratuité intellectuelle dans l'enseignement et la recherche, qu'à Montréal on imagine souvent disparue depuis le Moyen Age, fascine et surprend. Les cours et séminaires des professeurs sont fréquentés par des étudiants pour lesquels ils ne sont généralement ni crédités ni sanctionnés par des examens et par des collègues animés surtout par la curiosité intellectuelle. Un groupe de trente étudiants apparaît là

bas énorme. Grâce aux collègues qui composent l'université et comportent tous salle à manger collective et « common room », professeurs et étudiants se côtoient quotidiennement ailleurs que dans d'immenses cafétérias ou le long de corridors aveugles : ils parlent parfois de la pluie mais aussi de la science, de la vie et du reste. Système élitiste, peut-être ? Intellectuellement, sûrement ; économiquement, beaucoup moins qu'avant. La majorité des universités anglaises se rapprochent d'ailleurs de ce modèle ce qui confirme que la « multiversité » bureaucratique et individualiste qu'on nous a imposée ici n'est peut-être pas la seule compatible avec l'éducation de masse.

Voilà donc quelques-uns des possibles qu'une vieille société post-industrielle appauvrie propose encore à notre effervescence ou à notre résignation.

*Laurence Ramsay**

Fer et titane : un mythe et des poussières

DES SAVANES, DES CANARDS ET DES HOMMES SAUVAGES

Il y a des trous jusqu'à une profondeur de 300 pieds, selon des sondages effectués, dans les savanes du pays d'en haut de Havre St-Pierre, depuis que la compagnie minière « Quebec Iron & Titanium » y exploite les 100 millions de tonnes du gisement d'ilménite (minerai contenant 82% d'oxydes de fer et de titane combinés) qui lui a été concédé dans la région du Lac Allard.

Il paraît qu'il y a encore des canards sauvages au Chenail du Moine, sur les battures de Sorel et de Tracy, à l'automne. Il faut que les canards aient la vie aussi dure que des fourmis, des rats ou des hommes, pour pouvoir encore fréquenter ces parages-là. Entre autres pollueurs, la compagnie métallurgique « Fer et Titane » (alias « Quebec Iron & Titanium ») de Tracy déverse dans le fleuve, au dire du président du syndicat, environ 600,000 tonnes de rebut de minerai et de produits chimiques divers. Mais l'Hydro, nationale et québécoise à 100%, vient de se débarrasser presque d'un coup, dans le même fleuve, des 175,000 tonnes d'ammoniaque utilisées pour refroidir d'urgence son réacteur nucléaire de Gentilly qui avait failli !

De fer et titane, il y a 10 ans, Vigneault nous chantait la « promesse du plus brillant avenir ». « Les petits vieux silencieux » sont partis : ce fut tout !

Il est douteux que les Montagnais de Moisie et de Malioténam fassent encore les 300 milles de chemin de fer, de Sept-Îles à Noble Lake, se laissant glisser du train dans les savanes et n'apportant avec eux que de la farine,

* L'auteur est travailleur intellectuel artisan du canton d'Irlande-Sud ; il est présentement agent de recherche pour l'UQT-R.

du suif, du sel, du thé et du sucre, pour aller chasser le caribou. C'est comme la banique de Madame Volland, cuite sous la cendre brûlante dans le sable gris de la baie de Sept-Îles : il n'y en a plus ! Mais on a « les corroyeurs et les hauts-fourneaux, la dynamite et les dynamos » ... — Et on a bien « miné, tracé, passé, creusé, coupé, cassé » ...

FER ET TIANE, oui ! rien qu'une chanson composée pour un congrès oublié de la C.S.N. en 1968 mais que l'on écoutait pour la première fois avec ferveur, Pierre Vadeboncoeur, André l'Heureux et quelques autres, là, au 1001, St-Denis. Dix ans après, on croit moins à cette forme-là de progrès ; et on croit peut-être un peu plus aux sapins, aux animaux, aux rivières, aux p'tits vieux, au pays et aux hommes. Mais le temps presse à nouveau ...

DÉVELOPPEMENT : STRESS ET CANCER

Le pays est malade. Et les Québécois, selon le ministère canadien de la santé nationale et du bien-être social, sont, parmi les peuples de la terre, l'un de ceux dont la forme physique et la santé sont les plus déficientes. Comme l'a écrit Yannik Villedieu dans son bon livre *Demain la santé* : « Les maladies cardiovasculaires, les cancers et les accidents — autrement dit notre civilisation du stress, de la pollution et de la vitesse — expliquent 4 décès sur 5 ». Il ajoute que les grosses structures gouvernementales, les techniques médicales sans cesse plus poussées et les milliards investis dans la santé depuis une quinzaine d'années n'ont pas réussi à améliorer l'état de santé de la population. En ce qui touche au cancer seulement, les chiffres avancés par le journaliste de *Québec-Science* sont corroborés et même amplifiés, pour les pays industrialisés, par le docteur Richard Doll, un épidémiologiste mondialement reconnu, et par le « National Cancer Institute » américain : pour le premier, 80% et pour le second, 90% des cancers humains sont causés par des facteurs de l'environnement où l'on vit. Si on se préoccupe de ceci sérieusement, il faut remonter aux causes. Ici, ce qui apparaît alors malsain et néfaste, c'est le type même de développement industriel et urbain global, comme le mode de civilisation qui l'accompagne, que nous avons adoptés au Québec, surtout depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. 1949, tout autant que 1960, 1970 et 1976, est une

année fatidique dans l'histoire du pays. L'homo quebecensis standard des statistiques et son aire d'habitation se dégradent depuis une pleine génération. Ça c'est produit d'abord tout doucement, puis ça s'est accéléré et c'est devenu un galop depuis cette année-là, 1967, où on a osé pour la première fois s'exposer au monde. Des groupes humains, des spécialistes et des chercheurs se sont éveillés à certaines facettes de ce phénomène et ils ont tenté d'y remédier. Mais ces connaissances nouvellement acquises et les quelques interventions timidement tentées demeurent à ce jour très parcellaires et guère efficaces en pratique. C'est seulement par rapport à quelques maladies industrielles, plus dramatiques et plus coûteuses, que cet effort commence à être concerté et de quelque profondeur.

En effet, les travailleurs québécois du primaire, mais encore plus ceux du début du secondaire, qui, comme les ouvriers des fonderies, opèrent les premières transformations des matières brutes extraites du sol, sont au point maximum d'impact du stress, de la pollution et de la vitesse qui caractérisent négativement notre civilisation présente. Ils vivent également ces conditions sous tous leurs aspects à la fois : physiques et biologiques, mentaux, sociaux, économiques, culturels et politiques. Leur travail est dur et dangereux. Une sélection naturelle brutale s'opère là. Il semble que la société va en assumer maintenant une partie — les conséquences — c'est-à-dire payer comme d'habitude pour les pots cassés. Mais on pourrait faire en sorte qu'il n'y ait plus de sélection, plus de risque.

COMME AU CHILI, COMME À L'ARMÉE

En juillet 1977, la chanson de Gilles toujours en tête, je visitais l'usine occupée de « Fer et Titane » en compagnie du président du syndicat, M. Gilles Lamoureux. Les plus gros Caterpillar de la flotte de la compagnie bloquaient toutes les issues du terrain de l'usine ; il y avait à l'entrée principale un poste de garde et de contrôle du syndicat, en communication-radio avec des patrouilles mobiles surveillant les lieux 24 heures sur 24 ; les principaux systèmes d'entretien et de sécurité des appareils étaient en état de fonctionnement ; l'immense bâtisse noire de la fonderie ronflait et vibrait sourdement comme quelque cargo en partance ; en ce moment, l'ingénieur de

la Fédération de la Métallurgie (CSN) et des comités de travailleurs faisaient l'inventaire des équipements et des lieux insalubres et dangereux, tout en effectuant les réparations d'urgence qu'ils pouvaient réaliser avec les moyens du bord ... Tout ceci était très bien organisé. Et la pluie grise qui tombait sur les tas de scories sales dans la cour en arrière, au bord de l'eau, rappelait soudainement le Chili bien-aimé de Neruda et d'Allende. C'était une belle occupation, différente des autres. Pour la première fois au Québec, des travailleurs occupaient leur usine, ayant comme premier objectif de garantir leur sécurité et de protéger leur santé. D'ordinaire, ces buts sont rapidement troqués, à la première ronde de négociations, contre des avantages salariaux, d'ancienneté ou de sécurité d'emploi, et ils n'ont plus qu'une importance secondaire, au mieux, lorsque la convention est enfin signée.

En temps normal, l'usine « Fer et Titane » compte en moyenne 1,600 employés : 1,100 sont ouvriers à l'usine et dans la cour, les 500 autres travaillent dans les laboratoires et les bureaux. C'est la plus grosse fonderie du Québec ; la deuxième industrie de la région, suivant de près « Marine » de Sorel.

Au début, 1949, c'était une sorte d'expérience pour la « Kennecott Cooper Mine », principale actionnaire de « Fer et Titane du Québec ». Elle s'avéra très rapidement rentable et la fonderie fut agrandie du dedans, au fur et à mesure des besoins de production. Ces agrandissements successifs et non planifiés expliquent en bonne partie l'absence remarquée de « design » et d'aménagement industriel. Il s'ensuit des risques sérieux pour la sécurité et certains services essentiels ne peuvent être créés, ou développés, faute d'espace. Par exemple, les wagons de scories illustrés au schéma doivent circuler dans un passage très étroit et le conducteur du train ne jouit que d'une vision très limitée devant lui. Un homme fut heurté à mort, de dos, l'an dernier : il n'avait pas entendu le signal sonore annonçant le passage des wagons — le bruit à cet endroit, lorsque l'usine est en pleine opération, est de 104 à 108 décibels, alors que la norme maximale est de 90 décibels. De même, le convoyeur principal (pont roulant dans le schéma) a une capacité de 90 tonnes, qui est

souvent dépassée en pratique m'a-t-on dit. Une fois, une poche de coulée de fonte est tombée, tuant des contre-maitres. Enfin, la seule salle de récupération de toute l'usine est réservée aux opérateurs de coulée qui, dans une chaleur de 175° F à 180° F l'été, font 8 coulées, qui durent environ trois-quart d'heure chacune, en 12 heures de travail, au fours électriques à arc. Cette salle n'a que 20' - 20' environ. C'est un espace nu, hormis une table à cartes et quelques chaises, sans service, ni équipement. C'est aux fours d'habitude que sont affectés les nouveaux employés. Là, dit M. Lamoureux, « ils les gardent longtemps » ! — Il y a 9 fours. À chacun de ces endroits, le 28 janvier 1976 et le 3 mars 1976, les « Services de protection de l'environnement du Québec » prélevaient de 2 à 3 échantillonnages de poussière à la demande de la « Commission des accidents du travail ». D'après les résultats de cette enquête, la poussière totale en suspension dans les 19 points d'échantillonnage aux fours variait de 4.59 à 28.0mg/m³. Or la limite ou T.L.V. (« Threshold Limit Values ») acceptée comme norme industrielle pour la poussière totale se situe entre 3.75 et 5.0mg/m³. Il y avait également excès du taux de monoxyde de carbone, à un four au moins qui était en ce moment en opération : 65 p.p.m. pour un prélèvement d'une durée de 15 minutes, alors que la limite permise est de 50 p.p.m. pour une exposition de 8 heures. En plus de constater « qu'il y avait une multitude de sources d'émission de contaminants », les techniciens gouvernementaux notaient qu'à cela s'ajoutait « la remise en suspension dans l'air de la poussière déposée » par les ventilateurs portatifs, les portes de garage et les fenêtres ouvertes. Par contre, la concentration de silice libre dans la poussière, cause de silicose, ne put être mesurée.

Faisant l'inventaire de la pollution rencontrée dans ce milieu de travail, lors d'une visite qu'il y effectuait le 3 mars 1977, le docteur Michel Vézina, chef du Département de santé communautaire de l'Hôpital St-Joseph de Rimouski, rangeait les agents agresseurs dans l'ordre suivant :

- 1° *les poussières et les fumées*, abondantes et importantes accompagnant le transfert et la chute du minerai, les opérations de coulée de fonte ou

- de scorie, l'injection et le moulage de la fonte ;
- 2° le bruit pouvant dépasser 90 décibels ;
- 3° les gaz toxiques : CO, H₂S et SO₂, rencontrés principalement dans la fonderie et aux fours de séchage du charbon et du minerai.

Pour pouvoir travailler et être embauché dans ce milieu, comme à l'armée, il faut être en parfaite santé au départ. L'examen de pré-embauchage effectué par la compagnie comprend un questionnaire de santé détaillé, un examen physique complet, un examen d'urine et des tests sanguins, une radiographie pulmonaire, une audiométrie (examen de l'audition), une orthométrie (examen de la vue), un électrocardiogramme (pour les personnes âgées de plus de 40 ans) et des tests de fonction respiratoire, selon le rapport du docteur Vézina déjà cité. Un homme arrive généralement jeune : 40.5% des ouvriers ont moins de 30 ans. Au début, il est d'ordinaire affecté aux fours. Là, commence la sélection. Seuls les plus forts réussiront à s'adapter aux conditions de travail et à persister. Avec le temps, comme le note Muriel Garon-Audy, sociologue du travail qui a consacré une étude sur la santé des travailleurs de « Fer et Titane » en juin 1976, les symptômes de malaise et de maladie diminuent du tiers : « Il semble qu'on s'endurcisse ... on n'est pas en meilleure santé, mais on sent moins les effets de mauvaises conditions ou on arrive à mieux vivre avec ses poisons : on est tout autant menacé, mais on s'en rend moins compte, ou on résiste mieux », écrit-elle. Et, n'étant pas encore « adaptés », ce sont évidemment les plus jeunes qui sont le plus touchés. Plus du tiers des travailleurs de moins de 30 ans souffrent des symptômes suivants :

• goût métallique dans la bouche	— 51.7%
• soif excessive	— 50.9%
• nez bouché	— 49.4%
• transpiration excessive	— 45.0%
• étourdissements	— 33.3%

« Tout symptôme doit être vu dans son contexte », certes, comme l'affirme le docteur Francine Hébert, citée par Muriel Garon-Audy. Ainsi les symptômes qui précèdent peuvent être rattachés soit à la *fatigue nerveu-*

se, réaction globale de l'individu au stress de l'environnement — transpiration excessive, étourdissements; à des *maladies du métabolisme*, en général ou par intoxication — soit excessive, transpiration excessive; et à des *maladies pulmonaires*, allant des infections des voies respiratoires supérieures au cancer des poumons — nez bouché, transpiration excessive. Mais ceci ne représente qu'une partie seulement des travailleurs, des postes de travail, des symptômes et des maladies qui y sont reliées.

UNE « QUESTION DE SOUFFLE ET DE VIE » (Muriel Garon-Audy)

Il y a une génération, quand le Québec s'est industrialisé, on ignorait ces choses, ou, quand on les connaissait, on préférait les garder sous silence. Dans ce temps-là, il faut dire qu'un bûcheron (qui était aussi souvent cultivateur et parfois même pêcheur, comme en Gaspésie) était considéré comme « fini » à 35 ans. Alors, comme le disait Michel Chartrand lors d'une conférence sur les maladies industrielles à Trois-Rivières: « Quand le père frappait une job, il ne demandait pas: Combien ça paie? Comment d'heures? Et c'est-y propre icitte? » — Maintenant on pose ces questions et on commence aussi à en connaître les réponses.

Globalement, les conditions de travail rencontrées par l'ouvrier tout au long de son adaptation, des fours aux autres secteurs, pour terminer dans la « maintenance », paraissent entraîner d'abord des troubles aux yeux, aux oreilles et à la peau. Ces derniers seraient surtout causés par le graphite qui est mélangé au métal, ou qui est présent dans les électrodes de 600 Volts des fours électriques à arc (lesquels sont changés à la main une fois par jour), ou qui circule à l'état de poussière dans l'air ambiant.

Ces premiers dérangements sont suivis, par ordre d'importance, de divers symptômes reliés à des intoxications: symptômes de maladies pulmonaires, des fibres nerveuses et du métabolisme. Viennent enfin les symptômes d'affections digestives reliés au stress, d'anémie et certains indices de troubles cardiaques qui affectent en tout premier lieu les travailleurs des fours.

D'autre part, les accidents de travail y sont aussi très nombreux : 20% des ouvriers des fours ont subi au moins un accident sérieux et 25% de l'ensemble des travailleurs disent avoir souffert de blessures ou de malaises causés par un équipement de sécurité inadéquat ou mal ajusté. Il peut s'agir de blessures aux yeux (de 38% à 42% de l'ensemble des blessures à fer et scorie, à l'entretien et aux fours) ; au nez, aux oreilles, à la bouche et à la tête (de 4% à 21% de l'ensemble des blessures à fer et scories et aux fours) ; aux muscles des bras, aux mains et aux jambes (de 10% à 31% de l'ensemble des blessures à l'entretien, à fer et scories et aux fours), aux doigts (de 15% à 43% de l'ensemble des blessures dans la cour, au laboratoire, à fer et scories, à l'enrichissement et aux fours). La relation entre un mauvais état de santé et les accidents de travail y est de plus très forte. Comme le conclut le rapport de Muriel Garon-Audy dont ces chiffres sont extraits : « ... le travailleur est pris dans une sorte de cercle vicieux où les désavantages se multiplient les uns les autres. Les conditions insalubres amènent le développement de toute une série de symptômes de maladie plus ou moins graves. Or les individus les plus touchés sont ainsi affaiblis dans leur organisme et sont aussi plus souvent victimes d'accidents. Le sens de la relation serait évidemment à établir. De toute façon, il est clair que leur degré de vulnérabilité ne fait que croître ».

De 1949 au milieu de 1976, il n'y avait en permanence à « Fer et Titane » qu'un seul médecin de jour, une infirmière en poste de 4 heures à 8 heures, et un infirmier la nuit. En 1976 seulement, il y eut 1,012 cas de premiers soins à la clinique, ceci pour un personnel total de 1,600 environ. Cette situation ne pouvait pas durer. Elle explosa lorsque, à la suite de plaintes, on soumit 10 travailleurs à des tests approfondis : 8 d'entre eux avaient la silicose ! les événements se précipitèrent alors : la compagnie mit d'abord sur pied une clinique médicale maintenant composée de 8 médecins, 4 infirmières de jour et 1 infirmière de nuit, ayant à leur disposition différentes salles d'examen et les appareils appropriés ; en juillet 1976, elle demandait également à « Envirobec Inc. », une firme de consultants en environnement industriel constituée de professeurs de l'Université Laval, de

faire une étude complète et détaillée sur l'hygiène industrielle à son usine et de proposer les correctifs nécessaires ; le 12 novembre 1976, une entente était signée avec le ministère des Affaires sociales pour qu'une recherche épidémiologique scientifique soit faite pour établir le bilan de santé de tous les employés syndiqués ; puis le « lock-out » de l'usine était décrété par la direction le 2 juin 1977 et l'occupation commençait au même moment, à 4 heures du matin. Depuis, comme on sait, une nouvelle convention collective fut signée. Mais, ses droits à la vie, à la santé et à la sécurité, cela se négocie mal, de la façon que les conventions sont faites. Ce sont des questions globales, communautaires et de vie quotidienne qu'il est difficile de diviser en parties et de négocier pièce par pièce. Puis, qu'arrive-t-il durant tout le temps qui se passe entre les conventions ? et pour les travailleurs qui n'ont même pas de contrat de travail ?

LA SANTÉ DES GROS ET DES PETITS

A « Fer et Titane », il y a : un syndicat très fort, bien documenté et organisé ; deux des multinationales les plus puissantes au monde. Cette conjoncture est particulière. Les gains minimaux acquis ici, à la suite d'une grève longue et dure, sont loin d'être garantis pour l'ensemble des travailleurs des fonderies québécoises.

« Fer et Titane » ou « Quebec Iron & Titanium », c'est un consortium possédé, selon *Moody*, à 67% par la « Kennecott Copper Mine » de New-York, à 33% par la « New Jersey Zinc », laquelle est une filiale à part entière de la « Gulf & Western Industries », également de New-York. En 1972, selon la même source, « Fer et Titane » a traité 2,016,500 tonnes de minerai pour une production de 572,800 tonnes de fer et 821,800 tonnes de scories de titane. Mais ceci, bien qu'important à notre échelle, n'est qu'une partie des opérations des deux compagnies-mères. Selon *Moody* et *Fortune*, ces deux multinationales ressemblent à ceci :

KENNECOTT GULF & WESTERN INDUSTRIES

Rang dans le monde - 1976	257	57
- 1975	234	69
Valeur des ventes (1976)	\$ 956,265,000	\$3,395,596,000
Valeur de l'actif (1976)	\$2,308,846,000	\$3,480,304,000
Rang dans le monde selon l'actif	65	44
Profit net (1976)	\$ 8,803,000	\$ 200,169,000
Rang dans le monde selon le profit	445	45
Nombre moyen d'employés (1976)	16,200	110,000
Rang dans le monde selon le nombre d'employés	243	19
Taux de croissance 1966-1976 (rendement des actions)	23.2%	16.31%
Rang dans le monde pour le même secteur industriel	17	2

Si on veut parler de multinationales, en voici des vraies ! Ayant l'expérience et des moyens financiers, technologiques et de gestion amplement suffisants et raffinés pour réaliser leurs politiques, ces firmes peuvent facilement établir un régime de santé et de sécurité plus adéquat dans leurs usines et leurs mines du Québec, si tel est leur bon vouloir et si cette décision leur apparaît rentable. Les coûts additionnels seront de toute façon répartis sur le marché mondial qu'elles contrôlent. Dans le contexte économique et politique québécois, il peut être également significatif que la « Kennecott Copper » ait été propriétaire par une autre de ses filiales, la « Branden Copper Mine » achetée en 1914, de la « EL TENIENTE », la mine souterraine la plus grande au monde, située à 300 mètres d'altitude dans la Cordillère des Andes, à 150 kilomètres de Santiago du Chili. Cette mine devint entreprise mixte de l'État (51%) et de la « Kennecott » (49%) en 1965, puis elle fut nationalisée en 1971 par Allende. La « Kennecott » organisa alors le boycottage mondial du cuivre chilien, il y eut le coup d'état des colonels et on connaît la suite ... La « Gulf & Western », quant à elle, fait l'objet d'une enquête financière et comp-

table, depuis 18 mois, de la part de la « Commission de contrôle des opérations de bourse (S.E.C.) » du gouvernement américain, mais cette enquête ne met pas en question la solidité et la solvabilité de la compagnie.

La plupart des quelques 107 autres fonderies québécoises n'atteignent même pas le début de l'ombre de ces géants de l'industrie et de la finance. Petites et moyennes entreprises, souvent vétustes, elles n'ont pas le capital pour défrayer les coûts — de 15% à 30% de la valeur de l'entreprise — des programmes et des échéanciers minimaux proposés par les « Services de protection de l'environnement » pour améliorer les conditions de travail dans ce secteur. Mais ce sont souvent par ailleurs des employeurs importants dans un village ou une petite ville de chez nous, comme à St-Valérien de Shefford, à Magog, à St-Ours, à Ste-Croix de Lotbinière, à Lyster ... Là, les travailleurs sont rarement syndiqués et peu organisés ; ils gagnent à peine plus que le salaire minimum et ils ont peu de sécurité ; et la « shoppe », c'est presque toute leur vie ! Dans 50 de ces fonderies étudiées en 1969 par les « Services de protection de l'environnement », leur vie se déroulait dans

- des niveaux de bruit dépassant les normes industrielles : 55% des cas
- un taux de monoxyde de carbone dépassant la limite tolérable de 50 p.p.m. : 45% des cas
- une concentration de poussière de silicone de 10,000,000 particules par pied cube d'air, bien au-delà du niveau permis : 25% des cas
- un système de ventilation inexistant ou en deçà des normes : 80% des cas.

Il a fallu huit ans aux Services de protection de l'environnement pour visiter la moitié des fonderies et pour faire rapport de leurs prélèvements et de leurs analyses. De plus, ceux-ci sont incomplets puisque la cueillette des données relatives aux empoisonnements relève du Ministère des affaires sociales. Manque de personnel, de moyens et d'autorité, dit-on aux S.P.E. pour rendre compte de cette lenteur. Peut-être ! mais ceci au fond n'excuse rien ...

Au rythme actuel, quelques personnes connaîtront un peu la situation en 1984, au gouvernement et à la tête des entreprises. Car aux termes de la loi, les travailleurs ne sont pas impliqués, même dans ces enquêtes limitées et partielles. Ils peuvent obtenir quelques informations cependant, s'ils en font la demande expresse et si celle-ci est soutenue par un syndicat fort. Nous sommes loin ici d'une cogestion, même minimale, des conditions de travail les plus élémentaires.

Globalement, au plan politique, il est aussi impossible pour la population de savoir comment ces conditions ont évolué durant ces huit ans dans l'ensemble des usines. Est-ce maintenant pire ou mieux qu'en 1969 ? Il est étonnant qu'on ait autant de difficultés à obtenir des statistiques complètes et précises sur ces faits, pour tout le secteur industriel, pour chaque usine, sur une base chronologique. Par ailleurs, Michel Gauquelin, dans une rubrique du numéro d'octobre de *Québec-Science* consacrée à l'enquête des S.P.E., soulève nombre de questions techniques et scientifiques auxquelles on ne saurait apporter de réponses maintenant.

Si le gouvernement décide ici de faire de meilleures enquêtes et surtout d'agir — « Ça fait depuis le temps de la Commission Montpetit dans les années 30 qu'on connaît la situation » disait le juge Beaudry, à Montréal, au colloque du « Conseil du patronat » sur la question — il devra alors choisir entre les objectifs contradictoires qu'il nous a proposés jusqu'ici.

On ne peut pas à la fois promouvoir la santé des travailleurs, développer la petite et moyenne entreprise et protéger l'environnement de surcroît sans changer quelque chose au mélange de capitalisme et de néo-capitalisme, autochtones et étrangers, qui domine présentement notre économie. Selon les experts en médecine du travail et en hygiène et sécurité industriels, la situation présente ne pourra être modifiée que par une approche globale, tant préventive que thérapeutique, collective et individuelle, où se trouveront réunies des actions systématiques de SANTÉ PUBLIQUE, de CLINIQUE INDIVIDUELLE vis-à-vis toutes les personnes en cause (tant les rési-

dents que les travailleurs), et de recherche/développement technique en vue d'améliorer et de développer les ÉQUIPEMENTS et les PROCÉDÉS DE SÉCURITÉ. Les milieux de travail déficients devraient être rénovés ou fermés, les nouvelles fonderies construites selon des normes strictes de sécurité et d'hygiène. Même ceci qui constitue le minimum nécessaire au plan technique est rejeté ou remis à plus tard dans la conjoncture présente : profits non réinvestis, retard technologique des équipements et des procédés de nos industries, chômage ... On sait que le Gouvernement du Québec annonce un projet de loi sur la santé au travail pour l'automne ou l'hiver de cette année, mais on en ignore encore la portée. Face à cette situation, que feront les entreprises dans ce secteur ? Que fera l'État vis-à-vis d'elles ? Des stratégies se dessinent. Certaines, parmi les plus puissantes, demandent et obtiennent des subventions pour améliorer leurs conditions de travail et diminuer la pollution qu'elles occasionnent. D'autres, comme la « Domtar » de East-Angus et la « Gulf » de Shawinigan, qui continuent les formes industrielles et de gestion des années 1930 et qui agissent en conséquence, exercent une forme de chantage à la fermeture, vis-à-vis leurs employés, les collectivités locales et le gouvernement, afin d'être exemptés même des lois et des règlements de protection de l'environnement, de sécurité et de salubrité qui les touchent, tout en voulant également geler les salaires et obtenir quelques autres privilèges, en dégrèvements de taxes ou autrement. Si les uns et les autres cèdent à ces pressions — comme les « Services de protection de l'environnement » s'appêtent à le faire, semble-t-il, vis-à-vis la « Gulf » de Shawinigan, ou comme ça s'est déjà réalisé pour les ouvriers de la « Canron » à Trois-Rivières et ceux de la « Domtar » à Donnacona et à East-Angus, ce sera une première grande bataille perdue de notre décolonisation. « Ça ne sert pas à grand'chose de sauver la langue comme disait Michel Chartrand, si on laisse crever ceux qui la parlent ! » ...

Et le pays où on la parle.

Des changements technologiques, des règlements de sécurité plus sévères et mieux appliqués, un meilleur système d'hygiène industriel et du milieu ... ce que semble

vouloir proposer Pierre Marois, ministre d'état au Développement social. (*Le Jour*, 1: 34, 11-12), tout ceci, si c'est fait, améliorera QUANTITATIVEMENT la situation. En partie seulement ! Et sûrement pas en qualité de vie et de travail. On traitera quelques effets et non pas les causes. Ce qui importe en fait, comme l'écrit Grand'Maison (*Des milieux de travail à réinventer*, 190) c'est que les travailleurs fassent entrer *leurs* valeurs, *leurs* normes et *leurs* critiques dans le processus même de production : son contenu, son contrôle et ses objectifs. Pour les uns, la vie des hommes, c'est un moyen, une marchandise ; pratiquement ce qui a le moins de valeur. Pour les hommes mêmes, la vie, c'est une fin.

COURTEPOINTES ET POINTES SÈCHES

Rapport sur l'état de mes illusions

2) Le poète acadien Herminégilde Chiasson nous a déjà offert un très beau Mourir à Scoudouc qui se livre dans une flambée véhémement de l'outrage que le poète endosse pour tous et en chacun des siens avec les pauvres mots qu'on lui enfonce dans la gorge à coup de bilinguisme et de maire Jones, de millions de maires Jones. Et pourtant...

Et pourtant, sitôt lâché, le cri, fût-il articulé, structuré, poétisé lui revient comme l'écho même des paroles du maître et le poète découvre dans le langage même qu'il utilise le lien ultime du broyage des humiliés et des minorités. Et c'est alors qu'il nous offre ce terrible *Rapport sur l'état de mes illusions* qu'il consent encore à écrire pour qu'« il faut dénoncer le langage même qui nous affirme » (p. 9).

Un rapport insoutenable, une poésie du geste fou dans un verbe éperdu qui tranche dans la rumeur flasque du parler des publicistes et dans l'asepsie des discours des savants et des gouvernants.

Une parole qui s'assume jusque dans la méfiance et l'ironie de son propre langage parce que le poète sait trop bien la lâcheté de rêver si l'on n'a pas le courage d'être à la hauteur de sa rêverie. Un texte à vivre parce qu'il assume le péril d'écrire dans l'urgence de subvertir les rêves qui nous affirment et les symboles qu'on nous revend.

Une des plus hautes manifestations de la générosité de l'Acadie qui commence de s'assumer jusque dans les illusions qu'elle se fait sur elle-même et que le poète offre aux siens et aux autres (nous-mêmes) comme à autant de victimes d'un même piège.

Une parole qui nous redit sans cesse que l'intransigeance seule peut rendre le désespoir à la portée de toutes les victoires. Et à l'abri de tous les comptables... L'intransigeance folle et constante comme une subversion totale de tous les signes et du moindre geste.

Une poésie d'une absolue nécessité parce qu'elle démonte les illusions des rimeurs, parce qu'elle souffre

trop du mutisme et des baillons qu'on lui impose pour se donner à elle-même l'illusion que la poésie se paie de beaux mots et d'avant-garde...

Un livre qu'il faut lire à tout prix parce que son auteur nous entraîne de force (la force têtue du silence des plages de Miscou) à traquer l'innocence de la lecture : si les vrais poètes ne le sont jamais, les lecteurs, eux, sont hélas trop souvent des irresponsables (c'est-à-dire qu'ils lisent pour ne pas se faire prendre au mot) et cela lui rend son propre travail intolérable.

Un témoignage à vivre et partager pour éviter de sombrer dans le dérisoire des symboles de bière et des étendards du pittoresque. Un long cri qui reedit après tant et tant en larmes que la dépossession ne se revise pas plus qu'elle ne se négocie : il y a la dignité ou la mort.

Une envie folle de bâtir et réinventer la vie qui sait aussi dans son sang que la mort c'est autant la quête enchanteresse de la belle vie de banlieue dans un cottage colonial meublé style espagnol que la prétention révolutionnaire atiffée d'une tuque d'Incas et d'un poncho colombien pour mieux chanter chinois.

Une poésie qui refuse les symboles... qui donnent à vivre dans le langage des autres ...

R.L.

Un référendum ... pour rien ?

La campagne du référendum est lancée. Sera-t-elle le combat final entre fédéralistes et indépendantistes que les media cherchent à nous présenter ? Ou plutôt une opération de diversion de «chefs» plus soucieux de s'engueuler de loin que de se combattre sur le même terrain ?

Les élections fédérales auront certainement lieu avant le référendum. À moins d'événements absolument imprévisibles, elles reporteront Trudeau au pouvoir avec une majorité accrue, surtout au Québec. Les conservateurs n'ont ni chef ni politiques. Le NPD n'a pas encore compris que la gauche québécoise sent depuis longtemps que socialisme ne rime plus avec centralisation. Sans offrir de véritable solution de rechange, les créditistes, deux fois décapités, continueront à recueillir une partie du vote de protestation que le PQ ne se risque-

ra pas à aller organiser sur le terrain fédéral, par crainte d'y rencontrer directement son adversaire principal. Donc, grande victoire fédéraliste prévue au Québec en 1978.

Peu de temps après, le PQ devrait décider de la date du référendum constitutionnel. Malgré le mystère qui en entoure encore la formulation, c'est un secret de polichinelle que la question sera très probablement unique et rédigée à peu près dans les termes suivants: « Nous donnez-vous le pouvoir de négocier la souveraineté association avec le reste du Canada ? » Une telle question devrait facilement recueillir une majorité de oui. Elle n'implique pas d'engagement définitif puisque la souveraineté association ne peut se décréter unilatéralement comme l'indépendance: elle doit se négocier et sa ratification nécessiterait un nouveau référendum. Par ailleurs les indépendantistes convaincus, désireux d'obtenir rapidement un non définitif du partenaire canadien, viendront mêler leurs votes affirmatifs à ceux des partisans d'une nouvelle « Confédération », au moins aussi nombreux qu'eux dans l'électorat: seule l'addition de ces deux groupes peut donner la majorité au PQ. Finalement, les adversaires fédéralistes divisés, ne pouvant choisir de combattre pour un « statu quo » dévalorisé, devront choisir d'opposer une sorte d'« association souveraineté » à la « souveraineté association ». Dans ces conditions qui devraient assurer une victoire facile au PQ, il est peu probable que Trudeau s'engage directement dans une bataille dont il pourra toujours présenter les résultats comme ni définitifs ni significatifs. Nous pouvons donc aussi prévoir une grande victoire souverainiste au Québec en 1979.

Il nous avancera à quoi, alors, ce référendum? Ne serait-il pas plus simple de le tenir plus tôt, d'amorcer tout de suite un projet de « confédération nouvelle » satisfaisant pour une majorité de Québécois et d'aller l'opposer à celui de Trudeau sur son propre terrain, aux prochaines élections fédérales. L'opération, difficile au départ, est la seule susceptible de permettre rapidement une défaite libérale, une restructuration des partis politiques canadiens et l'avènement d'une véritable souveraineté association.

À moins que le PQ préfère se garder un ennemi intouchable pour mieux endiguer les conflits internes? À moins qu'on préfère occuper les gens au référendum

pendant que les ministres gouvernent ? On oubliera peut-être alors ce que disait un certain programme sur l'assurance-automobile, sur l'amiante, sur l'avortement, sur la fiscalité, sur l'autogestion et la cogestion et sur tant d'autres petites choses.

ALORS, IL SERA PEUT-ÊTRE UTILE QUAND-MÊME CE RÉFÉRENDUM. MAIS À QUI ?

G.C.

VLB, don Quichotte du dimanche

Qui aurait pu imaginer que l'équipe gouvernementale actuelle ait pu être critiquée, dans ses politiques culturelles, par des écrivains et des artistes ? Il s'agit en effet d'une équipe fort « cultivée », c'est-à-dire composée de députés et de ministres qui en plus d'être dotés de beaux diplômes et d'avoir occupé des postes dans les institutions d'enseignement supérieur, ont souvent manifesté, en poésie, en histoire ou en sciences humaines, un certain talent littéraire. Plusieurs ont pu rêver d'obtenir le poste de Ministre des Affaires culturelles et de jouer au « Malraux ». Les candidats étaient d'ailleurs tellement nombreux, qu'il fallut créer deux postes, celui de super-ministre du Développement culturel, que s'attribua Camille Laurin et celui, plus modeste, de Ministre des Affaires culturelles qui fut attribué à Louis O'Neil. Pourquoi ce dernier choix ? Mais, qui mieux que cet homme cultivé, distingué et raffiné qui avait participé à la résistance (contre Duplessis) pouvait être en mesure à la fois d'être respecté par les « petits » écrivains et les artistes « pouilleux » et de faire bonne figure dans les salons littéraires de la Vieille Capitale ? Qui mieux que cet universitaire spécialiste de la théologie pouvait être en mesure d'écouter les grands fonctionnaires dont allait s'entourer Camille Laurin... et de les comprendre ? Qui mieux que cet ancien « libéral » devenu péquiste pouvait prendre la relève du précédent ministre, qui avant de devenir membre du Parti libéral avait côtoyé le R.I.N. ? etc.

Il y avait donc un secteur dans lequel le gouvernement péquiste apparaissait inattaquable : c'était bien celui des politiques culturelles. Or, voilà que moins d'un an après la « grande » élection, non seulement l'honorable ministre des Affaires culturelles mais aussi le gouvernement québécois dans son ensemble sont attaqués et discrédités en matière de politiques culturelles. Sous le regard probablement bienveillant du rédacteur en chef, Victor-

Levy Beaulieu déclare en effet dans le *Devoir* (17 septembre 1977) que « le gouvernement québécois actuel est celui qui, de tous les gouvernements québécois contemporains a la conception la plus étroite de la culture, que cette conception est absolument dépassée, ne tient pas compte et ne veut pas tenir compte de ce qui ne cadre pas avec son moralisme. C'est un gouvernement qui fonctionne dangereusement par exclusion parce qu'il est celui d'une génération déjà vieille ». S'agit-il là des fabulations d'un intellectuel, par surcroît romancier, qui se laisse emporter par les mots ou tout simplement des propos malveillants d'un éditeur malheureux ? Depuis quelques années, V-L Beaulieu est bien connu pour ses grandes « sorties » : en plus de cumuler les tâches d'écrivain et d'éditeur, il s'est donné la « mission » d'être la « mauvaise conscience » du Ministre des Affaires culturelles et de ses fonctionnaires, surveillant leurs paroles et leurs gestes, les interpellant dans le *Devoir* ou sur les ondes de Radio-Canada, etc. Jusqu'à date, cet écrivain-éditeur qui les dimanche matin se transforme en Don Quichotte et poursuit les ministres du culte devenus ministres de la Culture (et vice versa, v.g. Jean-Noël Tremblay), parvenait à formuler, à travers ses longs bavardages décousus, confus et quelque peu délirants, des critiques relativement justes.

En tant qu'écrivain, V.-L. Beaulieu a probablement encore raison d'être quelque peu inquiet des futures politiques qu'entendent élaborer les nouveaux responsables des Affaires culturelles et du Développement culturel. Il s'agit là d'une réaction prévisible chez celui qui a toujours revendiqué que l'État subventionne le plus possible les activités de l'écrivain (dépendance économique) sans que soit mise en question sa totale autonomie intellectuelle, c'est-à-dire la possibilité d'écrire ce qu'il veut, comme il le veut, pour qui il le veut, etc. La conception que V.-L. Beaulieu semble se faire de l'intervention politique en matières culturelles apparaît ainsi très libérale (et pluraliste) : un peu à tout le monde selon les disciplines, les arts, les styles, les tendances, etc. Dès lors, mieux vaut des politiciens ou des fonctionnaires incompetents ou qui donnent l'impression de l'être, car ils sont obligés de respecter la « liberté » des intellectuels-écrivains-artistes, de consulter ces derniers, voire même de se soumettre à leur autorité ...

Le malheur de l'actuel gouvernement serait de réunir, dans le domaine des affaires culturelles comme d'ailleurs

dans d'autres domaines, beaucoup trop des « compétences » : on y trouverait en effet des intellectuels qui auraient le défaut non seulement d'être bien informés des productions intellectuelles et artistiques mais aussi d'avoir « une ou deux idées ». Il y aurait dès lors menace d'ingérence, de discrimination, etc., menace d'autant plus grande que les « nouveaux » responsables des politiques culturelles, semblent partager une même problématique du développement culturel... La « tentation » de l'intervention politique est effectivement manifeste, elle est de fait commandée par la problématique même du développement culturel que ces responsables partagent : cette problématique, qui a été élaborée au cours des années 1960 principalement autour de la revue *Maintenant* et dans certains milieux de « gauche », identifie deux éléments ou mécanismes fondamentaux de tout développement culturel, à savoir, la *planification par en haut* (l'État) et la *participation par en bas* (le peuple) et semble faire perdre à l'écrivain ou à l'artiste son rôle de médiateur entre la culture et le Peuple. Une fois le « populisme » si cher à nombre d'intellectuels récupéré par l'État, que leur reste-t-il comme idéologie ?

Les craintes de V.-L. Beaulieu ne sont pas totalement injustifiées : elles sont celles de tout petit entrepreneur indépendant (non-monopoliste !). Et il y a de fortes chances qu'à trop parler trop souvent de « liberté » — on retrouve ce terme dix fois dans son article — celui-ci ne parle que de « sa » liberté. À plusieurs égards, V.-L. Beaulieu apparaît beaucoup plus proche, idéologiquement parlant, du Conseil des Arts du Canada que de l'actuel Ministère des Affaires Culturelles. Aussi ne faudrait-il pas se surprendre que dans quelques années il aille remplacer Naïm Kattam à Ottawa... Un intellectuel vieillit toujours plus vite qu'il ne le pense !

M.F.

Dépôt légal Bibliothèque Nationale du Québec
D775 027
Dépôt légal Bibliothèque Nationale du
Canada

Abonnez-vous à POSSIBLES
Dans les prochains numéros:

L'est du Québec: des plans des technocrates aux choix
des citoyens.

Le J.A.L., l'autogestion et l'avenir bâti à même le
pays, les épinettes et le courage.

Les syndicats — l'heure de vérité :
unification des forces ou multiplication des cadres :
stratégie ouvrière et conjoncture nationale.

Bulletin d'abonnement

Nom:

Adresse:

Ville: code postal:

Province:

Occupation:

ci-joint un chèque . . . mandat-poste . . . au mont-
tant de \$10. pour un abonnement à quatre numé-
ros à compter du numéro . . .

Abonnement de soutien \$15.00

Revue Possibles B.P. 114, Succursale
Côte-des-Neiges, Montréal, Québec, H3S 2S4